



11.5.17

1.1.12

A

1.1.12

1. 23 2. 27 1 5 12

NOUVELLE EXPLICATION
DES
HIÉROGLYPHES

OU DES
ANCIENNES ALLEGORIES SACRÉES DES EGYPTIENS

UTILE A L'INTELLIGENCE DES MONUMENTS MYTHOLOGIQUES DES AUTRES PEUPLES

SUIVIE
D'UN RESUMÉ ALPHABÉTIQUE

ORNÉE DE QUATRE-VINGT-NEUF PLANCHES

PAR
ALEXANDRE LENOIR

Administrateur du Musée des Monuments français, membre de l'Académie celtique de France
de l'Académie de la langue française
de la Société Philotechnique de Paris, associé correspondant de l'Académie italienne
des nobles lettres des Sciences, Lettres et Arts de Nîmes
et de Soutzou, etc.

—
TOME QUATRIÈME
—

PARIS
ADOLPHE DELAHAYS, LIBRAIRE-ÉDITEUR

4-G, RUE VOLTAIRE, 4-G

—
1858

prendre des sciences vétérinaires formera un traité général, méthodique des diverses branches de l'art de guérir, et un recueil des meilleures opinions et des auteurs classiques de médecine qu'il n'est permis de ne pas avoir pour l'un ou l'autre de ces conseils. Celui qui en fait l'édition possédera ainsi une véritable bibliothèque complète, qui lui servira de base à toutes ses études.

Les connaissances nécessaires au médecin y seront comprises dans les divisions suivantes :

1. *Sciences préliminaires.* — Anatomie générale et particulière.

2. *Sciences médicales.* — Pathologie générale. — Pathologie médicale. — Anatomie pathologique. — Hygiène. — Thérapeutique et médecine légale.

3. *Sciences chirurgicales.* — Anatomie chirurgicale. — Pathologie chirurgicale. — Chirurgie. — Médecine opératoire.

4. *Sciences accessoires.* — Clinique médicale. — Physique médicale. — Histoire naturelle médicale. — Pharmacie.

5. *Histoire de la médecine.* — Biographie et bibliographie médicales.

6. *Collection des auteurs et ouvrages classiques.* — Hippocrate, Galien, Avicenne, Rhazès, Serapion, Paracelse, Boerhaave, Sydenham, Haller, Boissier, Tissot, Zimmermann, Huxham, Pringle, Lind, Stoll, Morgagni, Tissot, Zinck, Boerhaave et Wagler, Jurin, Ramazzini, Scarpa, Barthez, Bayle, etc.

7. *Sciences médicales se composera de 150 à 160 livraisons*

8. *Sciences accessoires se composera de 150 à 160 livraisons*

9. *Sciences préliminaires se composera de 150 à 160 livraisons*

10. *Sciences chirurgicales se composera de 150 à 160 livraisons*

11. *Sciences médicales se composera de 150 à 160 livraisons*

12. *Sciences accessoires se composera de 150 à 160 livraisons*

13. *Sciences préliminaires se composera de 150 à 160 livraisons*

14. *Sciences chirurgicales se composera de 150 à 160 livraisons*

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES MÉDICALES.

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICALES

PAR MM. BAYLE, BAUDELOQUE, ELIGNOT, BOISSET, BRACH,

BRICHTEAU, CAPURON, CAYENTOU, CAROL, COTTEZEAU,

DELMARE, DOUAILLE, FUSTEL, GENDY, GIBERT, GUÉRAND, HUGOILLER, LA

LENOIR, LAFRANC, MAILLE, MARMOLE, MARTINET,

MÉCANIER, DE SALLA, REGULAR, SEMER, ADO. THILLAYE, VELDEAU, VIRET,

M. BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

CINQUIÈME DIVISION.

SCIENCES ACCESSOIRES.

PHYSIQUE MÉDICALE

Édition en cent cinquante-huitième (bis).

(Suite des 131^e, 134^e et 138^e livraisons)

simple, en ajoutant qui conspuer comme le résultat de la combinaison d'un corps simple, le *strontium*, avec l'oxygène, dans les proportions de 100 parties de métal et de 18,27 d'oxygène.

Crawford est le premier qui, en 1790, soupçonna la présence de cet oxyde particulier dans un minéral venant de Strontian, en Écosse, et que l'on croyait être un carbonate de baryte; sa découverte fut constatée de 1793 à 1794, par les expériences de M. Hope et par celles de Klaproth, qui donnèrent à cet oxyde le nom de *strontite*, du lieu où venait le minéral qui le contenait. Depuis, Kirwan lui donna le nom de *strontiane*. Enfin, depuis que l'on est parvenu à réduire les oxydes terreux, elle a reçu le nom d'*oxyde de strontium*. La strontiane s'obtient de la même manière que la baryte, c'est-à-dire par la décomposition du nitrate à l'aide de la chaleur. Le produit qui résulte de cette décomposition, l'oxyde, est un solide d'apparence caverneuse, d'un blanc-grisâtre; il est plus caustique que la chaux; il verdit fortement le sirop de violettes, rougit le papier de curcuma; son poids spécifique est d'environ 4. Il se comporte avec les fluides impondérables, l'oxygène, l'air atmosphérique, les corps combustibles simples et composés,

(1) Le pharmacien doit, autant que possible, quand il introduit un liquide dans un flacon bouché en verre, prendre la précaution d'essuyer et l'inverse du flacon et le bouchon.

Lorsque le tout est passé, on laisse reposer le liquide; l'oxyde de zinc se précipite au fond du vase; on décante l'eau, et l'on jette l'oxyde sur un filtre, on le lave. Lorsqu'il est égoutté, on le presse entre deux papiers, et on le porte à l'étuve. Cet oxyde séché, réduit en poudre, et passé au tamis, est préférable à l'oxyde non lavé.

Le protoxyde de zinc est composé de 24,777 d'oxygène et de 100 de métal. Il est employé comme anti-spasmodique.

TUTHIE.

Cadmie des fourneaux.

On appelle *tuthie* ou *cadmie des fourneaux*, un oxyde de zinc impur, qui se dépose sous forme d'incrustation dans les cheminées des fourneaux où l'on travaille les mines de plomb contenant du zinc. La tuthie réduite en poudre très fine, est employée comme anti-ophthalmique; elle ne se prépare pas dans les officines. Cette tuthie, qui se trouve dans le commerce, est souvent mêlée d'un produit formé d'argile bleue mêlée de matières étrangères; mais cette fausse tuthie, traitée par l'eau, se délaie dans ce liquide en laissant exhaler une odeur analogue à celle de la terre glaise.

On distingue l'oxide de barium de l'oxide de strontium en réduisant ces deux oxides en nitrates, mettant une petite quantité de ces sels en poudre dans de l'alcool, faisant brûler ce véhicule. L'alcool qui a dissous le nitrate de baryte brûle avec une flamme jaune; celui qui contient le nitrate de strontiane brûle avec une flamme pourpre.

M. Julia Fontenelle et Quesneville fils ont indiqué plusieurs moyens de différencier la baryte de la strontiane; ils ont rappelé la solubilité de l'hydro-chlorate de strontiane dans l'alcool à 38°; mais ils indiquent comme préférable l'emploi de l'acide sulfurique à 66°, qui, avec la baryte, donne lieu en même temps à une émission de chaleur et de lumière, tandis qu'il y a émission de chaleur seulement avec la strontiane. (*Journal de Chimie médicale*, tome IV, page 129.)

STRONTIANE HYDRATÉE CRISTALLISÉE.

Cet hydrate s'obtient comme celui de baryte (page 584). Ses cristaux sont différens; ils sont en lames ou tables rhomboïdales et moins disposés à former des prismes que ne le sont ceux d'hydrate de baryte. Ils affectent quelquefois la figure d'aiguilles satinées aplaties, ou de prismes comprimés. Exposés à l'air, ces cristaux s'effleurissent assez promptement. La solution d'oxide de strontium dans l'eau est connue sous le nom d'eau de strontiane; elle occupe une place parmi les réactifs.

verde du creuset, et l'on agite. Le zinc s'allume subitement, en brûlant avec une flamme d'un blanc verdâtre, des flocons blancs s'élèvent; on ferme alors le creuset à moitié, pour que le métal puisse brûler sans se volatiliser; il se forme alors dans le creuset de l'oxide blanc de zinc qui se dépose et qui tapisse l'espace libre du creuset; on recueille cet oxide au moyen d'une petite cuillère, puis on referme à moitié le creuset. Lorsque le métal est recouvert d'une nouvelle couche d'oxide affectant la forme de flocons volumineux, on l'enlève avec précaution pour ne pas la briser, et ne pas enlever de métal. Cette couche étant enlevée, on recouvre de nouveau et toujours à moitié le creuset: une portion du métal se volatilise de nouveau, absorbe l'oxygène, forme une nouvelle couche que l'on enlève de nouveau. On répète cette opération jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de métal dans le creuset.

L'oxide de zinc doit avoir une blancheur semblable à celle de la neige, être léger, exempt de métal. Cet oxide est fixe, et sa préparation est fondée sur ce que le métal se volatilise, puis s'oxide. Lorsque l'on a préparé une grande quantité d'oxide de zinc, on obtient, outre des flocons légers, une poudre

(1) Notre bal, en plaçant l'opérateur en plein air, est de lui faire éviter de respirer les vapeurs qui se dégagent: ces vapeurs produisent sur le larynx une irritation persistante.

NOUVEAUX ESSAIS
SUR
LES HIÉROGLYPHES.

DE L'IMPRIMERIE D'HACQUART,
RUE DU-DE-CAEN, n° 8.

71. 5. 12

NOUVEAUX ESSAIS

SUR

LES HIÉROGLYPHES,

ou

FIGURES SYMBOLIQUES ET SACRÉES
DES ÉGYPTIENS ET DES GRECS,

UTILES A L'INTELLIGENCE DES MONUMENS MYTHOLOGIQUES
DES AUTRES PEUPLES,

ORNÉS DE FIGURES,

PAR LE CHEVALIER ALEXANDRE LENOIR,

Créateur et ancien Conservateur du Musée des Monumens français,
et Administrateur des Monumens de l'église royale de Saint-Denis;
Professeur d'Antiquités à l'Athénée royal de Paris; Membre de la
Société royale des Antiquaires de France, honoraire de celle de
Londres, de la Société royale académique, de la Société philotechnique,
de la Société des Arcades de Rome; etc., etc.

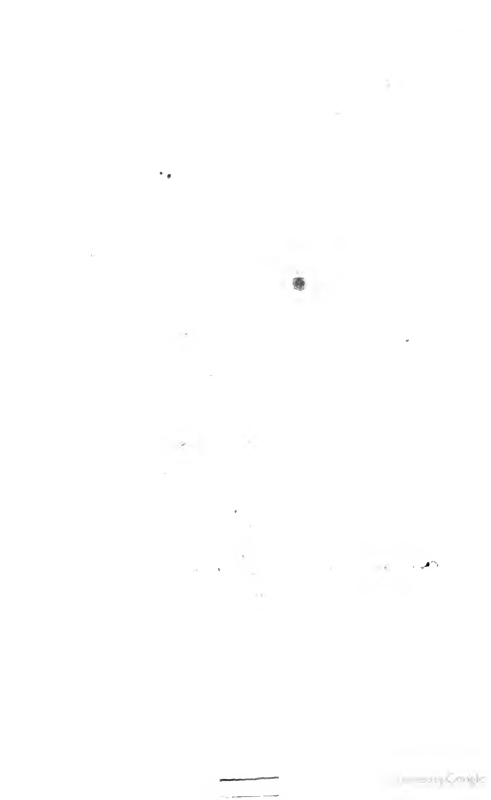
~~~~~  
TOME IV.  
~~~~~

A PARIS,

Chez NEVEU, Libraire, passage des Panoramas.

n° 26.

~~~~~  
1821.



# NOUVEAUX ESSAIS

SUR

## LES HIÉROGLYPHES.

---

### PREMIÈRE PARTIE.

SUITE DE LA MYTHOLOGIE DES GRECS.

---

### INTRODUCTION.

DANS la revue que nous avons faite des différentes expressions symboliques des Égyptiens et des Grecs , dans laquelle nous avons cherché à expliquer l'intention que l'on avait eue en traçant , dans le Zodiaque , la marche du Soleil , comme celle des planètes dans l'espace immense des cieux , nous avons voulu prouver que le langage hiéroglyphique ou sacré des Égyptiens était le résultat des calculs astronomiques , à l'aide desquels les images avaient composé les mystères dont la révélation n'était conférée qu'à la suite de la grande initiation.

Ce qui étonnera , sans doute , c'est qu'en établissant une géographie céleste , on ait osé en produire des

Tomc IV.

1

cartes , comme si elle existait réellement. Nous en avons un exemple dans l'Élysée et dans le Tartare , dont on a donné la topographie. A ce sujet , nous dirons : que les uns aient placé l'Élysée<sup>(1)</sup> au dessus de la Lune ; d'autres dans la partie de la Lune qui regarde le ciel ; quelques autres au dessus de Saturne , dans le firmament , où est la Voie lactée ; qu'enfin , on l'ait placé au centre de la terre , cela se conçoit , car qui aurait pu le nier ? Mais qu'on ait donné la topographie de l'empire et des domaines de Pluton , domaines où se trouvent les Champs-Élysées ; qu'on ait fixé l'entrée des enfers aux portes mêmes de la nuit , c'est-à-dire au couchant , aux extrémités du monde connu , dans l'Océan atlantique , aux îles qu'on appelle encore aujourd'hui *Fortunées* , et qu'on croit être les Canaries ; que d'autres aient placé l'entrée des enfers près du lac Averno , ou au promontoire Ténare , ou dans les antres de la Cilicie ; qu'on ait remarqué jusqu'au degré de longitude et de latitude qui indique la vraie position de ces différentes demeures ; que des scholiastes et autres personnages aient discuté cette question comme un point réel de géographie ; qu'on ait montré les fleuves qui arrosent ces contrées ; qu'on ait donné le signalement du nautonnier qui reçoit ou qui refuse ceux qui se présentent ; qu'on ait fait la description du chien qui en garde l'entrée , qu'il se soit trouvé de bonnes gens qui aient ajouté foi à ces contes , comme à des faits dont on aurait été témoin , et cela dans un siècle

---

(1) Pour plus de renseignements sur l'Élysée , voyez le cinquième volume de mon ouvrage intitulé *Musée des Monumens français* , et le Dictionnaire de la fable , par M. Millin.

où les lumières, les sciences et les talens étaient à un haut degré de splendeur, il y aurait de quoi nous frapper détonnement, si nous pouvions être étonnés, nous qui devons savoir, qu'en fait de croyance, de quelque nature qu'elle soit, il n'y a point de genre d'absurdités qui n'ait été épuisé (1).

(1) Quand je parle ainsi, je ne quitte point la fable de vue, et je ne prétends pas parler des lieux qui, dans quelques contrées de la Grèce ou de l'Italie, portent le même nom. On ne sait pas si les noms terrestres dont il s'agit ne sont pas une répétition de ceux que les poètes avaient précédemment inventés, parce qu'on aurait trouvé dans leur disposition naturelle ou dans leur localité des rapports avec ceux de la fable. L'*Averne*, par exemple, était un marais consacré à Pluton, dans la Campanie, d'où il sortait des exhalaisons si infectes, qu'on croyait que c'était l'entrée des enfers. Le *Tartare*, ou l'*Enfer*, est précédé d'un marais appelé *Achérusie*, sur lequel Caron faisait passer les âmes qui lui payaient, pour cela, la pièce de monnaie qu'on mettait dans la bouche des morts. Dans la Thesprotie, province de l'Épire, il y avait un lac, appelé *Achérusie*, que traversait le fleuve Achéron. En Italie, près de Coma, il y avait un autre marais de ce nom : la caverne près de l'Achéron, dans l'Asie-Mineure, porte aussi le même nom. On a dit de l'*Achéron* qu'il était fils du Cérès et de la Terre ; que ne pouvant supporter la clarté du Soleil, il descendit aux enfers où il fut changé en fleuve. Plusieurs fleuves portent le nom d'*Achéron* ; l'un dans le royaume de Pont, près la ville d'Héraclée ; l'autre dans la Thesprotie. Il prend sa source au dessus de Dodone, où Jupiter avait un temple, et, après avoir traversé le lac Achérusia, il se jette dans la mer, près la ville d'Ambracie. Le troisième est en Italie, dans le pays des Brutiens, aujourd'hui la Calabre. Suivant Hésiode, *Styx*, fille d'Océanos et de Téthys, et ses enfans, habitent un palais et une grotte du Tartare. Jupiter ordonna que les Dieux jureraient par le *Styx*, et que ce serment serait le plus inviolable de tous. Selon Pausanias, l'idée du *Styx* doit son origine à une certaine source de l'Arcadie dont l'eau était extrêmement froide et étourdissait ceux qui en buvaient. Voilà donc des fleuves célèbres auxquels les poètes ont fait jouer un rôle dans leurs fables sacrées. On ne peut donc pas supposer

Nous allons suivre le système de démonstration , comme nous l'avons déjà fait dans les précédens volumes de cet ouvrage , et nous reconnaitrons qu'on s'est servi du même moyen pour consacrer les événemens politiques des peuples , et pour fixer les dates de l'histoire (1). En effet , la science n'était possédée que par le directeur de l'initiation ; il gouvernait l'Égypte par ses rois. Cachée sous l'enveloppe mystérieuse du culte , la science ne se propageait qu'en secret , quoiqu'elle se publiât tous les jours dans les temples , sans néanmoins que le peuple sut à quoi s'en tenir sur la vérité. C'est ainsi que , dans les temps primitifs de la civilisation , la fable s'est tellement trouvée liée à l'his-

qu'ils étaient et qu'ils les ont faits. Il y a aussi des cartes du Paradis et de la terre promise : je ne pense pas que jamais personne ait vu l'un ou l'autre.

Si , sans blesser les convenances et les esprits soupçonneux , jaloux , peut-être , qui s'irritent facilement et toujours prêts à prendre en mauvaise part les idées nouvelles , on se qui n'est pas conforme à leur pensée ou à leur système , on peut se permettre une galé , je dirai qu'un de mes amis , M. Le Dru , maire de *Fontenay-aux-Roses* , possède une carte du *royaume de Cocagne* , dessinée sur vélin , et composée par Scarron. Cette carte curieuse est toute gastronomique. Les provinces de ce royaume imaginaire sont désignées par les noms des mets les plus recherchés , par conséquent de première qualité ; les villes , par ceux du second ordre ; les bourgs , par ceux du troisième , et ainsi de suite , en suivant l'hierarchie prescrite par la gourmandise ; les fleuves , les rivières et les ruisseaux le sont par les vins les plus exquis , etc. Rien n'empêche que , dans quelques siècles , si cette carte bouffonne se conserve , des esprits crédules ne croient sincèrement à l'existence du *royaume de Cocagne* et à sa distribution telle qu'elle a été imaginée et tracée par le poète Scarron , qui , sans doute , par cette plaisanterie , n'a eu d'autre intention que d'amuser Louis XIV.

(1) Voyez la fable de Jason et des Argonautes , tom. II , pag. 122.

toire des nations, qu'elles se sont confondues, et que, dans la suite, les hommes les plus éclairés, trompés eux-mêmes par l'adresse des mythologues, ont cru à l'existence de personnages qui n'étaient que des êtres de raison de l'invention des poètes.

C'est de cette manière que l'on a cru pouvoir fixer, par des dates précises, les règnes d'Osiris, de Saturne, de Jupiter, l'expédition des Argonautes, les exploits de Jason, les voyages de Bacchus, le siège de Troie, etc. Voilà ce que produira toujours une science cachée, qui ne sera pratiquée que par un petit nombre d'hommes privilégiés. On pourrait me faire l'objection suivante, et dire : la chronologie de la Grèce a été fixée, en partie, d'après les marbres de Paros, apportés en Europe par la munificence de milord Arundel. Je répondrai, 1° que les marbres de Paros, dont il est question, n'ayant été composés que deux cent soixante-quatre ans avant l'ère vulgaire, ils laissent toujours les temps qui les ont précédés dans la plus grande obscurité ; 2° que, suivant l'abbé Langlet - Dufresnoy, qui les a examinés avec attention, on trouve que les époques qui y sont relatées sont, pour la plupart, arbitraires (2), et que ce

(1) Les marbres grecs, connus sous le nom de *marbres d'Arundel*, furent découverts dans l'île de Paros (dans l'Archipel), par Guillaume Pétrée.

Ces marbres, remplis d'inscriptions grecques et latines, contenant les faits et les points les plus importants de l'histoire d'Athènes, furent apportés en Angleterre vers l'an 1624, à Howard, comte d'Arundel, qui avait envoyé Pétrée au Levant. Quinque Vossius, Pétan, Fourmont, et même le savant anglais Marsham, etc., sient examiné scrupuleusement ces précieux restes de l'antiquité, et qu'ils sient travaillé d'après eux,

n'est qu'en aidant à la lettre, que l'on en découvre qui pourraient être admises. D'ailleurs, on remarquera que les Grecs ont beaucoup varié sur l'origine qu'ils donnent à leur célèbre ville d'Athènes. Nous-mêmes sommes-nous plus certains de l'origine de Paris ? En conséquence, je dirai : l'histoire fabriquée sur Hercule, sur Thésée et sur leurs descendans, ne sert qu'à remplir la lacune qui se trouve depuis l'époque où les premiers habitans de la Grèce se réunirent en société, jusqu'au moment où ils purent fixer l'époque de leur histoire par des faits vraisemblables, c'est-à-dire, sept cent soixante-seize ans avant l'ère vulgaire. En conséquence, on sera donc autorisé à ne voir dans les Héraclides que des personnages imaginaires qui auraient pris naissance dans le ciel c'est-à-dire, qu'on les aurait fait descendre du Soleil, comme on a fait des Incas et de beaucoup de personnages mentionnés dans la fable ; car on donnait le titre de *Roi* au Soleil (1).

ils n'en sont pas plus d'accord sur les dates. Les uns disent, d'après ces marbres, que Cécrops, Égyptien, ayant avec lui une colonie de ses concitoyens, vint dans l'Attique l'an du monde 2422, et qu'il y fonda l'empire des Grecs ; et M. Rollin fait venir Cécrops en Attique l'an 2243. (Voyez *Histoire ancienne*, tom. I, pag. 138, édition de 1731). On conviendrait que la différence est trop forte pour n'être pas remarquée (Voyez ce que j'ai dit de Cécrops, tom. II, pag. 98 de cet ouvrage).

(1) Je n'ignore pas que l'on a fait descendre des Héraclides, les rois et même quelques citoyens célèbres de Lacédémone. Ce n'est pas la seule généalogie de ce genre que l'on connaisse.

Dans la supposition où il y aurait eu dans l'ancienne Grèce un héros du nom d'Hercule, il est au moins constant que ce qui nous est parvenu sur ce personnage a tout le caractère de la fable, et cette fable est

§ 1<sup>er</sup>. Ces premiers astronomes égyptiens se contentèrent de représenter, sous la forme de quelques animaux, les constellations les plus nécessaires à connaître, pour fixer les époques de l'année, et annoncer, par l'exposition publique de ces peintures hiéroglyphiques, les travaux de la campagne. Mais, lorsqu'on eut admis dans chaque constellation, des génies qui étaient censés présider à leurs mouvemens, et qui devaient par cela même, obtenir une espèce de culte, alors les poètes concoururent à l'envi, non-seulement à personnifier ces mêmes constellations, mais encore à leur donner des passions à combattre, et des intérêts à défendre; à les opposer les uns aux autres; à supposer des scènes scandaleuses ou sanglantes; enfin, à établir dans le ciel, des pays, des fleuves, des montagnes, et à y transporter diverses provinces de la Grèce et de l'Asie, telles que la Lycie, la Phrygie, la Béotie, etc.

Cette espèce de géographie céleste a infiniment contribué à égarer les historiens, qui, dans d'autres temps, ont confondu l'histoire des cieux avec celle de la terre. Josephé, par exemple, dit que les enfans de *Seth*, fils d'Adam, firent des découvertes en astronomie, et qu'ils les gravèrent sur deux colonnes élevées dans la région *Siriade*. Vainement on a cherché cette région sur la terre: c'est dans le ciel qu'on l'aurait trouvée; car ce n'est ici qu'une tradition relative aux plus anciennes découvertes. La région *Siriade* est celle qui, dans le

---

un poème solaire complet, comme on le verra à l'article *Hercule*; par le tableau que j'ai fait imprimer, les faits héroïques d'*Hercule* y sont rapportés et comparés, mois par mois, avec le calendrier.

ciel , avoisine l'étoile *Sirius* , et cette étoile s'appelle *Seth*.

Comme on vient de le voir , les poètes ont fait , des deux divisions du ciel coupé par l'horison , des provinces et des villes , dont ils ont supposé les habitans en guerre , se disputant la victoire , ou plutôt la jouissance de la lumière et du bonheur que la présence du Soleil procure à toute la nature. Des constellations ils ont fait des peuples , à la tête desquels ils ont mis des rois , des princes ou des héros ; et selon le génie qui les inspirait , ils ont produit des romans héroïques , que l'on a confondus dans la suite avec l'histoire. C'est ce qu'Homère a fait. C'est donc le ciel qu'il faut consulter , pour connaître le sens mystérieux du plus bel ouvrage de l'antiquité. En observant ce système , nous examinerons d'abord le jugement de Paris.

#### JUGEMENT DE PARIS. ( Planche 75. )

Avant de donner l'interprétation de cette fable , il importe que nous fassions connaître la manière allégorique sous laquelle nous devons envisager la ville de Troie. Cette cité célèbre est sur la terre une image du solstice d'été ; son nom le prouve , puisqu'il signifie la *ville victorieuse* (1). Le nom de Delphes , donné à une autre

---

(1) Homère , chant sixième de l'*Illiade* , qualifie Troie de *cité sainte* ; la *sainte cité d'Illion* , dit-il ; Horace l'appelle *SACRUM ILLIUM* ; Virgile , *DIVUM NOMUS* , non-seulement parce que les murs de Troie , selon la fable , avaient été élevés par Neptune , mais encore à cause du grand nombre de temples qui étaient , dit-on , renfermés dans cette illustre cité. Il est certain que la construction de cette ville sur la terre n'est que l'imitation de la *cité sainte* du ciel , comme la ville de Jérusalem n'est elle-même qu'une répétition de la *Jérusalem céleste* dont parle l'Apocalypse.



*Jugement de Paris.*



ville , comme je l'ai démontré dans les précédens volumes , est l'équivalent de *la ville du centre*, ou celle du solstice inférieur , dans laquelle le Soleil , à la suite de son triomphe , est censé se retirer et concentrer ses feux : aussi a-t-on dit que le Dieu Apollon , descendu sur la terre , avait bâti la ville de Delphes , ou la ville du centre. (*Voyez*, tome III , article *Apollon*, pag. 62.)

Par la même raison , les anciens poètes nous ont présenté le Zénith , ou la partie la plus élevée du ciel , comme des montagnes : de là l'*Olympe* , le mont *Ida* , le *Parnasse* , le mont *Æta* , le *Cithéron* , etc. , etc. ; et ces montagnes sous la plume de ces mêmes poètes , prenaient un caractère plus ou moins remarquable , en raison des rôles qu'ils faisaient jouer aux personnages qu'ils avaient mis en scène à la place du Soleil.

Nous venons donc de reconnaître que le nom de Troie signifiait la ville victorieuse ; que cette ville , considérée mythologiquement , était l'image des signes supérieurs. Mais il faut encore observer qu'à l'époque où l'on fait remonter le siège de Troie , le Soleil se trouvait , 1° pour l'équinoxe du printemps , vers le milieu du Bélier ; 2° pour le solstice d'été , au centre du Cancer ; 3° à l'entrée de la balance pour l'équinoxe d'automne ; 4° et , enfin , au centre du Capricorne , pour le solstice d'hiver.

Cela posé , pour expliquer la fable du jugement de Paris , nous porterons nos regards à l'Orient du ciel , lorsque le Soleil , au printemps , se place dans le Bélier. Près du Bélier , nous verrons le Cocher céleste , ou Phaéton. Il est coiffé d'un bonnet phrygien ; il se lève avec le Soleil et marche devant lui. C'est ce même Cocher qui reçoit le nom

de Paris dans le poëme d'Homère. C'est ainsi que le même auteur a fait Hector *général*, *directeur* ou *conducteur* d'Orion, qui, placé dans le ciel immédiatement au dessous du Cocher, se trouve aussi à la porte de l'Orient avec le Soleil.

Orion, armé de pied en cap, un bras couvert d'un bouclier, l'autre levé, tenant une massue à la main, et marchant à la tête de la Voie lactée, parait en effet escorter la lumière céleste le jour de son triomphe. Tel on vit Hector, à la tête des Troyens, protéger la ville victorieuse et la défendre de l'envahissement des Grecs. Près de là, nous verrons dans le ciel l'étoile de Vénus, ou Vénus elle-même; comme dans le poëme, elle protège Hector de sa puissance, tandis que Mars, de concert avec la Déesse, et placé à l'extrémité de l'horizon, aux bords de l'Occident, ferme la colonne céleste, ou troyenne, seconde les efforts d'Hector, et soutient le choc des assiégeans.

On doit conclure de tout ceci que l'on construisait sur la terre des villes semblables aux villes sacrées que les législateurs et les poëtes avaient placées dans les cieux. On leur donna les mêmes noms: on dut donc les considérer comme de vrais symboles des cités supérieures auxquelles présidaient les Dieux et les Déeses.

Ainsi a-t-on fait des princes, des héros dont on a honoré la mémoire, et chanté les vertus ou les victoires. On en a peuplé les villes célestes, c'est-à-dire, les constellations à la tête desquelles marche le Soleil; et, par un effet de l'imagination des poëtes, le monde inférieur, ou la terre, uni par des rapports communs avec le monde supérieur, ou les cieux, ils ne firent plus qu'une seule et même patrie. Voilà ce qu'ont fait les poëtes. L'existence d'Achille, par exemple, est encore un problème. Dans tout ce qu'on a écrit sur Achille, on trouve le genre poétique de la fable uni à la description simple de l'histoire, ce qui jette beaucoup d'obs-

curité sur ce personnage. On pourrait donc supposer qu'Achille est le héros d'un poëme plus ancien que celui d'Homère qui, en se saisissant de ce sujet, l'aura augmenté et enrichi de sa brillante imagination (1). Je reviens à Paris, frère d'Hector.

Pour suivre l'explication que nous allons donner du jugement des trois Déesses, on se rappellera que Paris n'est qu'un symbole du Cocher céleste, représenté, comme lui, sous la figure d'un berger, ayant un bonnet phrygien sur la tête. (*Voyez* le bas-relief antique que nous avons fait graver). On suppose qu'Hécube, mère de Paris, lorsqu'elle portait son fils dans son sein, eut un songe funeste qu'elle raconta ainsi : *il me semble*, disait-elle, *que je porte en mon sein un flambeau qui allumera et ruinera toute la ville*. Ce flambeau est le Cocher qui précède le char du Soleil, auquel on donne le nom de Phaëton. Le songe de la reine Hécube jeta l'effroi dans la famille de Priam.

Dans notre système, le roi Priam ne sera que le Jupiter-Roi, l'image du Soleil, auquel on accordait le titre d'*ancien*, de *père*, après les travaux et les longs voyages d'une grande période. Comme je l'ai déjà fait remarquer dans plusieurs occasions, on lui supposait un jeune successeur, lorsqu'il s'agissait de peindre une nouvelle période. Les anciens, outre leur Dieu Mars, avaient encore un Jupiter belliqueux, auquel ils donnaient le surnom de *Chef des armées*, de *Dieu des armées*.

Priam, cédant à la crainte de la reine, donna son nouveau-né à un esclave, nommé Archélaus, pour l'exposer

(1) Ce genre de poëme qui classe les héros au nombre des Dieux, peut se considérer comme une espèce d'*apothéose*; car l'usage d'apothéoser les rois, les princes et les héros est fort ancien. On observera que, dans mon travail, je n'envisage les sujets que je traite, que sous le rapport poétique.

sur le mont Ida, et le faire périr, comme on fit d'Oédipe qui devait détrôner son père. Cinq jours après avoir exécuté les ordres du roi, Archélaus retourna, au lieu où il avait exposé l'enfant; il le trouva près d'une ourse qui l'avait allaité : il l'emporta dans sa maison, le nourrit comme son fils, et le nomma *Pâris*.

Les anciens philosophes disent que la fable du jugement de Pâris est un emblème de la vie morale de l'homme dont ils forment trois divisions; savoir : la vie contemplative, la vie active et la vie voluptueuse. Par Minerve, ils entendaient la vie contemplative; par Junon, la vie active; et par Vénus, la vie voluptueuse. Enfin, Pâris, désigné comme juge, exprimerait que l'homme a en lui la faculté de juger les différentes divisions de la vie morale, et qu'il a la liberté de choisir celle qui lui convient le mieux (1). Cependant, si nous portons nos regards sur la sphère placée dans la position que nous avons déjà indiquée, nous verrons d'abord le Cocher céleste monter à l'Orient avec le Bélier, ayant au dessus de lui la grande Ourse, et nous remarquerons particulièrement que les trois constellations tiennent le zénith du ciel (ou le *mont Ida*), lorsque le Soleil a fait quelques pas dans la voûte azurée. Ensuite, immédiatement au dessous de l'Ourse, nous verrons l'Écrivain, ou Mercure, marcher en avant du Cocher. En effet, les Dieux députèrent Mercure à Pâris, pour le conduire et le diriger dans le jugement sur lequel il devait prononcer.

Le Cocher, placé entre Minerve et Vénus, et qui est

---

(1) Fulgence dit que Jupiter ne voulut pas entreprendre le jugement; il le déféra à l'homme, afin qu'il eût son libre arbitre sur le choix de sa manière de vivre. Junon, en qualité de sœur et de femme de Jupiter, porte le diadème et le sceptre; elle préside à la vie active, comme sur les villes, les provinces, etc., etc.

précédé par Mercure et Junon , dont le domicile est dans la constellation de la Vierge , a donné lieu à la fiction de Pâris. En faisant mouvoir le globe dans la position indiquée plus haut , on verra le berger Pâris coiffé de son bonnet phrygien , accompagné de Mercure , monter au zénith du ciel , c'est-à-dire , sur le mont Ida , et se placer comme sur un trône pour juger les trois Déeses. ( *Voyez le bas-relief* (1) ). Là , je vois , à la droite du jeune berger , Minerve prendre sa place un peu au dessus du Bélier. Vénus céleste , la beauté parfaite , celle par qui tout respire , l'âme du monde , celle qui efface , par ses grâces naturelles , toutes les femmes de l'Olympe , la mère des Amours , enfin , assise , comme la belle Europe , sur le dos du Taureau , où elle prend son domicile , se trouve naturellement placée au milieu de ses rivales , et près de son juge qu'elle éblouit par la beauté de ses formes et l'éclat de son coloris. Elle triomphe et remporte le prix. La Déesse le reçoit du génie précurseur de la lumière divine , de ce Dieu paré de toutes les grâces de la jeunesse , lorsque , monté sur son char d'or , il s'élance dans les cieux pour animer le monde et l'échauffer de ses rayons.

Dans cette circonstance , la fière Junon tient la gauche

(1) Le bas-relief dont on voit ici la gravure est d'autant plus précieux , qu'il est en quelque sorte une répétition de ce qu'on vient de lire ; car les figures sont placées suivant les positions que les constellations , dont elles sont l'image , occupent dans le ciel ; excepté que Pâris , au lieu de présenter lui-même la pomme à Vénus , la fait offrir par l'Amour.

Pour exprimer la victoire que Pâris remporte sur la mort au moment de sa naissance , et faire mieux connaître qu'il est l'image de Phaëton ou du Soleil jeune et triomphant des ombres de la nuit , le sculpteur lui a mis dans la main la branche de laurier qui caractérise Apollon.

On observera que la gravure présente les figures dans un sens contraire au bas-relief.

du juge. Dans son humeur jalouse, elle fuit ses compagnes, s'en éloigne, et se place à l'Occident de la scène. De ce moment la Discorde agite ses flambeaux; elle enflamme le cœur de la reine des cieux, et Junon médite la perte des Troyens et la chute de la cité heureuse.

Par une conséquence de ce qu'on vient de lire, les auteurs du roman de Pâris ont dû faire intervenir la Discorde, armée d'un poignard ou d'un glaive sanglant, tenant une pomme d'or à la main. Aux noces de Thétis et de Pélée, l'horrible déesse jeta malicieusement cette pomme dans la salle du festin, en disant : *à la plus belle*, et disparut ensuite. La Discorde ne peut être ici qu'un personnage de la nature des autres. En effet, pour découvrir la vérité, si on supprime ce qui appartient au poète dans le récit de cette fiction, on verra que la Discorde, jalouse, coiffée de serpens, tenant une torche brûlante à la main, ainsi que l'on a représenté Cérès cherchant sa fille, ou Médée poursuivant son époux, ne peut être que la Vierge céleste montée sur le serpent d'Ophiuchus, qui, en se trouvant absorbée dans les feux solaires à la saison des pommes, ou à l'équinoxe d'automne, disparaît effectivement du Ciel. La Discorde, figurée une pomme à la main, sera donc un emblème de malheur et de calamité, puisque la Vierge céleste, en perdant les feux du Soleil, est censée introduire le mal dans la nature. Ainsi, la pomme, le dernier fruit que l'on cueille, annonce l'approche de l'hiver par sa maturité; en conséquence, elle a dû être considérée des anciens comme un symbole de destruction ou de mal; ce qui lui fit donner sans doute le nom de *Malum*, qui veut dire également *pomme* ou *mal*.

## DE LA FABLE D'HERCULE. — (Planches 76, 77, 78, 79, 80.)

Jamais culte ne fut plus répandu que celui du Soleil, sous le nom d'Hercule; nous le voyons chez les Indiens (1), chez les Phéniciens, chez les Grecs, chez les Romains et chez les Gaulois, jouer le même rôle, et revêtu des mêmes attributs. On lui consacrait des villes, des temples, des forêts, des îles, des fontaines, etc., etc. En Egypte, il fait rentrer les eaux du Nil dans leur lit; dans l'Inde, il élève lui-même deux autels; et dans les environs de Cadix, il pose deux colonnes, pour fixer les limites de ses voyages. Il avait, à Marathon, une fontaine qui lui était consacrée; en Espagne, on mit plusieurs îles sous sa protection; enfin, dans la Germanie, on lui consacra des forêts, des étangs, etc. Les Gaulois lui donnaient une ceinture de feuille de chêne, le couronnaient de plantes aquatiques, de *nymphæa*, et l'appelaient *Ορμις*, père de la patrie (1).

---

(1) Suivant Quinte-Curce, les Indiens révéraient Hercule. Dans les combats, ils portaient l'image de ce Dieu à la tête de leurs troupes à pied; ils considéraient le simulacre de ce Dieu comme un objet d'encouragement. C'est pour cette raison que le célèbre peintre Charles Lebrun a fait paraître une statue d'Hercule dans son beau tableau de Porus, vaincu et blessé, porté par ses soldats dans le camp d'Alexandre. Les troupes indiennes attachaient une si grande importance à cette espèce d'étendard, leur *palladium*, qu'ils vouaient au déshonneur et à l'infamie celui qui, après en avoir été chargé, aurait eu la bassesse de l'abandonner, soit par force, ou pour conserver sa vie.

(1) Voyez tom. I, pag. 132, *Musée des Monumens français*, ce que j'ai dit de l'Hercule gaulois; voyez également tom. V, p. 214, et sur-tout la gravure, pl. 205.

Lucain nous apprend que les Gaulois ne considéraient pas seulement Hercule comme un Dieu redoutable par sa force, mais encore comme le Dieu de l'éloquence, et qu'en conséquence, il sortait des chaînes d'or et d'ambre de sa bouche, avec lesquelles il attachait tout le monde par les oreilles.

Quelques auteurs ont cru que le nom d'Hercule, ou *d'homme de la gloire*, n'était qu'un surnom donné à plusieurs héros de l'antiquité, devenus célèbres par leur valcur.

Diodore de Sicile prétend que la peau de lion et la massue qu'on donne à Hercule, sont une preuve de son antiquité, et font voir qu'il combattait dans un temps où les armes offensives et défensives n'étaient pas encore inventées. Les hommes, ajoute-t-il, n'allaient à la guerre qu'avec des bâtons, et n'étaient couverts que de peaux de bêtes.

Cicéron parle de six Hercules différens; d'autres auteurs, en comptent jusqu'à quarante-trois. Quoiqu'il en soit, Hérodote et Diodore de Sicile ont fixé la véritable antiquité de ce héros, en disant qu'Hercule défendit les dieux pendant la guerre des géans, et en le plaçant au nombre des douze grands dieux de l'Égypte. En effet, les Égyptiens, sous le nom d'Ososnon, le confondaient avec Osiris, le *fort* ou le *belliqueux*. Suivant Jablouski, le surnom que l'on donnait à Hercule en Égypte, signifiait *force* ou *puissance des dieux*. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Égyptiens instruits ne voyaient en lui qu'une image du Soleil, ainsi que le confirme le poète Nonnus, dans sa belle invocation à Hercule, que nous reproduisons ici :

« O Hercule, roi du feu, modérateur de l'univers ,  
 » toi dont le manteau est parsemé d'étoiles; ô Soleil ,  
 » qui prends soin des mortels, et qui, de ton sceptre  
 » d'or dissipes les ténèbres du monde; toi qui, sur un  
 » globe de feu, tournes rapidement autour de l'un et  
 » de l'autre pôle, comme un courrier infatigable, for-  
 » mant, par tes révolutions, l'année, fille du temps,  
 » et composée de douze mois; toi qui fais succéder  
 » sans cesse une période à une autre, et qui enchaînes  
 » à ton char la jeunesse et la vieillesse; toi, dont l'œil  
 » éclaire la voûte céleste, qui amènes l'hiver à la suite  
 » de l'automne, et le remplaces par le printemps et par  
 » l'été; qui donnes les pluies fécondes, et qui, par  
 » par la rosée, égayes nos terres fertiles; toi qui, par  
 » la chaleur, fais croître nos épis et répands dans nos  
 » sillons ta vertu productive..... prête l'oreille à  
 » mes accens et exauce ma prière.» (*Dionysine, lib. XL.*)

Il est certain que la fable de l'Hercule grec ou le Thé-  
 bain, qui reçut la naissance de Jupiter et d'Alcmène ,  
 femme d'Amphytrion, roi de Thèbes, n'est qu'une ré-  
 pétition de celle qui fut inventée par les Égyptiens.  
 Nous trouvons inutile de la rapporter ici, puisqu'elle  
 se trouve dans tous les livres qui traitent des dieux de  
 l'antiquité. Enfin, il est évident qu'Hercule est un sym-  
 bole de la force qui agit dans l'univers; car la force est  
 constamment unie à toutes les circonstances de la fable  
 d'Hercule. Elle en est l'âme et la base, dit l'abbé Le  
 Blond. *A peine voit-il la lumière, que de ses mains*  
*enfantines il étouffe deux serpens; tous les instans de*  
*sa vie sont marqués par des combats; et ses combats*  
*sont des victoires.* Nous allons expliquer la première

victoire d'Hercule, ce sera, en quelque sorte, une espèce de démonstration pour toutes les autres.

§ 1<sup>er</sup>. La déesse Junon suscita, contre Hercule encore enfant, deux serpens qui l'attaquèrent au berceau. Hercule triomphe, 1<sup>o</sup> à l'âge de dix mois; 2<sup>o</sup> à l'heure de minuit; 3<sup>o</sup> lorsque la constellation de l'Ourse décline vers le Couchant; 4<sup>o</sup> lorsqu'Orion vient de se lever. M. Dupuis démontre, dans cette circonstance, que la Lyre céleste portait, dans les anciens temps, le nom d'Hercule. Il suppose ensuite que, lors de l'invention de cette fable, le Soleil, dans le Sagittaire, faisait l'ouverture de l'année en automne. En effet, si l'on place sur le globe le point du Sagittaire, où le Soleil se trouve à dix degrés au dessous de l'horizon, on voit, en remontant vers le Nord, la *Lyre* ou Hercule s'élever héliquement et se dégrader dans les rayons du Soleil. Hercule, par cette raison, annonce le commencement de l'année rurale. Mais on voit en même temps, dans le Ciel, deux grands serpens : l'Ophiucus ou le Serpenteire et l'Hydre. Ils sont visibles pendant *dix mois* entiers toutes les nuits, et le champ qu'ils occupent est assez vaste pour qu'il y en ait toujours un sur l'Horizon. Dix mois après, le Soleil étant parvenu aux étoiles de la Vierge et étant au méridien inférieur, la Lyre restera ostensible sur l'horizon; les deux serpens ont disparu, et les conditions du problème sont remplies : 1<sup>o</sup> Hercule est âgé de *dix mois* depuis son lever hélique; 2<sup>o</sup> c'est à l'heure de minuit, puisque le Soleil atteint le méridien inférieur; 3<sup>o</sup> l'Ourse décline vers l'Orient, puisqu'elle vient de passer ce méridien; 4<sup>o</sup> Orion vient de se lever : on le voit, en effet, tout entier

du côté de l'Orient. Ce qui ajoute un dernier degré de force à cette explication, c'est qu'une heure plutôt ou plus tard, un des deux serpens aurait commencé à se montrer sur l'horizon. Il en est de même pour les travaux d'Hercule, si savamment expliqués par M. Dupuis, à l'ouvrage duquel il faut avoir recours, si l'on veut en bien connaître l'origine. Nous nous contenterons de reproduire ici son tableau comparatif des chants du poëme des douze travaux, et des aspects célestes durant les douze mois de la révolution annuelle qu'achève le Soleil, sous le nom de l'infatigable Hercule. La série des douze travaux n'est point intervertie, elle est telle que la rapporte Diodore de Sicile. Par cette inspection, il est facile de juger des rapports et de la parfaite concordance qui existent entre le poëme et le calendrier, et de se convaincre, dit M. Dupuis, que le poëme des douze travaux n'est qu'un calendrier sacré, embelli de tout le merveilleux dont l'allégorie et la poésie, dans ces siècles, firent usage pour donner l'âme et la vie aux fictions des poètes.

#### TABLEAU COMPARATIF (1).

On sait qu'il est facile, avec une sphère, de vérifier les tableaux célestes, en faisant passer la colure des solstices par le Lion et le Verseau, et celle des équinoxes par le Taureau et le Scorpion; position qu'avait la sphère à l'époque où le Lion ouvrait l'année solsticielle, environ 2400 ans avant notre ère.

---

(1) Je reproduis ici le tableau comparatif des travaux d'Hercule, correspondant aux mois de l'année; parce que, selon moi, les Papyrus égyptiens, découverts dans les tombeaux des rois, à Thèbes, et dont l'explication fera la seconde partie de ce volume, sont aussi des calendriers sacrés du même genre.

## POÈME DE L'HÉRACLÉIDE.

*Titre du premier chant ou du premier travail.*

Victoire d'Hercule, temporee sur le lion de Némée.

## CALENDRIER.

*Premier mois.*

Passage du Soleil sous le Lion, appelé *Lion de Némée*, fixé par la constellation de l'Hercule céleste.

(PLANCHE 76.)

Ce bas-relief antique, en marbre blanc, tiré de la collection Borghèse, qui se voit aujourd'hui au Musée du Roi de France, ne sera pas sans intérêt pour l'explication que nous allons donner. Il représente quatre faits remarquables de la vie d'Hercule. Le héros y est sculpté jeune et sans barbe. Le sujet du premier groupe est le premier travail d'Hercule. On le voit debout auprès du Lion de Némée, qui est vaincu et expirant à ses pieds. Instruit que ce Lion, d'une grandeur gigantesque, était inattaquable par le fer, l'airain et les pierres, Hercule le prit corps à corps, et lui serrant le cou avec les deux mains, il l'étrangla.

(PLANCHE 77.)

Ce bas-relief antique, que l'on voit ici, représente la même action, mais d'une manière plus développée. Hercule est debout, il saisit le Lion à la gorge et l'étouffe.

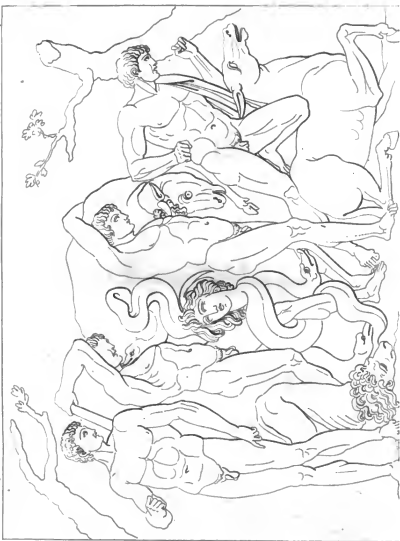
*Deuxième travail.*

Hercule défait l'Hydre de Lerne, dont les têtes naissaient, tandis qu'une Écrevisse ou Cancer le gêne dans son travail.

*Deuxième mois.*

Passage du Soleil au signe de la Vierge, nommée *Cérès*, déesse adorée à Lerne, marqué par le concher total de l'Hydre céleste, appelée *Hydre de Lerne*, et dont la tête renait le matin avec le Cancer.

Le second groupe du bas-relief représente cette défaite.

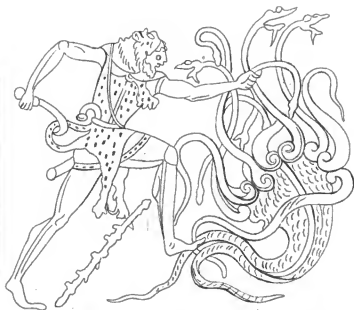




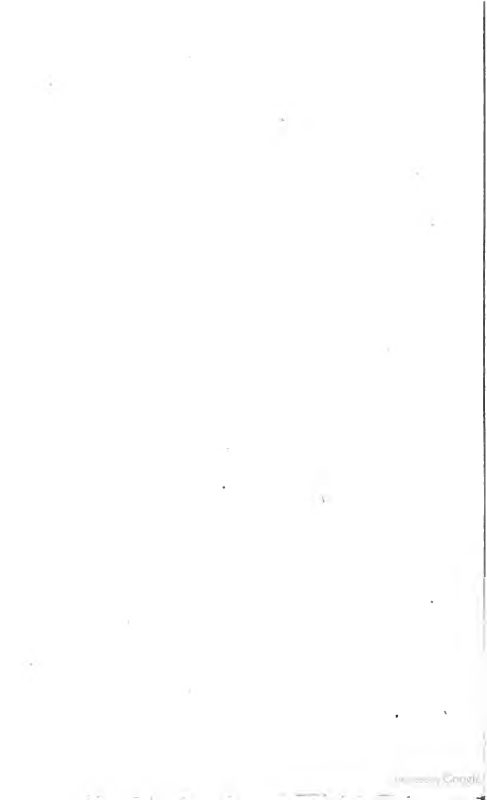


*Hercule Combat le Lion de Némée?*





*Hercule Combat l'Hydre de Lerne.*



L'Hydre avait un seul corps et cent cous, terminés chacun par une tête de serpent. Pour venir à bout de ce monstre, il fallait abattre les cent têtes à la fois ; sans cela elles renaissaient et se multipliaient à l'infini : c'est ce que fit Hercule. Il trempa ensuite ses flèches dans le sang de l'animal, pour rendre incurables les plaies qu'elles feraient à l'avenir. Cette précaution fut la cause de sa mort. Une tête de femme est sculptée sur le corps de l'Hydre, et figure sans doute la Vierge céleste, sous le signe de laquelle l'action a lieu.

( PLANCHE 78. )

Cette peinture, attribuée aux Étrusques, dessinée en noir sur un fond orange, et composant les faces principales d'un vase grec du premier style (collection de la Malmaison), représente Hercule dans l'attitude de frapper l'Hydre de la *harpa* qu'il a dans la main droite, tandis que de la gauche il tient l'animal par le cou, et qu'il écrase du pied droit la partie inférieure de son corps. Le héros grec, vainqueur du monstre, est couvert de sa peau de lion ; sa massue est à ses pieds. Selon les auteurs les plus anciens, Hercule reçut de Vulcain cette arme redoutable, et la *harpa* de Mercure.

L'autre face de cette peinture représente Mars et Pallas. Le Dieu de la guerre, armé de pied en cap, ayant le casque en tête et un arc bandé à la main, se dispose à lancer un trait. Il est sans barbe ; ses jambes sont couvertes de lames de fer, nommées *jambières* par Homère. La Déesse de la guerre, couverte de son égide, est figurée la lance à la main, et dans la disposition d'en percer son ennemi.

Le Scorpion, dans lequel le Dieu Mars prend son domicile, est dessiné au bas du groupe. Ce n'est pas la première fois que ce signe se voit sur les vases grecs peints. ( Voyez la table des tomes I<sup>re</sup> et III, article *Mars et Minerve*. )

Suivant Hésiode, Pallas ou Bellonne conduisait le char de Mars, son frère; il convient donc de les voir s'unir et marcher ensemble au combat, comme on l'a figuré ici; d'ailleurs, la Vierge céleste dont Minerve est l'emblème, et le Scorpion dans lequel Mars s'assied, marchent toujours ensemble et ne se quittent jamais.

*Troisième travail.*

Hospitalité donnée à Hercule par un Centaure, et combat des Centaures pour un tonneau de vin; victoire d'Hercule sur eux; défaite d'un affreux sanglier qui ravageait les forêts d'Érymanthe.

*Quatrième travail.*

Triomphe d'Hercule sur une biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'il prit sur les bords de la mer où elle se reposait.

Le fils d'Alcmène présentant à Eurysthée la biche aux cornes d'or et aux pieds d'airain, qu'il a domptée à la course, compose le sujet du troisième groupe du bas-relief déjà cité. Voyez planche 76.

*Cinquième travail.*

Hercule, près de Stymphale, donne la chasse à des oiseaux connus sous le nom d'oiseaux du lac Stymphale, et représentés

*Troisième mois.*

Passage du Soleil au signe de la Balance, à l'entrée de l'automne, fixé par le lever du Centaure céleste, celui qui donna l'hospitalité à Hercule. Cette constellation est représentée aux cieux avec une outre pleine de vin et un thyrses orné de pampres et de raisins, image des productions de la saison. Alors se lève le soir, d'Ourse céleste, appelée par d'autres la Poce et l'animal d'Érymanthe.

*Quatrième mois.*

Passage du Soleil au signe du Scorpion, fixé par la coucher de Cassiopée, constellation dans laquelle on peignait autrefois une biche.

*Cinquième mois.*

Passage du Soleil au signe du Sagittaire, consacré à la déesse Diane, qui avait son temple à Stymphale, dans lequel on voyait

se nombre de trois dans les médailles de Périatha.

*Sixième travail.*

Hercule nettoie les étables d'Au-  
gias, fils du Soleil, ou, suivant  
d'autres, fils de Neptune. Il y  
fait couler le fleuve Pégée.

*Septième travail.*

Hercule arrive en Élide. Il  
était monté sur le cheval Arion.  
Il amène avec lui le taureau de  
Crète, qu'avait aimé Pasiphaé,  
et qui ravagea ensuite les plaines  
de Marathon. Il fait célébrer les  
jeux olympiques qu'il institua,  
et où il combat le premier; il  
tue le vautour de Prométhée.

Le quatrième groupe du bas-relief antique, planche 56,  
représente cette version allégorique, qui n'est qu'une peinture  
du Taureau céleste, qui porte les Pléiades sur son dos. L'une  
d'elles, appelée Pasiphaé, passe au méridien, lorsque le  
Soleil, en poursuivant sa course annuelle, se couche dans  
le Verseau et le Vautour, après y avoir fixé le solstice d'hiver.

*Huitième travail.*

Conquête que fait Hercule des

les oiseaux stymphalides. Ce pas-  
sage est fixé par le lever des trois  
oiseaux de la Voie lactée : le  
Vautour, le Cygne et l'Aigle  
percés de la flèche d'Hercule.

*Sixième mois.*

Passage du Soleil au signe du  
Bou ou du Capricorne, fils de  
Neptune, suivant les uns; petit-  
fils du Soleil, suivant les autres.  
Ce passage est marqué par le  
coucher du fleuve du Verseau qui  
coule sous la case du Capricorne,  
et dont la source est entre les  
mains d'Aristée, fils du fleuve  
Pénée.

*Septième mois.*

Passage du Soleil au signe du  
Verseau, et au lieu du ciel où se  
trouvait tous les ans la pleine  
lune qui servait d'époque à la  
célébration des jeux olympiques.  
Ce passage est marqué par le  
Vautour placé dans le ciel à côté  
de la constellation qu'on nomme  
Prométhée; en même temps que  
le Taureau céleste, appelé Tau-  
reau de Pasiphaé et de Mara-  
thon, culminait au méridien, au  
coucher du cheval Arion ou de  
Pégase.

*Huitième mois.*

Passage du Soleil aux Pois.

chevaux de Diomède, fils de  
Cyrène.

*Neuvième travail.*

Hercule s'embarqua sur le  
vaisseau *Argo*, pour aller à la  
conquête du Bélier à Toison  
d'Or; il combat des femmes  
guerrières, filles de Mars, à qui  
il ravit une superbe ceinture; il  
délivre une jeune fille exposée à  
une baleine ou à un monstre  
marin, tel que celui auquel fut  
exposée Andromède, fille de  
Cassiopée.

*Dixième travail.*

Hercule, après le voyage qu'il  
fit avec les Argonautes pour con-  
quérir le Bélier, revient en Hes-  
périe à la conquête des Bœufs de  
Géryon; il tue aussi un prince  
cruel qui poursuivait les Atlan-  
tides, et il arrive en Italie chez  
Faune, au lever des Pléiades.

*Onzième travail.*

Hercule triomphe d'un chien  
affreux, dont la queue était un  
serpent, et dont la tête était bé-  
rissée de serpens; il défait aussi  
Cyeune, ou le prince Cygne, au  
moment où la canicule vient brû-  
ler la terre de ses feux.

*Douzième travail.*

Hercule voyage en Hespérie,  
pour y recueillir des pommes

sons, fixé par le lever du matin  
du Cheval céleste qui porte sa  
tête sur Aristée ou sur le Ver-  
seau, fils de Cyrène.

*Neuvième mois.*

Passage du Soleil au signe du  
Bélier, consacré à Mars, et  
qu'on nomme encore le Bélier à  
Toison d'Or. Ce passage est  
marqué par le lever du navire  
*Argo*; par la coucher d'Andro-  
mède ou de la femme céleste et  
de sa ceinture, par celui de la  
Balaine, par le lever de Méduse  
et par le coucher de la reine  
Cassiopée.

*Dixième mois.*

Le Soleil quitte le Bélier de  
Phryxus, et entre sous le Tau-  
reau. Ce passage est marqué par  
le coucher d'Orion qui fut  
amoureux des Atlantides ou des  
Pléiades; par celui du Boovier,  
conducteur des bœufs d'Icare;  
par celui du fleuve Éridan, par le  
lever des Atlantides, et par celui  
de la Chèvre, femme de Faune.

*Onzième mois.*

Passage du Soleil aux Gémeaux,  
indiqué par le coucher du chien  
Procyon, par le lever cosmique  
du Grand-Chien, à la suite du-  
quel s'allonge l'Hydre, et par le  
lever du soir du Cygne céleste.

*Douzième mois.*

Le Soleil entre au signe du  
Cancer, auquel répondait le





*Têtes et Bustes d'Hercule.*

d'or que gardait le dragon, qui, dans nos sphères, est près du pôle. Suivant d'autres, pour enlever des brebis à toison d'or ; il se dispose à faire un sacrifice, et se revêt d'une robe teinte du sang d'un centaure qu'il avait tué au passage d'un fleuve. Cette robe le brûle de feu ; il meurt et fioit ainsi sa esrière mortelle pour reprendre sa jeunesse aux cieux, et y jouir de l'immortalité.

dernier mais, au coucher du fleuve du Verseau et du Centaure, au lever du Berger et de ses moutons, au moment où la constellation de l'Hercule *ingeniculus*, descend vers les régions occidentales, appelées Hespéries, suivie du Dragon du pôle, gardien des pommes du jardin des Hespérides, dragon qu'il foule aux pieds dans la sphère, et qui tombe près de lui vers le couchant.

(PLANCHE 79).

Pour faire connaître à nos lecteurs les traits et les différens caractères sous lesquels les anciens figuraient Hercule, nous avons fait graver plusieurs camées antiques où on le voit à diverses époques de sa vie.

La fig. 1<sup>re</sup> offre le buste d'Hercule, désigné par les pattes de lion qui enveloppent son gros cou, dont les formes sont ordinairement celles du cou d'un taureau, caractère essentiel de la force dont il est doué. Comme Jupiter, il est barbu et couronné de chêne, symboles remarquables de la puissance et du civisme. Cette couronne de chêne, donnée au héros grec, pourrait bien avoir aussi pour but de rappeler les exploits civiques et les voyages utiles qu'il fit dans la Celtique, avant de passer en Italie.

Une tête d'Hercule jeune, enveloppée dans la dépouille du lion de Némée, est le sujet du deuxième médaillon. Voyez la fig. 2.

Fig. 3. Celui du troisième est une pareille tête, appuyée sur une massue qui se dessine sur le fond de la pierre.

Fig. 4. Le quatrième camée représente notre héros enchaînant Cerbère à la porte des Enfers, lorsqu'il y des-

oendit si généreusement pour retirer Alceste, qu'il avait promis de rendre à son époux.

Enfin, la *fig. 5* fait voir le redoutable Hercule soumis au pouvoir de l'amour. Il a un genou en terre, et semble faire d'inutiles efforts pour se relever; sa tête penchée exprime son abattement. Il paraît accablé sous le poids du fils de Vénus, qu'il essaye de frapper de la massue qu'il tient levée; mais Cupidon, malicieusement blotti sur son épaule gauche, se trouve hors de la portée de ses coups.

(PLANCHE 80.)

Le bas-relief antique de la Villa Albani, que l'on voit ici, offre un sujet qui, sans être du nombre des travaux d'Hercule, peut cependant être considéré comme représentant une de ses plus belles actions. Hercule, instruit qu'Alceste vient de faire le sacrifice de sa vie pour sauver Admète, son époux, de la fureur d'Acaste, qui, l'ayant fait prisonnier, voulait se venger sur lui des crimes des filles de Pélias, descend aux Enfers, enchaîne la mort avec une *chaîne de diamans*, et ramène Alceste à son époux.

La naissance d'Alceste, et tout ce qu'on raconte sur cette femme généreuse, le modèle de l'amour conjugal, se rattache tellement à la fable, qu'on ne peut se défendre de retrouver dans les faits qui y sont relatifs, des rapports réels avec la couronne céleste et la constellation appelée Hercule. Voici le fondement de cette opinion : Alceste était fille de Pélias, fils de Neptune, Dieu des eaux, et de Tyro l'une des Néréides. Pélias fut nourri par une jument, et Alceste devait être le prix de l'homme assez courageux pour attacher à son char un



Alceste délivrée des Enfers.



lion et un sanglier. Admète, secondé par Apollon, satisfait à la condition exigée et devient l'époux d'Alceste.

Passons maintenant à la description du beau bas-relief qui nous occupe.

Hercule, debout, armé de son arc et de sa massue, semble protéger Alceste, qu'il redemande à Pluton. Sa main gauche, posée sur son épaule, exprime la bonté. Alceste, aussi debout, drapée simplement, et le visage à demi-voilé, montre la plus grande confiance dans son libérateur. De l'autre côté, le sombre Pluton, assis sur une pierre (1), qui lui sert de trône, paraît céder à la demande que lui adresse le fils de Jupiter. Près du Dieu des Enfers, on voit une femme debout, armée d'une lance et d'un bouclier, que l'on croit être Proserpine. Cette figure, prise par Montfaucon pour une matrone, a fait dire à un autre auteur que c'est une Pallas, et que le bas-relief représentait le moment où Hercule remet Alceste à Admète. Montfaucon n'est point de cet avis; et en partageant son opinion, nous pensons que c'est l'aspect que la couronne céleste présente à une certaine époque, qui a donné lieu à cette particularité de la vie d'Alceste, très-succinctement exprimée dans la fable. En effet, la couronne australe est placée dans la partie inférieure du ciel que l'on appelle *Enfer*; et lorsque l'*Ingeniculus* ou Hercule, achève de se lever, il paraît la ramener sur l'horizon, ou la rendre à la lumière, puisqu'elle suit immédiatement, et qu'elle se montre alors à nos yeux. Orphée descend également aux Enfers pour en retirer Eurydice. Bacchus y descend aussi pour délivrer sa mère Sémélé. Enfin, ces fictions nous pa-

---

(1) Les peintres et les sculpteurs de l'antiquité représentaient assez communément les Dieux de première classe assis sur des blocs de pierre carrés, pour désigner la force et la puissance qu'ils avaient en partage.

raissent être les mêmes que celle d'Hercule délivrant Alceste des mains de Pluton..... Nous allons dire un mot des Abraxas et des Amulettes, espèces d'hieroglyphes.

(PLANCHE 81.)

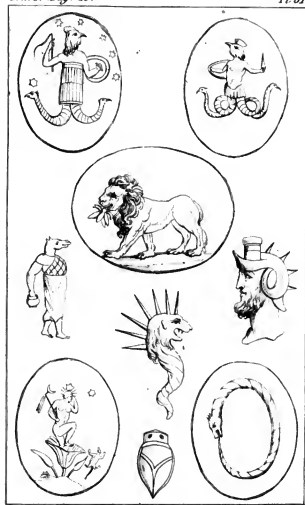
Cette gravure représente plusieurs Abraxas dessinés d'après des camées antiques.

Abraxas est une divinité solaire semblable à Mithra. On a donné le nom d'*Abraxas* à des monumens ou pierres gravées, que les adorateurs de cette divinité avaient comme des talismans propres à guérir certaines maladies, ou à les préserver de toutes sortes de malheurs. Ces amulettes se portaient au cou en façon de colliers ou sur toute autre partie du corps. On les cousait aussi dans les vêtemens. Ceux qui étaient porteurs de ces talismans se croyaient en sûreté, et affrontaient les dangers.

L'amulette est un monumet portatif auquel la crédulité et la superstition des hommes attribuaient des propriétés extraordinaires, même surnaturelles. Nous dirons, à la honte de l'espèce humaine, que les hommes de tous les temps, de tous les âges et de tous les pays, ont ajouté foi à cette sorte de remède fantastique, inventé par les fripons et les charlatans. Les Égyptiens, les Perses, les Grecs, les Romains et les peuples modernes ajoutèrent foi aux amulettes. Les Abraxas tiennent la première place parmi les amulettes antiques. Les anciens, et particulièrement les Grecs, recherchaient certaines matières auxquelles ils attribuaient des vertus particulières pour la fabrication des amulettes. Le laurier, le saule et les arbres ou arbrisseaux

Tom IV. Pag. 28.

Pl. 81.



Suite d'Abraxas.



épineux, la pulicaire, les agathes, les jaspes, sur-tout le *vert sanguin*, la serpentine, et toutes les matières précieuses étaient employées de préférence par les Grecs. Les Égyptiens les faisaient en verre, en émail ou en porcelaine grise, verte ou bleue. Il serait difficile de détailler ici toutes les figures fantastiques que l'on donnait à ces sortes de talismans. Nous dirons seulement que le nombre considérable d'amulettes antiques que l'on trouve encore dans le commerce, est l'exemple le plus frappant que l'on puisse donner de la sottise et de la faiblesse humaine.

Les sectaires d'Abraxas, divinité inventée par les Basilidiens, les Gnostiques et les Valentiens, vers le second siècle de notre ère, croyent que c'était un dieu souverain auquel dépendaient plusieurs dieux qui présidaient aux trois cent soixante-cinq cioux, et auxquels ils attribuaient trois cent soixante-cinq vertus, une pour chaque jour de l'année (1). Ce nombre a été combiné de manière que le mot *Abraxas*, composé de sept

---

(1) Le père Kirker dit qu'il reconnaît les pratiques religieuses, les idoles, les Dieux de l'Égypte et ses mystères dans le culte des Indiens, des Chinois, des Japonais, et en général dans celui des peuples de l'Orient. J'éteodrai ses idées, et je dirai : l'esprit égyptien ne s'est pas uniquement concentré dans l'Orient, il a passé dans le reste de l'univers ; car on trouve sur les monumens de tous les peuples qui couvrent la terre, depuis l'Orient jusqu'à l'Occident, les traces de la division *duodécimale* que l'on avait consacrée au zodiaque, comme le nombre *sept* pour les planètes ; le nombre *quatre* aux élémens, aux saisons ; et celui de *trois cent soixante* ou *trois cent soixante-cinq* aux jours de l'année.

Les douze grands Dieux de l'Égypte passèrent en Grèce et en Italie. Nous possédons des monumens antiques et du moyen âge qui prouvent que ces Dieux n'étaient qu'un symbole des douze divisions du zodiaque,

lettres, qui, étant additionnées, forment le nombre de trois cent soixante-cinq, en prenant chaque lettre pour

ou des douze maisons du Soleil. (Voyez tom. III, pag. 1, 2 et suiv., la gravure et la description d'un autel égyptique qui est au Musée du Roi). De ce nombre les Juifs firent leur douze patriarches, nés d'un père seul et unique. Il y avait à Athènes l'autel des douze grands Dieux que les Athéniens firent sculpter sous le portique du principal temple de la ville. Ce nombre reparait dans les travaux d'Hercule, dans les douze disciples de Manès, déifié après sa mort par les Égyptiens qui l'appelèrent *Manès-Osiris*. Platon divise sa république en douze sections.

Les Romains reçurent du ciel douze dieux qu'ils déposèrent religieusement dans le temple de Mars. Ils élevèrent douze autels aux pieds de leur Janus, chef des révolutions célestes, et ils établirent la confrérie des frères Arvans, chargés de faire annuellement des offrandes à Cérès, et de sacrifier tous les mois pour la fertilité des champs.

Les Manichéens reconnaissent douze puissances chargées de la conservation de l'univers. De même, on confia la garde du monde à douze géoïes; et, par une suite de la vénération que les Égyptiens avaient pour ce nombre symbolique, ils firent entrer douze palais dans la composition de leur superbe labyrinthe, et ils ornèrent le temple du Soleil, à Héliopolis, de douze colonnes magnifiques. De là, encore, les douze coudées données à la statue de Bélus; de là, les douze tribus juives, les douze passages de la Mer-Rouge, les douze fontaines du désert, les douze étoiles mystérieuses, et les douze pierres précieuses de l'Apocalypse, ainsi que celles qui ornoient le rational du grand-prêtre des Juifs. Ces mêmes Juifs élevèrent dans leur temple un chandelier d'or à douze branches, et ils y entretenaient continuellement douze pains, dits de *proposition*.

De même que l'on a divisé le monde, ainsi que l'horizon, en douze parties, de même que l'on a distingué douze climats, on voit paraître dans l'Apocalypse un arbre qui porte douze fruits, un pour chaque mois. Ce nombre symbolique est répété douze fois dans le même livre. On y fait la peinture des douze fondemens, des douze portes de la nouvelle Jérusalem, et des douze gardiens de chacune des portes qui sont formées de douze perles d'Orient. On remarquera encore, dans le même ouvrage, que la couronne de la femme céleste, qui y joue le principal rôle, se compose de douze étoiles.

un chiffre, ce qui a beaucoup contribué à jeter du merveilleux sur ces monumens, et à les rendre importans.

On observera aussi que, dans l'astrologie égyptienne, on compte douze portes célestes, douze gouvernemens, douze vents, douze mois, douze heures, douze signes, ayant chacun un génie protecteur, douze modérateurs du monde, douze portes du Soleil, douze sphères et douze fleuves infernaux; et, par allusion au nombre dodécimal, on donnait douze robes à ceux qui se faisaient initiés aux mystères.

Les nombres *trente* et *trente-sept* étaient consacrés à la Lune, et les hiérophantes observaient scrupuleusement la division par trente dans les nomes ou dans les chaots sacrés. (*Nomes*, lois, poèmes ou chants. Les poèmes religieux, en Égypte, étaient divisés en trente parties ou chants.)

Or, il résulte de ces remarques que les phases de la Lune sont célébrées comme l'était la marche du Soleil, sur-tout la *néomenie*, ou la lumière nouvelle dont la Lune se revêt au commencement de chaque mois. Ce mois présente dans la Lune les mêmes périodes d'augmentation et de diminution de lumière que le Soleil dans l'année; en conséquence, il fut l'objet d'un culte particulier. Les Égyptiens personnifièrent les mois, les jours, les heures; ils en firent autant de Dieux auxquels ils consacraient des autels et des temples dans lesquels on en plaçait publiquement les images. Enfin, ces Dieux eurent, comme les autres, un culte et des mystères particuliers. Aussi le Dieu-Mois, ou *Mén*, fut adoré dans toute l'Égypte, même en Iouie et en Cappadoce; de là, sans doute, *Mén* ou *Mén*, surnom donné à la Lune dont on fit une divinité qui présidait aux maladies périodiques des femmes.

Le zodiaque fut divisé en trente-six parties par les Égyptiens. Cette division fut aussi celle des Chinois, et ce peuple compte trente-six génies tutélaires des provinces ou royaumes du ciel, comme les Juifs et les Perses, et ils regardent encore aujourd'hui ces génies supérieurs comme les vicaires de leur Dieu suprême qu'ils adorent sous le nom de *Tien*. Ces génies secondaires sont censés partager avec lui l'administration du monde; et dans cette mythologie, comme dans les précédentes, on assigne à chacun de ces génies son département et ses fonctions, précisément comme on le ferait pour le maintien de l'ordre dans un état policé.

(Voyez, pour plus de renseignements, Montfaucon, suppl. du tome I<sup>er</sup>, p. 355, *Antiquité expliquée*).

Le Dieu lumière adoré des Chinois, sous le nom de *Fo*, occupe le premier rang dans leur mythologie; ils le représentent rayonnant de gloire et les mains cachées, pour exprimer que le pouvoir qu'il exerce sur la nature est invisible. C'est ainsi, dans les mystères d'Isis, l'hiérophante s'enveloppe d'un manteau, lorsqu'il se montre au nouvel initié, pour peindre le mystère impénétrable sous lequel la nature cache ses merveilleuses opérations.

Suivant l'esprit philosophique des mages, Dieu ne pouvait être représenté sous une forme humaine. Ainsi que le principal moteur de la nature s'enveloppe dans son ouvrage et se cache à nos yeux, de même dans les mystères d'Isis, l'hiérophante, pendant la célébration des offices, s'enveloppait dans une grande robe de lin, et se dérobaux regards des autres hommes. Les Juifs ne reconnaissent qu'un seul Dieu, qu'ils désignent comme un esprit immuable, parfait et présent partout; jamais ils ne le représentent sous des formes humaines, comme ont fait les peuples idolâtres; ils croient que c'est profaner la majesté de Dieu de lui donner la forme d'un homme.

La division par trois cent soixante, et trois cent soixante-cinq, égale au nombre des jours, était aussi au rang des nombres sacrés. Il y avait en Egypte, dans le temple d'Apis, un chandelier d'or composé de trois cent soixante tiges, nombre égal à celui des jours de l'année sans épagomènes. Les jours épagomènes, ou complémentaires, au nombre de cinq, suivant Diodore, furent consacrés à cinq divinités, qui sont Osiris, Isis, Typhon, Apollon et Vénus. On ajoute que ce chandelier précieux était porté par la représentation, en bas-relief, du bœuf Apis, l'image du Taurus équinoxial.

Orphée avait admis dans sa théologie, trois cent soixante Dieux, c'est-à-dire, autant de Dieux que le zodiaque a de degrés. Dans la ville d'Achonte, à cent vingt stades de Memphis, au delà du Nil, les Égyptiens faisaient des libations en l'honneur de trois cent soixante génies, protecteurs des jours de l'année. Là, des prêtres remplissaient trois cent soixante coupes avec de l'eau du Nil, qu'ils versaient ensuite dans un tonneau percé. Cette cérémonie a donné lieu à la fable grecque des Danaïdes. C'est aussi par une suite du même génie astronomique, que la reine Sémiramis fit environner la ville de Babylone d'un mur de trois cent soixante stades.

Montfaucon divise les Abraxas en plusieurs classes; nous ne suivrons pas cette division, parce que nous avons re-

Les Japonais ont trois cent soixante idoles; images de trois cent soixante surveillans des jours de l'année. Ces idoles, placées dans le palais du dairi ou de leur prince ecclésiastique, sont censées faire sentinelles tour-à-tour la nuit auprès de son lit, une pour chaque nuit; et s'il vient à être malade pendant la nuit, l'idole qui était de garde reçoit des coups de bâton, et est bannie du palais pour cent jours. Jamblique, dans ses notes particulières sur les mystères d'Isis, nous apprend que les Égyptiens punissaient leurs Dieux quand ils n'en étaient pas contents. De même, les Napolitains menacent saint Janvier, lorsque son sang, que l'on conserve dans une fiole de verre, ne se liquéfie pas assez vite, quand le prêtre qui en a la garde en fait publiquement la cérémonie. On en use ainsi en Bourgogne (département de la Côte-d'Or). Lorsqu'à la suite de la croyance où est le peuple, que, lorsqu'il pleut le jour de saint Médard, dont la fête tombe le 8 juin, il pleut quarante jours après, sans discontinuer; et qu'il arrive des malheurs aux vignes, soit par l'abondance des pluies, de la grêle, ou par la gelée, occasionnées par cette espèce de déluge attribué au saint, on promène dans les campagnes la statue de saint Médard, en l'appelant *Georgin*, *Georget*, et après la procession on le fustige à coups de bâton.

Les Juifs, pour peindre les trois cent soixante divisions du ciel ou les degrés, à travers lesquels le Soleil nous transmet successivement sa lumière, ont supposé que le ciel avait trois cent soixante fenêtres; delà aussi la supposition des trois cent soixante-cinq cieux et des trois cent soixante-cinq gardiens de ces mêmes cieux; par la même raison, les trois cent soixante-cinq sonnettes suspendues au bas de la robe du grand-prêtre des Juifs, désignaient les trois cent soixante-cinq jours dont l'année se compose.

Dans l'Apocalypse, on fait couler trois cent soixante-cinq sources d'eau vive autour de la nouvelle Jérusalem. Dans la description de la ville, on voit trois cent soixante-cinq fontaines qui arrosent les prairies environnantes, et qui les maintiennent dans une verdure toujours renaissante. Près de là il y a des vignes qui produisent des raisins douze fois par an, et on fait une vendange

connu qu'elle est inutile à nos explications. *Fig. 1 et 2.* Il est démontré que les allégories gravées ou sculptées sur les Abraxas, sont une peinture de la marche du Soleil et du cours des astres : les deux camées, placés en tête des autres, en sont la preuve. On y voit un homme à tête de coq, avec un corps anguipède. Le premier tient, d'une main, un fouet, et de l'autre un bouclier; le second, au lieu d'un fouet, tient un poignard. Le fond du premier camée est semé d'étoiles.

Le coq était consacré au Soleil, parce qu'il annonce son lever, par son chant; ce qui est exprimé par le fouet du Cocher céleste que l'on a mis dans la main de la figure anguipède, qui pourrait bien être l'image d'Esculape. On sacrifiait un coq à Esculape, qui n'est qu'un symbole du Soleil dans sa vieillesse, aussi bien que Pluton et Sérapis.

tous les mois. Il y a aussi des arbres qui produisent douze fruits par an, un pour chaque mois, et dont les feuilles ont la puissance de guérir toutes sortes de maladies; vertu que les Druides attribuaient aussi au gui de chêne.

Les Gnostiques donnaient à leur Dieu le nom d'*Iao*, nom que l'oracle de Claros donne au Soleil, et les Phéniciens à la lumière. Ils avaient leur trois cent soixante *œons* ou génies femelles qui exprimaient la durée de l'année qu'engendra Iao.

Enfin Platon, dans la division en douze parties égales de sa république, veut qu'il y ait des fêtes et des sacrifices institués pour chaque mois de l'année aux Dieux ou aux fils des Dieux tutélaires de la grande division ou de la sous-division dodécimale. Au commencement du livre VIII du même ouvrage, on lit une loi qui établit trois cent soixante-cinq sacrifices en l'honneur des Dieux et des génies, nombre égal à celui des jours et des mois. Plus, une autre loi qui ordonne douze grandes fêtes pour les douze grands Dieux qui ont donné leur nom à chaque tribu, afin que chacun d'eux ait une solennité, des danses et des chants dans un mois de l'année, dans le temps qui leur est spécialement consacré, ou qui leur est consacré.

Le Dieu de la médecine est ici menaçant, armé d'un fouet, d'un bouclier et d'un poignard, et il nous paraît en posture de se défendre des attaques de Typhon ou du mauvais génie ; on peut donc le considérer comme un génie bienfaisant et conservateur. On ne saurait douter que la belle réunion d'étoiles fixes que l'œil a gravées sur cette pierre, ne soit les Pléiades, communément appelées par le peuple la *Poussinière*, ou la *poule et ses petits*. Cette dénomination, quoique grossière, est ancienne ; il y avait à Babylone une idole nommée Succor-Baxora, qui représentait une poule avec ses poussins. Le coq avait aussi un culte chez les Cuthéens, sous le nom de *Nergal*.

*Fig. 3.* Le camée suivant représente un lion et une abeille. Les abeilles sont un symbole du travail, de l'obéissance et de la flatterie ; les poètes en font les nourrices de Jupiter, et les regardent comme l'emblème des coloniers. Le Lion, mis au nombre des signes du Zodiaque, était consacré au Soleil. Il est représenté debout sur ses quatre pattes, prêt à se mettre en marche, et ayant une abeille près du muse. Ainsi, cette figure allégorique exprimerait l'entrée du Soleil dans le signe du Lion, que cet astre doit parcourir jusqu'au moment où, monté à sa plus haute exaltation, il établira son repos et fixera le terme de sa course. Si on consulte l'*Antiquité expliquée* de Montfaucon, supplém. du t. I<sup>er</sup>, pag. 360, on verra le même sujet dessiné d'après un autre camée antique, qui pourrait faire supposer que le graveur de ces deux ouvrages a eu l'intention de figurer Jupiter et ses nourrices ; car, dans le dernier, on voit le même lion, ayant une abeille près du muse, et sur son dos la belle planète de Jupiter.

*Fig. 4.* Pour peindre la canicule, on a figuré ici Anubis avec une tête de chien ; et on a mis un vase dans la main de ce Dieu, pour exprimer qu'en Égypte, l'intumescence

du Nil se manifeste sous les constellations du grand Chien et du Lion.

*Fig. 5.* Amulette égyptienne représentant Sérapis. Les Égyptiens mettaient cette divinité au nombre des grands Dieux; elle avait un temple à Memphis et à Canope, où, suivant Strabon, il se faisait journellement des pèlerinages. (V. tome I<sup>er</sup>, pages 29, 49, 59, ce que j'ai dit de Sérapis.)

*Fig. 6.* On a figuré ici la tête d'un lion, qui est couronnée de sept rayons et posée sur le corps d'un serpent ou la partie inférieure d'une hydre. Par cet image, on a exprimé l'union du Soleil avec le signe du Lion et l'Hydre; c'est alors que les Égyptiens lui donnaient le nom d'*Hydragogue*, parce qu'il croyait que le Soleil, dans cette position, avait le pouvoir de pousser les eaux du Nil hors de leur lit. L'Hydre céleste, dit M. Dupuis, qui se lève entre le Chien et le Lion, et qui concourt, comme eux, aux mêmes effets, c'est-à-dire, à l'épanchement des eaux du Nil, a dû se lier aux mêmes phénomènes. En entrant comme cause dans cet effet, cette constellation a dû fournir la matière des fictions sur le solstice et sur le débordement des eaux, et composer la parure et l'origine de l'immense étendue donnée à cette constellation, qui se développe sous trois signes, et la dénomination de *Nil* que lui ont donné les Égyptiens. Suivant Lucien, le culte des animaux, en Égypte, est parfaitement en rapport avec les signes célestes.

*Fig. 7.* Ici, Horus est armé d'un fouet, et paraît sortir du calice d'une fleur de lotus; sa tête est ornée de rayons, et on voit, au dessus, le croissant de la Lune et deux étoiles. Un crocodile, ou un lézard, est figuré au bas du tableau. Par cette allégorie, on a voulu peindre, sans doute, le moment où le Soleil, vainqueur de la nuit, paraît sortir des lieux humides ou des ondes, pour s'élancer dans les cieux et éclairer le monde.

Le lotus, plante aquatique, par sa forme sphérique, par sa couleur et par sa nature, fut consacré au Soleil. Les Égyptiens introduisirent son image dans les temples, et le considéraient comme le siège d'Osiris; ainsi, lorsqu'ils voulaient peindre le lever du Soleil, ils le représentaient assis sur une fleur de cette plante. Ici, Horus, ou Osiris jeune, au lieu d'être assis sur la fleur du lotus, comme on le représente ordinairement, lève une jambe hors du calice de la fleur, et la pose sur une des feuilles, tandis que l'autre jambe, qui est enfoncée dans le calice, lui sert de point d'appui pour s'élancer vers les cieux qu'il doit parcourir.

Le lézard, animal amphibie, que l'on a dessiné près du lotus, exprime que le Soleil, considéré des Égyptiens comme le principe de la génération universelle, fait sentir son influence créatrice dans les eaux aussi bien que sur la terre.

*Fig. 8.* Amulette égyptienne représentant un scarabée. Les Égyptiens divisaient la famille de cet animal en trois espèces. L'une était consacrée au Soleil, une autre à la Lune, et la troisième à Mercure. On nourrissait un certain nombre de ces petits animaux dans les temples; ils y étaient soignés comme les autres animaux sacrés qu'on y entretenait aux frais de l'État. (*Voyez tome I<sup>er</sup>, pages 140, 141, etc., ce que nous avons dit du scarabée.*)

*Fig. 9.* Les Égyptiens, pour peindre l'éternité, figuraient un serpent qui a le contour d'un cercle et qui se mord la queue. Les prêtres égyptiens nourrissaient des serpents, et, après leur mort, ils les enterraient dans un temple consacré à Jupiter; à Rome, on nourrissait des serpents sacrés; suivant Apulée, la Déesse Isis était accompagnée de deux serpents, l'un placé à sa droite, et l'autre à sa gauche. (*Voyez tome I<sup>er</sup>, page 94, et la planche C.*)

Ce serpent fixe les deux hémisphères. C'est pour cette

raison qu'on lui donne la forme d'un cercle. Il est l'image du Zodiaque sur lequel le Soleil tourne continuellement. Les Égyptiens représentaient quelquefois l'éternité par un simple cercle, et quelquefois par un globe ailé entouré d'un serpent : cette invention ingénieuse est doublement allégorique. Ce globe est le monde; la division des deux hémisphères est fixée par le serpent, comme elle l'est dans le ciel, et les ailes, l'image du temps, expriment la rapidité avec laquelle il traverse les siècles. (Voyez tome 1<sup>er</sup>, pages 52, 53, 80 et suivantes, ce que nous avons dit des ailes données aux divinités.) Ici se termine nos observations sur la mythologie des Grecs; maintenant, nous allons examiner plusieurs Papyrus que l'on a découverts dans les tombeaux des rois à Thèbes.

## SECONDE PARTIE.

## MYTHOLOGIE ÉGYPTIENNE.

*Examen de quelques Papyrus découverts dans la  
tombeau des rois à Thèbes.*

Les hiéroglyphes consistent à déterminer des symboles ou des emblèmes pour remplacer les objets. On a dit : les Mexicains n'avaient point de symbole ; ils copiaient les objets mêmes ; de sorte qu'il peignaient un arbre pour représenter un arbre , et il en était ainsi de toutes les choses dont se composaient les tableaux sacrés , que les prêtres présentaient au peuple. C'est là l'écriture primitive ; et l'homme de la nature , pour exprimer matériellement les impressions morales qu'il ressent à la vue des grandes merveilles de la nature , a dû nécessairement peindre les objets tels qu'ils existaient avant d'être en état de les décrire ; ainsi , il s'est servi des formes et des couleurs qu'il avait sous les yeux pour exprimer sa pensée : tel fut , sans doute , l'origine des hiéroglyphes ; mais lorsque la civilisation eut entièrement perfectionné les peuples , ce genre de symbole , semblable , dans sa naissance , à nos *rebus* , fut entièrement rejeté. Les prêtres , dans la suite , s'en emparèrent , et à l'aide de l'esprit et de la science , ils'en

servirent pour peindre les mystères de la religion et en formèrent bientôt un langage sacré. Voilà l'origine des allégories, des fables, et par conséquent des poèmes.

Par le moyen des hiéroglyphes égyptiens, a dit de Paw, on pouvait énoncer un sens moral, et il n'y a aucun doute entre les savans, que la table isiaque et les aiguilles égyptiennes dressées à Rome, ne contiennent des sentences et des maximes philosophiques. (1).

Suivant Diodore de Sicile, Sésostris fit élever deux obélisques en porphyre, de cent quatre-vingts pieds de haut, sur lesquels étaient gravés, en caractères hiéroglyphiques, le dénombrement de ses troupes, l'état de ses finances et le nombre des nations qu'il avait soumises. Ammien Marcellin, d'après l'interprétation grecque d'Hermapion, nous apprend que l'obélisque de Ramessés, qui ornait la ville d'Héliopolis, et qu'on voit aujourd'hui à Rome devant l'église de Saint-Jean-de-Latran, ne contient autre chose qu'un panégyrique de Ramessés et une histoire de ses conquêtes. Proculus nous assure que les Egyptiens conservaient la mémoire des événemens singuliers, des actions remarquables et des inventions nouvelles sur des colonnes de porphyre ou de granit. On a également dit que les Egyptiens avaient écrit de cette manière toutes les sciences morales, pour les faire passer à la postérité, et que c'était dans l'étude de ces monumens que Pythagore et Platon après lui, avaient puisé leur doctrine. C'est une opinion que je ne saurais admettre, et je ne puis croire, comme

---

(1) Voyez tom. III, pag. 109, l'opinion de M. de Paw, que j'ai rapportée, sur l'origine du langage hiéroglyphique.

on le dit, que la fameuse inscription de Saïs soit une sentence morale.

Sans doute Pythagore est redevable aux Égyptiens , de la grande doctrine qu'il a enseignée ; mais ce n'est pas en déchiffrant les hiéroglyphes qu'il en découvrit les grands principes , comme on l'a imprimé , c'est plutôt dans la pratique des mystères sacrés auxquels il fut admis ; c'est dans le temple auguste de Memphis , consacré à l'étude des hautes sciences , que le grand philosophe de Samos connut la disposition des corps célestes et le grand système du monde ; qu'il connut l'art de lier à la politique la mieux entendue , toute la pompe de la religion ; c'est là qu'il étudia l'algèbre, qu'il éprouva lui-même le régime diététique , auquel dans la suite , il soumit tous ses élèves ; enfin c'est dans ce collège savant qu'il tira la grande fiction de la *métempsychose* et de la purgation des âmes après la mort ; opinion inconnue avant lui dans la Grèce aussi bien que dans l'Italie (1) (A). Il est certain que les hiéroglyphes , dont on attribue l'invention à Hermès ou à Mercure , n'ont aucun rapport avec les principes de la morale universelle que l'on enseignait dans le collège des initiations (2) (B). Mais comme il était défendu , sous les peines les plus rigoureuses , de divulguer ce qui se passait pendant le cours de l'initiation et ce qu'on enseignait à la suite de la réception aux mystères ; je dis le silence que l'on a rigoureusement observé sur les mystères , a non-seulement annulé , dans la suite , tout ce qui avait rapport à ces mêmes mystères , mais encore la tradition vulgaire de

---

(1) A. (2) B. Voyez les notes à la fin du volume.

ce qui s'y passait , ainsi que la connaissance des hiéroglyphes , dont l'exécution se dirigeait par des prêtres du sacré collège , qui en étaient spécialement chargés , et auxquels on donnait le nom de *hiérogrammatistes* (1). Les savaus , comme les philosophes qui parurent dans la suite , imaginèrent que ces mêmes hiéroglyphes traitaient , sous leurs formes symboliques , des mystères secrets , de la morale , et de l'histoire de la nation égyptienne. Cette opinion , généralement adoptée , a singulièrement nui à la véritable connaissance des symboles célestes dont les monumens égyptiens sont couverts. D'ailleurs , puisque la connaissance des mystères , ainsi que celle de la morale qu'on y enseignait , était uniquement réservée aux initiés , et qu'il étoit défendu , sous peine de mort , de s'en entretenir avec des personnes qui n'auraient pas reçu l'initiation , il n'est pas probable qu'on ait figuré les secrets de ces mêmes mystères sur des monumens publics. On répondra : le peuple n'avait point la clef des hiéroglyphes. Mais , à quoi bon , dirai-je encore , exposer publiquement des figures , des signes ou des symboles dont la connaissance n'aurait été réservée qu'à un petit nombre d'hommes privilégiés ? C'est l'obscurité profonde qui règne sur ces sortes de monumens qui a reproduit tant d'erreurs dans leur explication. Quand une erreur sert de base à un système , il ne peut en résulter qu'une erreur ; ce qui a fait dire à Strabon : » qu'il y avait à Thèbes des obélisques avec des inscriptions qui constataient les richesses et les pouvoirs des rois de l'Égypte ; l'étendue de leur domination ,

---

(1) Voyez , tom. I<sup>er</sup> , pag. 12 , ce que j'ai dit à ce sujet.

» qui embrassait la Scythie , la Bactriane , l'Inde et  
 » le pays appelé aujourd'hui Ionic ; enfin la grande  
 » quantité de tributs qu'ils recevaient et le nombre de  
 » leurs troupes , qui montait à un million d'hommes. »

Tacite , en rendant compte du voyage de Germanicus en Égypte , dit à peu près la même chose , quand il croit expliquer , à l'aide d'un vieux prêtre égyptien qu'il fait paraître dans sa narration , les hiéroglyphes qui couvrent les superbes débris de la ville de Thèbes.

Plus je m'occupe de l'étude des hiéroglyphes , plus mon opinion s'affermir par l'idée où je suis que les prêtres égyptiens n'avaient d'autre intention , dans la représentation de leurs emblèmes , que celle de figurer la marche du Soleil dans le Zodiaque , ses rapports avec les constellations qui se présentent sur sa route , ainsi que les phases de la Lune et les révolutions du Nil , comme le rapporte Plutarque , d'après le célèbre prêtre égyptien Chérémon. Je reviens à l'inscription de Saïs dont il est tant parlé dans l'antiquité.

L'inscription de Saïs se compose d'un enfant , d'un vieillard , d'un faucon ( ou épervier ) , d'un poisson et d'un cheval marin ; et voici l'explication qu'on donne de cette peinture hiéroglyphique ; *Vous tous qui entrez dans le monde , et qui en sortez , sachez que les Dieux haïssent l'impudence.* J'avoue qu'il faut être plus que savant , pour trouver les expressions de cette sentence dans les figures ci-dessus décrites. Ne serait-il pas mienx de croire que ces symboles , ainsi réunis , forment la peinture complète du *solstice d'hiver* , telle que le ciel nous la fait voir ? D'ailleurs , en me reportant à cette époque de l'année chez les Egyptiens , d'après

le calcul produit par la précession des équinoxes , je suppose le Soleil dans le signe du Taureau au printemps ; je vois à l'Orient , l'astre du jour se lever avec le Verseau. Ainsi , l'enfant qu'on voit paraître ici en tête du cortège , n'est autre que le Soleil naissant , auquel les Égyptiens donnaient le nom d'Horus. Ils le représentaient aussi sur les genoux ou dans les bras d'Isis , qui lui présente la mamelle en souriant : *incipit, parve puer, risu cognoscere matrem*, a dit Virgile , et ces mêmes Égyptiens célébraient , le 25 décembre , la fête du solstice d'hiver , ou la naissance d'Horus et les couches d'Isis. Le signe du Verseau est représenté dans l'inscription de Saïs par le vieillard ; le faucon est la constellation de l'aigle , qui monte à l'Orient à la gauche du Verseau ; comme ce signe est accompagné de la baleine et du cheval céleste , dont le corps naturellement se lie avec les Poissons , autre signe , sous lequel Horus ou le Soleil grandissait et prenait plus de force (1).

Snivant Horus-Apollon , l'éternité était représentée tantôt par le Soleil et par la Lune , tantôt par un basilic ; l'Égypte par le crocodile , et d'autre fois par un encensoir allumé avec un cœur dessus. J'observe , à cet égard , que je n'ai jamais vu au nombre des hiérogly-

(1) Voilà , selon moi , ce que l'on peut entendre par cette inscription mystérieuse dont je crois avoir donné la véritable interprétation.

Si j'ai osé proposer des idées nouvelles sur une matière aussi difficile , c'est que je suis convaincu qu'on ne parviendra à l'explication de ce langage mystérieux , qu'en y réfléchissant continuellement ; qu'en prenant les moyens convenables aux découvertes ; c'est-à-dire , en s'éloignant des routes battues ; et enfin , en ne craignant pas de faire connaître ce que l'on a pu apercevoir à travers le voile obscur qui couvre encore aujourd'hui les figures symboliques des Égyptiens.

glyphes, ni *l'encensoir allumé*, ni le *cœur*, dont Horus-Apollon a fait mention. Ce même auteur rapporte ailleurs, que les Égyptiens exprimaient la franchise par un lièvre, la destruction par une souris, l'impureté par un bouc sauvage, l'impudence par une monche, la science par une fourmie, l'aversion par un loup, la colère par un cynocéphale, etc., etc. D'autres ont prétendu que le lièvre signifiait l'ouïe, le chien l'odorat; que la vue était désignée par l'épervier; le goût par la pêche et un panier rempli de fruits; et enfin le toucher par l'hermine ou le hérisson, qui expriment le rude et le doux. Il serait trop long de rapporter les différentes significations morales que l'on a voulu trouver dans les hiéroglyphes: en chercher l'explication par de semblables moyens ce serait s'égarer.

Les sculptures faites en creux, dont le fameux obélisque de granit que l'on a transporté à Rome est orné sur ses quatre faces, sont, en quelque sorte, la démonstration de ce que je viens d'avancer.

Les deux principes qui règnent sur le monde, la *lumière* et les *ténèbres*, étaient considérés comme des divinités contraires. L'opinion sur les deux principes, a dit Plutarque, a passé des théologiens et des législateurs aux poètes et aux philosophes. Les Perses nomment le premier *Oromase* et le second *Ahrimann*. Les Égyptiens appelaient le premier *Osiris* et le second *Typhon*.

Les Chaldéens avaient leurs astres bons et mauvais. Les Grecs eurent leur Jupiter et leur Pluton. Ils avaient leurs Géans et leurs Titans anguipèdes qui empruntaient les attributs et les formes d'Ophiucus. Il

est certain que la théologie ancienne a été réglée sur l'astronomie, et qu'elle a toujours eu pour base les deux principes ; c'est-à-dire , comme le dit Dupuis, la distribution de la nature en âges de bien et de mal , de génération et de destruction , de lumière et de ténèbres. On en avait fixé les limites aux deux équinoxes.

C'est dans la partie méridionale du monde, que les Manichéens plaçaient l'empire des ténèbres. Le chef suprême de la lumière , on le génie du bien, avec toutes les puissances célestes , et le génie du mal considéré comme le prince des ténèbres , avaient chacun leur empire, par conséquent leur trône et leur palais. La lumière tenait les parties orientale, occidentale et septentrionale de l'espace. Les ténèbres étaient placées vers le Midi ; c'est-à-dire que la ligne tirée de l'Orient à l'Occident , deux points où naissait et finissait le règne des longs jours , séparait l'univers en deux parties, dont l'une est l'hémisphère septentrional et l'autre méridional ; que le premier était le domaine de la lumière , et l'autre celui des ténèbres. Ahrimann , selon les Perses , se réfugie vers le Midi, et suivant les Manichéens , l'auteur du monde demande à être délivré du démon du Midi.

Albifarage raconte que le bon génie remporta la victoire et chassa le prince des ténèbres dans les parties du Midi , où il tâcha de se créer un monde sur lequel il dominerait. Il commence son règne, et déjà il crée , au pôle austral , une constellation semblable à celle de l'Ourse , lorsque des génies bienfaisans s'entremettent dans l'affaire , et font la paix entre les deux divinités primitives , à condition que le Dieu bienfaisant jettera

dans la matière quelque substance céleste. Ce fut ce qui donna lieu à la création de notre monde , qui est sujet à la *génération* et à la *corruption* , et sur lequel le méchant domine.

Cette paix solennelle contractée par les bons génies avec le prince de la lumière et celui des ténèbres, considérée, en quelque sorte, comme la cause de la création du monde terrestre , n'a pas échappé à la sagacité des prêtres égyptiens, et je ne doute pas que ce ne soit le résultat de cette fable magique qui est sculptée dans la partie supérieure des obélisques et figurée par deux personnages mitrés, se donnant la main et tenant de l'autre un sceptre.

Ce que je viens de dire de ce groupe, se trouve répété sur une peinture persépolitaine, faite sur brique, de la collection de M. de Nuisement. Il n'y a aucun doute que les princes qui sont figurés sur cette peinture ne soient Oromase et Ahrimann, régnant en paix sur l'univers; l'un dans la région supérieure appelée *Ciel*, et l'autre dans l'inférieure ou la *Terre*. ( M. Willemin en a donné la gravure dans ses *Monumens comparés*. ) Ces deux puissances, ayant chacune un sceptre à la main, sont couronnées et vêtues de même. Cependant, les couleurs de leurs vêtemens sont différentes et les caractérisent. Comme roi du Ciel, Oromase est vêtu de jaune, de violet et de bleu, tandis que le vêtement d'Ahrimann, chef des lieux inférieurs, est vert et rouge, pour désigner les principaux élémens dont la terre se compose, *l'eau* et *le feu* (1).

---

(1) Voyez tom. 1<sup>er</sup> de cet ouvrage, la gravure du premier tableau du

La découverte du sujet que l'on a exprimé par les deux figures dessinées en tête des obélisques , m'a naturellement conduit à découvrir ce que l'on a voulu indiquer par le groupe qui est dessous celui-ci. Ainsi, selon moi , le premier groupe serait la peinture du commencement du monde, ou l'ordre qui s'établit dans l'univers , à la suite du chaos , par le pacte solennel qui fut contracté entre les deux divinités primitives , et le second , serait celle du commencement de l'année. Si les deux explications que je propose sont admises , on peut considérer les sculptures dont les obélisques égyptiens sont généralement ornés , comme des calendriers semblables au Papyrus dont je donne l'explication dans ce volume ; c'est-à-dire, qu'elles seraient la représentation symbolique des principales époques de l'année ; celle des travaux agricoles et des devoirs religieux auxquels le peuple (1) était soumis à des jours indignés. Cela est d'autant plus présumable, que l'obélisque lui même était consacré au Soleil et que sa forme dessine un rayon de sa lumière.

Examen fait du manuscrit égyptien que nous avons fait graver , voyez tome I<sup>er</sup>, pages 134, 139 et 141 , planches XII, XIII et XIV , et celles qui suivent dans ce volume , je vois que les figures symboliques et les autres emblèmes qui y sont dessinés , se rapportent ,

*Papyrus de Thèbes*, planche douze , et l'explication que je donne tom. IV , des figures 4 ; c'est-à-dire, du siège d'Osiris et de l'autel des Dieux.

(1) On remarquera que les obélisques égyptiens sont généralement ornés de gravures semblables ; d'après cela , on peut les comparer aux Papyrus dont je propose l'explication dans ce volume.

d'une part , au sens allégorique que présente le nom de *Thèbes* , donné à la ville la plus célèbre de la haute Égypte , et de l'autre aux mouvemens périodiques du Nil , dont l'intumescence régulière était , pour les Égyptiens , un objet de crainte ou de joie , selon les degrés que le fleuve parcourait dans le gonflement de ses eaux. Pour avoir la clef des figures mystériennes qui composent l'ensemble de ce dessin précieux , ainsi que celles des autres Papyrus que nous avons fait graver à la suite de celui-ci , il faut d'abord s'occuper du nom symbolique donné à la ville où il fut découvert ; ensuite se reporter au moment de l'intumescence du Nil et en considérer les circonstances ; examiner quel pouvait être l'état du ciel à cette époque de l'année ; époque de la plus haute importance pour les Égyptiens , puisqu'elle plaçait , pour ainsi dire , dans une balance , la fortune de l'État , et par conséquent celle des familles (1). Il faut fixer le ciel , se rendre compte de la place que le Soleil devait occuper dans le Zodiaque , en calculant cette position d'après le mouvement opéré par la précession des équinoxes , et voir enfin quels sont les rapports de cet astre avec les constellations qui l'environnent ou qui figurent avec lui dans le voyage qu'il fait annuellement. Cela fait on aura bientôt l'explication du Papyrus dont je vais parler.

§ 1<sup>er</sup>. Comme je l'ai fait remarquer , le nom de Thèbes signifie , en Hébreu le *vaisseau* ou l'*arche* ;

---

(1) Voyez tom. I<sup>er</sup>, pag. 120 et suivantes , ce que j'ai dit de la ville de Thèbes et des différens aspects du ciel qui ont pu donner lieu aux figures symboliques du Papyrus dont il s'agit.

c'est le nom que l'arche de Noé a dans cette langue , et de même que, dans le déluge de la Bible, *l'arche* THÉBÉ surnageait sur les eaux sous le patriarche Noé ; de même dans le déluge égyptien , la seule ville de Thèbes fut sauvée. La ville de Thèbes , de THÉBÉ , est donc la ville de l'*Arche* ou du *Vaisseau* (1).

Il est reconnu aujourd'hui qu'un *déluge universel* est physiquement impossible. Ainsi le déluge égyptien qu'on fixe au temps de Menès , fondateur de Memphis , ne serait qu'un déluge local , comme tous les déluges mentionnés dans l'histoire ; il aurait été occasionné par un de ces gonflemens extraordinaires du Nil , qui couvraient non-seulement toutes les terres , renversaient les ponts , rompaient les digues , mais encore portaient les eaux du fleuve jusque dans les villes. Ainsi , le déluge , proprement dit , ne serait qu'un thème mythologique des mages , dont il faut chercher l'origine dans le ciel. En effet , le déluge ou l'anéantissement de l'univers ne peut être qu'une fiction poétique , qui a eu pour but d'exprimer le terme d'une révolution solaire , en ménageant toutefois les moyens d'en recommencer une nouvelle , puisque , dans toutes les relations qui nous sont restées sur le déluge , on voit le monde se renouveler après la catastrophe. Il importe fort peu dans la circonstance , que cette fiction soit l'image de la fin d'une grande période , ou seulement le terme de la révolution annuelle du Soleil ; car , les anciens divisaient leurs périodes solaires en *grande* ,

---

(1) Voyez tom. II , pag. 59 , ce que j'ai dit de la procession du vaisseau d'Isis , qui se parquait tous les ans dans la ville de Thèbes.

en *moyenne* et en *petite* périodes. J'entreprendrais volontiers le développement de la première proposition ; mais comme ce travail sortirait des bornes que je me suis prescrites dans cet ouvrage, je m'en tiendrai à la dernière, parce qu'elle est plus simple, que c'est la même chose pour le fait, et qu'elle a plus de rapports avec les peintures des Papyrus que je me propose d'examiner, et par conséquent, avec les images que le ciel présentait aux Égyptiens pendant le cours du gonflement et du décroissement des eaux du Nil (1).

« L'eau, dit Isidore, dans son livre des Origines, tient  
 » père la nature du ciel, et en redescend sur la terre  
 » où elle entretient la végétation des plantes, des arbres et des moissons. Cette circulation de l'eau qui  
 » se suspend sur nos têtes en nuages, se condense ou  
 » se raréfie dans l'air, où elle entretient une fraîcheur  
 » salubre, et ensuite se refond en pluie. »

D'après ce que je viens de rapporter du philosophe grec, on conçoit que les bienfaits résultant de l'élément humide ont dû le faire considérer comme une des grandes causes agissantes dans la nature. Ainsi, on ne s'étonnera plus de voir l'eau, ou le principe aqueux, donner lieu à des métamorphoses parmi les Dieux, et par conséquent tenir le premier rang dans les allégories mythologiques. De là, le surnom de *Pluvius*, donné à Jupiter, que l'on considérait comme le dispensateur de la pluie ou de la rosée, par l'entremise des Pléiades et des Hyades qui étaient censées en avoir la direction.

---

(1) Voyez tom. 1<sup>er</sup>, pag. 121 et suivantes, ce que j'ai dit de la position du ciel qui a donné lieu à la fiction du déluge.

Les Égyptiens rapportaient à l'eau l'origine de tout sur la terre, ils disaient que les Dieux eux-mêmes étaient nés des eaux du Nil qu'ils appelaient Océan. Par la même raison, Orphée attribue à l'eau la première cause de la génération des Dieux, et leur donne Thétys pour mère. Enfin, la mer fut animée comme la terre et les cieux; on lui donna un roi et une reine, sous les noms de *Neptune* et d'*Amphitrite*, et on leur fit à l'un et à l'autre un cortège d'hommes et de femmes appelés *Tritons* et *Néréides*. Des nymphes présidaient également aux rivières et aux fontaines.

EXPLICATION DES TABLEAUX QUI SONT FIGURÉS SUR LE  
PREMIER PAPYRUS (1).

Le Papyrus égyptien, dont on donne ici la gravure en huit parties, et dont trois indiquées sous le titre de Planches 12, 13 et 14, se trouvent dans le premier volume, peut se considérer comme une espèce d'affiche ou d'almanach, sur lequel on aurait figuré les différents aspects du ciel pendant l'innomescence du Nil, en faisant paraître Osiris à la place du Soleil, et Isis à la place de la Lune, et même de la constellation de la Vierge. On y a représenté les travaux de l'agriculture comme la conséquence du grand phénomène que les Égyptiens atten-

---

(1) Voyez tom. I<sup>er</sup>, pag. 134.

La description que j'ai donnée dans le premier volume du premier tableau étant trop abrégée pour satisfaire complètement mes lecteurs, je vais la reprendre, parce qu'elle se lie naturellement à l'explication des planches qui en sont la suite, et qui se trouvent dans ce volume. Voyez aussi la note C à la fin de l'ouvrage.

daient à la même époque; car ils le considéraient comme le principal agent de la fortune publique. On y voit les cérémonies qui se pratiquaient dans les temples pour remercier les Dieux. Les portes que l'on voit paraître dans la première partie du Papyrus, désignent le temple où se passe la cérémonie. Les portes sacrées, figurées au nombre de trois, dans la seconde partie, sont l'image de celles à travers lesquelles l'initié aux mystères d'Isis était obligé de passer avant d'arriver à la manifestation de la lumière. Ces portes désignaient l'*Occident*, le *Midi* et l'*Orient*. C'est ainsi que le palais de Brama, ou le paradis des Indiens, est entouré de douze palais, par allusion aux douze maisons du Soleil. Pour arriver au séjour de la suprême félicité, les âmes traversent la terre d'or et la terre blanche; celle-ci est plantée d'arbres divisés par des groupes de *douze*, de *neuf*, de *sept*, et de *cinq* individus qui portent des fruits délicieux; c'est dans ce lieu que les âmes se promènent, en attendant qu'on leur accorde l'entrée du palais de Brama.

On ne saurait douter que le manuscrit dont il s'agit ne soit la représentation du Ciel pendant plusieurs années, dont le nombre aurait été fixé à trois. Car on y voit successivement figurer *trois solstices d'été*, *trois équinoxes d'automne*; par conséquent *trois années d'inondation* et *trois solstices d'hiver*. Le solstice d'été était considéré des Égyptiens comme le terme de tout, parce qu'il finissait l'année ordinaire, comme les *grandes périodes* ou les *grandes années*; c'est donc un nouvel ordre de choses, ou le commencement de l'année que représente le premier tableau du Papyrus. Ainsi, on y voit, 1<sup>o</sup> l'équinoxe d'automne, sous le signe de la Ba-

lance , qui , chez les Égyptiens , fixait l'époque de l'inondation tant désirée; 2° la mort d'Osiris , la diminution des jours , ou l'affaiblissement de la lumière ; 3° le repos du Soleil , ou d'Osiris , au solstice d'hiver ; 4° la résurrection d'Osiris , ou son passage dans les signes supérieurs.

Les révolutions célestes , ainsi exprimées , sont d'autant plus remarquables , qu'elles rappelaient aux Égyptiens les époques de l'année , qui fixaient la erue du Nil , les semailles et les récoltes.

Après avoir comparé le Papyrus de Thèbes à nos *Almanachs* (1), je dirai : les premiers agriculteurs , pour régler leurs opérations , n'avaient d'autres moyens que d'observer les étoiles , dont les levers et les couchers précédaient de quelques jours le commencement de chaque saison ; ce qui est parfaitement exprimé dans l'ensemble général que présente le Papyrus.

Les Égyptiens , comme je l'ai déjà fait connaître , entr'autres formes d'années , en avaient deux : l'année ordinaire ou civile , et une autre entièrement relative aux travaux de la campagne que , pour cette raison , on appelait *rurale* (2). Elle ne se composait que de trois saisons ; celle des *labours* , celle des *moissons* et celle

(1) Le calendrier , chez les Égyptiens , était au nombre des objets sacrés , et les Pharaons , le jour de leur couronnement , ne pouvaient se dispenser de jurer foi et fidélité sur le calendrier.

(2) Pour régler leurs opérations , les premiers agriculteurs n'eurent d'autres moyens que d'observer les étoiles dont les levers et les couchers précédaient de quelques jours le commencement de chaque saison.

Les Égyptiens , suivant Dupuis , regardaient leur zodiaque non-seulement comme un calendrier rural et météorologique , mais comme la base de toute leur religion et de leur astronomie.

de l'inondation. C'est l'année rurale des Égyptiens qu'on a figurée sur la troisième partie du Papyrus : planche 13, n° 7 ; aussi paraît-elle comme séparée des autres sujets , par un encadrement plus considérable. ( Voyez tome 1<sup>er</sup>, page 139 , la description que j'ai donnée de cette division du Papyrus. )

Le commencement de l'ANNÉE CIVILE des Égyptiens fut fixée à l'équinoxe d'automne , ce qui correspond au 28 ou au 29 d'août de l'année julienne. Je suis donc autorisé à dire que le premier tableau du Papyrus que l'on voit ici est une image de l'équinoxe d'automne , et par conséquent qu'il est la représentation du ciel , tel qu'il se montrait le premier jour de l'année civile , puisque j'y vois le *signe de la Balance* , dessiné d'une manière remarquable , lequel paraissait immédiatement après celui de la Vierge , qui correspondait alors à notre mois d'août.

§ 1<sup>er</sup>. L'année rurale des Égyptiens , basée d'après les calculs des premiers astronomes , commençait en novembre , sous le signe du Taureau , quoique l'année civile , dans la suite , fut fixée à l'équinoxe d'automne ; ce qui correspond au 28 ou au 29 d'août de l'année julienne , instituée à Rome par Jules-César , après la bataille de Pharsale. C'est donc sous le signe emblématique du Taureau , que le bœuf traçait un léger sillon dans le sol d'Égypte , après la retraite des eaux du Nil. ( Voyez ci-après la planche 13. ) La végétation est si rapide et si vigoureuse , que le laboureur , un mois après avoir ensemencé la terre , était à même de juger de la récolte. Ce n'est donc pas sans raison qu'on a fait paraître sur le même tableau ( planche 13 ) , la Déesse Isis

conduisant la charrue, jetant la sèmencc en terre, et faisant elle-même la récolte; puisqne cette opération, la plus importante pour la nation égyptienne, suivant le calcul primitif, avait lieu sous le signe de la Vierge, qu'on a peint dans le ciel sous la forme d'une jeune moissonneusc, tenant un épi jannissant à la main; et désignée sur les anciennes sphères par trois épis seulement, liés ensemble. Ainsi, d'après le calcul primitif des astronomes, qui fait rencontrer le solstice avec le point zéro du Capricorne et le trentième degré du Sagittaire, les Egyptiens auraient labonné leurs terres en novembre; ils auraient commencé la récolte en mars, et ils auraient vu le Nil se déborder à la fin de juin. Voilà donc trois époques intéressantes pour un peuple cultivateur. Ces époques, dans la religion égyptienne, étant signalées par des fêtes publiques, par la même raison, elles le sont aussi sur les plus anciens monumens par la représentation des signes célestes qui les annonçaient. Ces signes parurent dans le ciel pendant *deux mille cent soixante ans*, aux mêmes époques, mais par le mouvement insensible des astres qui marchent d'Occident en Orient<sup>(1)</sup>, ce qu'on appelle précession des équinoxes; ces mêmes époques changèrent au point de présenter, au commencement de l'ère vulgaire, les *Gémeaux* à la place du *Sagittaire* qui touchait au solstice d'été, lorsque l'astronomie, mieux observée, devint une science, et lorsqu'elle fut la base des poèmes

---

(1) Ce mouvement est d'environ cinquante secondes de degrés et un tiers de seconde par an, d'environ un degré en soixante-douze ans, et d'un signe tout entier, composé de trente degrés, pendant l'intervalle de *deux mille cent soixante ans*.

sacrés. Ce déplacement est important à observer pour l'explication des monumens égyptiens.

J'ajouterai à ceci , que la période de la grande année des Chaldéens , qui nous a été fournie par Bérose , était de *quatre cent trente-deux mille ans*. On croit que c'est cette même portion de temps que le mouvement général des astres met à parcourir , et dont la révolution entière était appelée par les anciens *la grande année de restitution* qui a donné lieu à la fable connue des quatre âges du monde désignés par *l'âge d'or* , *l'âge d'argent* , *l'âge d'airain* et *l'âge de fer*. Qui ne verra pas dans cette division générale la division même de l'année et les saisons qu'elle nous présente naturellement : le printemps , l'été , l'automne et l'hiver ? « C'est , dit Bon- » langer , une des idées théologiques des anciens , que » toutes les périodes passées avaient eu chacune leur » Dieu , et que toutes les périodes des peuples à venir » auraient chacune le leur : on s'imaginait que les chan- » gemens des périodes faisaient des révolutions dans le » ciel comme elles en faisaient sur la terre dans l'esprit » des hommes. Ce système avait dominé tout le paga- » nisme et domine encore aujourd'hui dans l'Indous- » tan ; de là toutes ces révolutions dans les familles des » Dieux grecs , romains , égyptiens ; de là toutes ces » renaissances des Dieux des Bramines : on pourrait » dire aussi que de là sont venues toutes les révolutions » politiques sur la terre , qui ont eu pour principe les » préventions des hommes sur l'effet des renouvellemens » de périodes. »

§ II. L'intumescence du Nil avait lieu après le solstice d'été , lorsque le Soleil , en quittant le signe du

Lion, se levait dans celui de la Vierge. Que présentait le ciel aux prêtres hiéroglyphistes qui dirigeaient les peintres et les sculpteurs dans l'exécution des monumens égyptiens, lorsque le Soleil, à son lever, ouvrait l'équinoxe d'automne? Ils le voyaient monter à l'Orient, avec l'Hydre brûlante et le Corbeau, couvrant de son feu la Déesse Isis, Cérès ou la Vierge; et si l'on suit l'astre qui nous éclaire jusqu'au lieu où, monté au zénith, il détermine le milieu du jour ou le midi, on verra à l'Orient les Gémeaux, ayant à leur droite la grande Ourse, *Calisto* ou le *Chien de Typhon*, et à leur gauche Procion et Sirius ou le *Grand-Chien*, dont on a fait Anubis, ministre ou compagnon d'Osiris. À l'Occident, le Sagittaire, l'Aigle ou l'Épervier, la Couronne boréale et le Vautour. Le soir, le Bélier monte à l'Orient, accompagné, à sa gauche, de la Baleine, du Grand-Fleuve ou du Nil, et à sa droite, de Persée, de l'Hirondelle, d'Andromède et du Vautour: c'est alors qu'Osiris, prenant la forme d'une femme, se plonge dans l'hémisphère inférieur avec le cortège qui l'accompagnait à son lever. Voilà généralement les figures que l'on a mises en action sur les Papyrus. Maintenant je vais examiner chaque tableau et chaque figure de celui-ci, pour en rendre l'explication plus claire.

§ III. Dans le premier tableau, planche XII, la prospérité de l'Égypte est exprimée par l'annonce du débordement du Nil, qui avait lieu lorsque le Soleil, passant dans le signe de la Balance, avait déjà fixé l'équinoxe d'automne, ce qui est exprimé par le groupe représentant Anubis avec la Balance. Deux ministres

d'Anubis , sous les diverses formes qu'on donnait au Dieu lui-même , sont occupés à maintenir la Balance en équilibre , en mettant dans les plateaux , d'un côté , un vase qui exprime l'intumescence du Nil , et de l'autre une branche de palmier , pour exprimer l'abondance que l'épanchement du Nil procure à l'Égypte. Anubis , placé devant ce groupe , inscrit la hauteur à laquelle le fleuve doit monter.

Les inondations d'Égypte causaient tant d'inquiétudes aux Égyptiens , que les rois , suivant Diodore de Sicile , firent construire un *nilomètre* à Memphis ; il ajoute qu'on y prenait exactement la hauteur du fleuve et que des espèces de contrôleurs étaient spécialement chargés d'annoncer à toutes les villes de combien de coudées et de doigts le fleuve avait cru , et de l'époque où il commençait à se retirer. En conséquence , le peuple instruit de la hauteur du Nil , jugeait d'avance quelle serait la récolte de l'année. Ce passage de Diodore , explique pourquoi on voit souvent figurer dans les hiéroglyphes , des *bras* , des *main*s et des *doigts* ; en effet , ils n'y sont que pour exprimer la crue du Nil , et désigner la hauteur à laquelle il s'est élevé.

M. Le Père , architecte ingénieur , membre de la commission , pendant son séjour en Égypte , a régulièrement mesuré tous les ans , la crue des eaux du Nil. La *première année* , au 7 ; l'intumescence complète du fleuve s'est élevée à vingt-deux pieds six pouces ; la *seconde* , au 8 , à vingt-un pieds un pouce et la *troisième* , au 9 , à vingt-quatre pieds deux pouces. C'était une année heureuse. Cet artiste distingué ajoute , dans ses observations , que la crue du Nil , portée à douze coudées , ou vingt

*pieds*, n'est pas suffisante pour arroser la grande majorité des terres ; puisqu'en l'an 8 l'inondation fut considérée comme médiocre , quoique le fleuve se fut élevé à *vingt-un pieds deux pouces*. Il a également remarqué que le Nil ne descendait jamais au dessous de *cinq pieds*.

Dans le rapport général fait par les membres de la commission , on lit qu'il y a encore en Egypte des préposés chargés de tenir note , jour par jour , des différentes variétés du cours de l'inondation. Non-seulement ils sont obligés de rendre compte de leur travail au cadi, mais encore ils sont tenus d'aller à la porte de chaque maison pour en instruire les habitans, dont ils reçoivent du pain et de l'argent. « Le dernier jour » de la crue , le cadi dresse un procès verbal , constatant que les eaux sont arrivées à la hauteur requise ; » il signe cet acte , après avoir annoncé que le pacha et » les principaux officiers de l'État ont assisté à la rédaction. »

Diodore affirme également que l'ancien gouvernement égyptien avait des commissaires qui étaient spécialement chargés de tenir par écrit les mesures progressives de l'accroissement des eaux du Nil. C'est précisément la fonction que remplit ici Anubis ; on le voit tenant un style d'une main et un Papyrus de l'autre , et dans la posture d'un écrivain. Ainsi qu'on le voit ici , les Egyptiens écrivaient debout , sans table , et ils posaient sur le plat de la main gauche le Papyrus sur lequel ils voulaient écrire. M. Jomard , à ce sujet , s'exprime ainsi dans l'ouvrage : « Je ferai remarquer , dit-il , que jamais , ainsi qu'on le fait aujourd'hui , l'on écrivait de-

» bout , sans table, et que l'on posait sur la main gauche  
 » le papier pour écrire. »

Norden, en parlant de l'intumescence du Nil (Tom. I<sup>er</sup>, page 230), dit « qu'à quatorze coudées de crue du  
 » fleuve, les habitans n'avaient pas à se plaindre de la  
 » sécheresse; mais il en faut seize pour arroser tout le  
 » pays, subvenir à tous les besoins de l'année présente  
 » et suivante. Deux excès sont à redouter dans la crue  
 » du Nil, l'insuffisance et la surabondance. . . . » Voilà  
 pourquoi on voit sur le manuscrit de Thèbes, Anubis,  
 maintenir les plateaux de la balance dans un équilibre  
 parfait. . . « L'une cause la stérilité quand l'eau ne  
 » monte qu'à *douze coudées*; quand elle va à *dix-huit*,  
 » le pays est inondé, les canaux regorgent, les ponts  
 » sont renversés. » Ce sont ces inondations extraordinaires  
 qui ont donné lieu à l'invention de la fable du dé-  
 luge, qui a pris naissance en Égypte, comme je l'ai  
 déjà observé.

#### *Explication des figures.*

*Fig. 1.* Le temple que l'on voit ici est celui des Dieux;  
 il est l'image du ciel dans lequel ils habitent. *Fig. 2.* Osiris  
 ou le Soleil, protecteur de l'agriculture, armé des  
 attributs du labour, est assis sur un trône, duquel il est  
 censé diriger l'univers. *Fig. 3.* Le disque brûlant et ailé  
 de l'astre bienfaisant qui plane au dessus de la tête d'O-  
 siris, ne laisse aucun doute sur la figure principale de  
 la scène représentée.

Ce disque si remarquable a passé chez des peuples plus  
 modernes, sous le nom de *nimbe* ou *d'auréole*. Il est le  
 symbole de la vie éternelle. Les Orientaux le donnent en-  
 core à leurs divinités comme à leurs rois; nous le voyons  
 paraître sur la tête de Jésus-Christ, sur celle de la sainte

Vierge et des saints, et les Francs en ornaient l'image de leurs rois, qu'ils étaient dans l'usage d'apothéoser, après leur mort. (Voyez dans l'église royale de Saint-Denis, les statues de Clovis et de Clotilde; et dans la monarchie de Montfaucon, les gravures des portails de Saint-Denis, de Notre-Dame et l'église de Chartres.

Les ailes dont le nimbe d'Osiris est orné, désignent les voyages du Soleil dans le Zodiaque; elles expriment la rapidité avec laquelle il traverse l'espace immense des cieux. L'agathodæmon qui l'accompagne signale la bonté du Dieu: il est l'emblème de l'éternité et l'image du zodiaque. L'aile dirigée horizontalement, est un symbole de la présence du Soleil sur l'horizon, comme celle qui est baissée vers le centre de la terre est la peinture de la ligne courbe qu'il décrit pour passer dans les signes inférieurs.

*Fig. 4.* On a donné une forme solide ou celle d'un cube, au trône d'Osiris, pour exprimer la durée du monde sur lequel il règne. C'est par une suite de la même idée que les Égyptiens avaient affectionné les formes carrées dans tous les monumens religieux.

Le feu contenu au centre de la terre, est exprimé par un cube rouge qui est au centre du siège. La forme carrée était exclusivement adoptée dans la construction des temples égyptiens, comme celle de l'œuf l'était en Perse, au Japon et en Syrie. Toutes les voûtes des temples égyptiens sont carrées, plates, et on n'en voit pas de cintrées. La forme carrée, suivant les Égyptiens, était celle du monde; les Perses et les Japonais lui donnaient celle d'un œuf. De là, les Égyptiens ont figuré leurs Dieux par un cube, pour exprimer la force et la durée de leur existence. Les Chinois ont consacré deux temples, l'un au ciel et l'autre à la terre. Le premier est rond et le second est carré. Suivant la théorie des lettres qui affirment

que la terre est carrée, c'est-à-dire, qu'ils la représentent comme les pythagoriciens, par un cube, de même que l'on représente le ciel par la sphère. Pour exprimer la puissance que les Dieux exerçaient sur la terre, les anciens, d'après l'opinion de Pythagore, les ont représentés assis sur un cube ou sur une pierre brute carrée.

La forme triangulaire, d'après l'opinion des mages, était un symbole des élémens, que ces philosophes faisaient concourir à l'organisation de l'univers; ils les considéraient comme l'origine de toutes choses. C'est par suite de cette théorie que la forme triangulaire est devenue mystérieuse, et un objet de culte pour ceux qui s'étaient fait initier aux mystères d'Isis ou de Cérès; et c'est par une suite de cette doctrine qu'en Égypte on mettait un triangle dans les mains d'Osiris et d'Isis, et que les prêtres égyptiens en décoraient le front de leur Dieu Apis. Des peuples plus rapprochés de nous, ont figuré dans leurs temples, le principe créateur, ou le Dieu tout-puissant, sous la figure d'un *triangle lumineux*.

*Fig. 5.* On voit paraître ici un groupe ou une touffe de lotus servant de piédestal à quatre figures posées debout et ayant chacune la tête d'un animal.

Le lotus était considéré par les Égyptiens comme un symbole de l'abondance, parce qu'il croît dans le Nil; c'est par cette raison qu'il fut consacré à Isis et à Osiris. Les figures de ce groupe sont celles des constellations qui paraissent à l'Orient tous les matins, lorsque le Soleil, étant en conjonction avec Isis ou la Vierge, provoque l'inondation ou le débordement. Ces constellations sont la Vierge, l'hydre sacrée *Hata*, ou le Nil, figuré ici par un hippopotame, le loup ou le chacal et l'aigle ou l'épervier. Les têtes de ces animaux se dessinent sur quatre vases appelés *Canopes*.

Le canope est aussi un symbole de l'inondation. On donnait indistinctement à l'une de ces têtes, celle d'Isis ou d'Osiris, non-seulement pour exprimer que les Dieux du premier ordre étaient censés *hermaphrodites*, mais encore qu'ils avaient le pouvoir d'engendrer par leur propre volonté et sans la participation d'un autre sexe. Cette double forme des sexes différens employée dans les hiéroglyphes, désignait aussi que le Soleil quittant le Lion solsticial, et se confondant avec la Vierge, en prenait les formes et l'attitude.

*Fig. 6.* Un hippopotame posé sur l'autel sacré des Dieux. J'ai déjà observé que l'hippopotame était l'image du Nil ; j'ajouterai que la constellation désignée sous le nom d'*Autel des Dieux*, précède le lever du Soleil, lorsqu'à l'équinoxe d'automne, il provoque l'inondation. Cet autel est aussi l'image de la terre dans laquelle le feu se concentre.

*Fig. 7.* Bâton augural d'Osiris, surmonté de l'image de ce Dieu. Ceci exprime ; 1° le pouvoir du sacerdoce, désigné par le Dieu lui-même ; 2° la protection qu'il accorde à son culte ; 3° l'hommage que l'on doit à sa toute-puissance.

*Fig. 8.* Anubis, premier ministre et secrétaire d'Osiris, reçoit les ordres de son maître, et transcrit sous sa dictée le nombre des coudées auxquelles le Nil doit monter. La tête d'Ibis, qu'on lui donne, est un symbole de bienfaisance ; car les Égyptiens supposaient que ce Dieu, après l'inondation, envoyait sur les terres de l'Égypte ; un grand nombre d'ibis pour détruire les reptiles et les animaux malfaisans ; et ils croyaient qu'Anubis, en sa qualité de ministre ou d'envoyé du plus puissant des Dieux, prenait lui-même la forme de ces animaux et marchait à leur tête.

*Fig. 9.* La Balance, signe céleste que l'on voit ici, dé-

signe l'équinoxe d'automne. L'égalité de ses plateaux , peint *l'égalité des jours et des nuits*. Dans l'un des plateaux , on voit une palme et dans l'autre un vase. Columelle , dit Dupuis , *Origine des Cultes* , fixe au 13 des calendes d'octobre , le passage du Soleil dans la Balance , au lever héliaque de la coupe , symbole des vendanges , qui se font à cette époque , et qui se lie aux mystères qui se célébraient à la suite.

Les Égyptiens faisaient commencer l'univers à la Balance , et faisaient partir de ce point toutes les sphères. Les Perses fixaient la création de toutes choses et le départ des sphères au taureau. Cette création , suivant Dupuis , est d'une époque beaucoup plus récente ; la plus ancienne de toutes est celle de l'Égypte ; c'est celle de la sphère primitive.

Anubis à tête de chacal et de loup , ainsi qu'Osiris lui-même , sous la forme de l'épervier , maintiennent l'équilibre des plateaux ; Anubis , le bras droit allongé , soutient avec la main le poids d'un niveau qui se trouve au dessus du fléau. Le motif de la métamorphose de ces deux divinités est suffisamment connu , et on saura bientôt pourquoi , un cercopythèque , le symbole du Verseau , siège au dessus de la Balance.

*Fig. 10.* Isis coiffée d'une palme , tenant dans sa main droite la clef du Nil , ferme le cortège. De concert avec son époux , Isis protège l'inondation ; l'image de la Lune , elle est censée terminer , à l'Occident , le jour , qu'Osiris avait ouvert le matin à l'Orient. Parée de son diadème , c'est-à-dire de la poule de Numidie , la Déesse se dispose à répandre sa lumière argentée sur toute l'Égypte , jusqu'au lever prochain de son époux. Elle est donc dans cette circonstance la peinture de la lune , qui se montrait pleine la première nuit de l'équinoxe d'automne , au milieu de laquelle l'inondation se manifestait. Le grand-

prêtre, l'hierophante ou le gardien du temple, vêtu de blanc, s'approche de la Déesse pour prendre ses ordres et les transmettre aux diverses peuplades soumises à ses lois.

*Fig. 11.* Les quarante-trois figures assises et coiffées d'une palme, désignent les *quarante-trois* jours que le Nil met à croître et à décroître. La première bande désigne l'accroissement du fleuve, comme la seconde, son décroissement. A l'extrémité de chaque bande, on voit un prêtre à genoux qui rend grâces aux Dieux protecteurs de l'Égypte.

*Fig. 12.* Les dix palmes et les huit figures d'agathodæmon de la frise supérieure du tableau, désignent les dix-huit coudées de la plus grande crue du Nil. La Balance et le singe qui terminent les deux extrémités, rappellent l'équinoxe d'automne, époque célèbre du débordement. Isis, protectrice, les bras ouverts et placée au milieu de la frise, est censée veiller à la conservation de l'Égypte; l'œil du maître ou de la surveillance l'accompagne.

Quand la Balance monte à l'Orient, la constellation appelée Cassiopée, le trône ou la reine d'Éthiopie se trouve tellement descendue vers l'Occident, qu'il n'y a plus que sa tête qui paraisse à l'horizon. C'est ainsi que le peintre, pour figurer ce que lui présentait le ciel, a placé Osiris à l'Orient du tableau et Isis à l'extrémité ou à l'Occident. Andromède, vierge très-chaste, se montre aussi à l'Occident de l'horizon au dessus de Cassiopée.

Les Égyptiens représentaient Osiris et Isis par un œil. Suivant Diodore de Sicile, l'œil exprime un *observateur de la justice et tout ce qui défend le corps*. Horus-Apollon a dit : *L'œil désigne la Divinité, parce qu'elle voit tout*. Les Crétois adoraient une image de Jupiter privé de ses oreilles, pour indiquer que la Divinité ne doit faire aucune acception pour personne. Les Lacédémoniens au

contraire, lui donnaient trois yeux et quatre oreilles ; ils considéraient Jupiter comme le modèle d'un bon roi qui ne doit rien faire qu'après avoir tout vu et tout entendu.

Épictète disait à l'empereur Adrien, qui le questionnait sur la nature de Dieu, sur celle du Soleil et de la Lune :

« Dieu est le souverain bien, un esprit immortel, incompréhensible et universel, un fond impénétrable et inaccessible, un *œil* qui ne se ferme jamais, une *lumière* qui pénètre tout.

« Le Soleil est l'*œil* du monde, l'ennemi de la nuit, une fournaise toujours ardente, une source de chaleur et de lumière intarissable ; il est le courrier céleste, l'ornement du ciel et de la nature.

« La Lune est la pourpre du ciel, la rivale du Soleil, la déceuse des malfaitteurs, la consolation de ceux qui voyagent, le guide des matelots, l'annonce des fêtes, l'*œil* de la nuit, la source de la rosée, le signal des saisons. »

*Qu'est-ce que la Terre ?* demanda encore l'empereur au philosophe. « Elle est la base du ciel, répondit Épictète, le centre du monde, la mère et la garde de toutes les créatures, le séjour des malheureux, le *tombeau* de tout ce qui naît.

« L'air, ajouta-t-il, est le ministre et le gardien de la vie. »

Je me suis appesanti sur ce symbole, parce que cette figure hiéroglyphique est souvent répétée sur les monumens, aussi bien que sur les Papyrus ; et l'ensemble du tableau me paraît être une peinture du ciel à l'époque de la retraite des eaux du Nil, et l'indication d'une année abondante ; on remarquera enfin que les colonnes qui supportent le temple où se passe la scène sont formées d'un tige de lotus dont les feuilles en sont la base, et le fruit les chapiteaux.

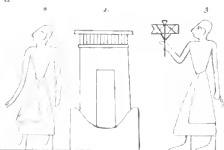
Suivant les historiens, la grande crue du Nil, portée à dix-

huit coudées , devenait une calamité publique pour les Égyptiens ; mais la grande Déesse Isis , par l'attitude de ses bras ouverts , indique suffisamment qu'elle saura retenir les eaux et contenir le fleuve dans de justes limites. D'ailleurs , les balances , parfaitement en équilibre et maltenues par le singe , ou le Dieu *Cécrops* , le symbole de l'eau , placées à chaque bout de la frise dont il s'agit , expriment que le fleuve ne s'élèvera pas au delà de ce qu'il faut pour produire une heureuse récolte et amener l'abondance désirée.

#### SECONDE PARTIE DU PAPYRUS. (PLANCHE 82).

2°. . . . . Ce dessin se compose d'une espèce de bande qui se divise en cinq tableaux , sur lesquels sont figurés les divers sacrifices que les Égyptiens rendaient à Osiris comme à Isis. Le Dieu , ainsi que la Déesse , y paraissent avec les attributs convenables à leurs fonctions ; ils tiennent l'un et l'autre la clef du Nil à la main , et on les voit , dans la troisième division , ayant sur la tête un globe groupé d'un serpent ; ce qui caractérise l'automne. On y a également dessiné Osiris à tête de chien et à tête d'épervier , pour représenter les constellations qui accompagnent le Soleil à cette époque de l'année. Le personnage en tête de chaque sujet , que l'on voit debout ou prosterné devant un autel chargé d'un lotus , est une peinture exacte d'*Ophiucus* , ou du Serpenteaire , qui paraît dans le ciel , devant l'autel des Dieux , dans la posture d'un prêtre exerçant ses fonctions. On remarque encore , dans la troisième division , trois morceaux d'architecture qui me paraissent être les trois portes mystérieuses du souterrain où l'on opérait les grandes ini-

11.3



Side

11.4



44

tations. Ces trois portes mystérieuses ne désigneraient-elles pas aussi que le peuple devait se rendre trois fois au temple pendant que le Nil couvrait leurs terres, c'est-à-dire, une fois par mois?

*Explication des figures.*

Cette planche se divise en six tableaux. Les diverses peintures de cette planche représentent les Dieux et les cérémonies religieuses qui se pratiquaient pendant l'inondation, et avant les travaux consacrés à l'agriculture. Cette planche se divise en six tableaux.

*Premier tableau. Fig. 1<sup>re</sup>.* Je vois un prêtre, tenant un bâton à la main, qui se présente devant Osiris; *fig. 2*, le Dieu tient, d'une main, le bâton augural, et de l'autre la clef du Nil. La fonction du prêtre, dans cette circonstance, pourrait bien avoir pour but de supplier le Dieu suprême, protecteur des choses d'ici bas, d'ouvrir les écluses du fleuve. L'image d'Osiris, répétée ici trois fois, pourrait bien exprimer les *trois mois* que le Nil met à croître et à décroître.

*Second tableau.* Le tableau n° 3 est plus considérable que le précédent. *Fig. 1<sup>re</sup>*, on y remarque trois morceaux d'architecture représentant *trois portes*; *fig. 2*, à l'entrée des deux premières, on a figuré deux orateurs ou deux prêtres qui s'entretiennent ensemble; *fig. 3*, devant la seconde porte se présente un personnage qui tient à la main un instrument qui m'est inconnu, mais que je crois être un nilomètre; *fig. 4*, vient ensuite un autre prêtre tenant un bâton, comme pourrait l'avoir un appariteur ou un maître de cérémonie.

Une procession, composée de six personnages, sort de la troisième porte du temple; c'est ainsi que le fameux temple de Thèbes avait plusieurs portes; c'est-à-dire, la porte d'*Orient*, celle du *Midi*, et enfin, celle de l'*Océan*.

*dent.* Ces personnages ne seraient-ils pas des prêtres, dont le ministère était de représenter les Dieux ? Plusieurs portent les signes des diverses transformations que prend Osiris, et tous portent, d'une main, le bâton augural, et de l'autre, le taut sacré ou la clef du Nil ; *fig. 5*, devant la marche, on voit un autel chargé d'un lotus, un prêtre en fait hommage aux Dieux. A la position que tiennent ces figures, à leur démarche et à leur allure sacerdotale, je ne doute point qu'elles ne soient là dans une fonction religieuse, et qu'elles ne soient, comme je viens de le dire, des prêtres qui, sur la terre, tenaient la place des Divinités dans les cérémonies, et qui, pour rendre leur rôle au naturel, s'affublaient d'un masque représentant le Dieu dont chacun d'eux prenait la place. D'ailleurs, les prêtres officians se montraient le visage couvert d'un masque *de taureau, d'épervier, de lion, d'homme, de femme, de chien ou d'ibis*, suivant le Dieu qu'ils devaient remplacer. A ce masque était attaché une espèce de camail ou de chaperon qui, en prenant la forme du visage, cachait les bords du masque et produisait une illusion complète. Ainsi le premier personnage, *fig. 6*, serait le représentant d'Osiris à tête d'épervier. Le second, *fig. 7*, ayant une palme sur la tête, serait encore Osiris à tête humaine, ou l'image d'Ophiucus, comme le troisième, *fig. 8*, serait Isis; puis, *fig. 9*, Anubis à tête d'ibis; et enfin, le cinquième et le sixième personnages, *fig. 10 et 11*, seraient encore un emblème d'Osiris, chef du sacerdoce, caractérisé par sa mitre; il serait précédé de son ministre, ou d'Anubis à face humaine.

On remarquera qu'il n'y a, dans tout le cortège, qu'Osiris et Isis dont les têtes soient ornées d'un disque ou d'une auréole groupée avec l'agathodæmon. Ce disque mystique, l'apanage du Soleil et de la Lune, désigne donc la suprême Divinité.

Les tableaux quatre, cinq et six représentent également des fêtes publiques en l'honneur des Dieux. Ainsi, ces tableaux seraient l'image des cérémonies religieuses ou de la célébration des fêtes qui se pratiquaient en Égypte pendant l'intumescence du Nil ; et , par l'exposition de ces peintures , les Égyptiens auraient été avertis des devoirs religieux qu'ils avaient à remplir avant de se consacrer aux travaux de la campagne que l'on a représentés dans les tableaux suivans. (*Voyez* planche 3 du manuscrit ).

Dans le quatrième tableau, je vois, *fig. 1<sup>re</sup>*, le même prêtre en adoration, et le même autel chargé de lotus ; *fig. 2*, je vois l'emblème d'Anubis à tête d'ibis ; puis, *fig. 3*, le même Dieu à tête humaine ; *fig. 4*, enfin , l'hiérophante mitré, ou le représentant d'Osiris ; car, chez les Égyptiens, le grand-prêtre était sur la terre l'image vivante de la Divinité ; comme elle, il était impassible , enveloppé dans l'ombre du mystère ; et, devenant, pour ainsi dire, égal au Dieu que l'on adore et que l'on prie , il était assis dans le temple sur un trône d'or et tout resplendissant de lumière.

Dans le cinquième tableau, je vois encore, *fig. 1<sup>re</sup>*, le même prêtre et l'autel chargé de la plante sacrée que l'on offrait à Isis, aussi bien qu'à Osiris ; vient ensuite, *fig. 2*, le même Dieu Osiris à tête d'épervier ; puis, *fig. 3*, Anubis à tête de chacal ; et, *fig. 4*, une répétition d'Osiris à tête d'épervier.

La même cérémonie est répétée sur le sixième tableau. Le même prêtre, *fig. 1<sup>re</sup>*, et le même autel ; *fig. 2*, Osiris mitré à tête d'épervier ; *fig. 3*, le même à tête humaine ; et *fig. 4*, le même Dieu à tête de cercopythèque.

Enfin , je dirai , ces figures emblématiques sont celles des constellations, à la tête desquelles le Soleil marche à l'époque de l'inondation ; c'est-à-dire, après avoir passé le

*Lion solsticial*, et lorsqu'il couvre la *Vierge*, ou *Isis*, de ses rayons.

Si, en me reportant en Égypte à l'époque convenable pour expliquer leurs fables mythologiques, je veux dire, lorsque le Soleil ouvrait le printemps dans le signe du *Taureau*; si, dis-je, placé à l'Orient, j'examine le ciel au moment où le Soleil, dans le signe de la *Vierge*, provoquait l'inondation, je le vois s'élever le matin au dessus de l'horizon avec l'Hydre brûlante, tandis que le *Serpenteaire*, Ophiucus, placé au zénith, ou au Midi, se groupe avec l'*Autel des Dieux*, ayant à sa droite le *Loup*, ou le *Chacal*, et à sa gauche, l'*Aigle*, ou l'*Épervier*. Je vois également, à l'Occident, le *Cercopythèque*, ou le *Verseau*, considéré comme le moteur du Nil.

J'observerai encore que les diverses transformations des Dieux de l'Égypte, en animaux, pour fuir les persécutions du Prince des ténèbres, leur ennemi commun, ne sont qu'une peinture mythologique du dogme de l'immortalité de l'âme, et qu'une conséquence de la métempsycose, si célèbre dans l'Inde, et que l'on enseignait dans les mystères d'Isis : théorie, comme je l'ai dit au commencement de cet ouvrage, que Pythagore porta en Grèce et en Italie. Germanicus, en parlant de la métamorphose des Dieux de l'Égypte, raconte la fable suivante :

« Dans le temps que Python, ou Typhon, dit-il, habitait une caverne du Taurus, Jupiter assembla les Dieux pour aviser au moyen de résister à leur ennemi commun; quo ceux-ci ne voulurent point quitter la terre; et, d'un autre côté, ne se sentant pas en état de résister à Typhon, ils prirent le parti de se métamorphoser en divers animaux, oiseaux, poissons ou bestiaux. Les Dieux, sous cette forme, furent absolument méconnus de leur ennemi. » C'est-là, ajoute Germanicus, l'origine du respect qu'ont encore aujourd'hui les Égyptiens pour

ces animaux. « Typhon, trouvant le champ libre, régna tyranniquement, fier de la frayeur qu'il avait inspirée aux Dieux. Mais ceux-ci, au bout de *dix-huit jours*, délibérèrent sur les moyens de le détruire. Ces dix-huit jours sont devenus tous les ans des jours de fêtes, dont on a perpétué le souvenir. Apollon, armé de la foudre de son père, tua le monstre dans le temple d'Apis, à Memphis, où se faisait l'inauguration des rois d'Égypte. »

## ( PLANCHE 13 (1). )

Le septième tableau se divise en huit parties ; on y voit les Dieux et les Déesses occupés au labourage, aux semailles, et à la récolte des biens de la terre, dont le travail commençait au printemps, sous le signe du Taureau, représenté sur un piédestal dans la première des colonnes qui divisent le tableau. Derrière le taureau Apis, ou Osiris tauriforme, on voit la barque du Dieu, ou le vaisseau céleste, qui rétrograde pour annoncer que le règne de l'eau est passé ; expression naturellement renforcée ici par le disque du Soleil répété trois fois, qu'on a placé au dessus de la barque, et dans lequel on voit le *tau*, ou la clef du Nil, pour exprimer que les trois mois pendant lesquels le fleuve, en gonflant ses eaux, arrose les terres, et que la clef précieuse qui ferme ses écluses ou qui les ouvre à la volonté des Dieux, va se déposer dans leurs mains conservatrices. Dans la dernière colonne du tableau, nous voyons succéder au règne du feu, ou de la ca-

---

(1) Voyez tome I<sup>er</sup> la gravure du tableau et la première description, page 139.

nieule, celui de l'eau, exprimé, suivant l'usage, par une barque ou vaisseau formé d'un serpent; parce que, lorsque l'intumescence du Nil, annoncée par la présence du Capricorne, dont l'image nous est montrée à l'Occident et à la suite de la même colonne, posé sur un trône composé des vases du Verseau qui accompagne ce signe, le vaisseau céleste qui monte à l'Orient lorsque le Capricorne se couche, s'avance dans la mer céleste avec l'Hydre femelle, laquelle s'étend sur lui de manière à le couvrir entièrement, ainsi qu'à faire supposer que ces deux constellations, absorbées alors par les rayons solaires, n'en forment plus qu'une. C'est le même serpent, l'image de la course oblique des astres; c'est aussi le même vaisseau, le symbole du monde, l'un et l'autre qui paraissent dans les fictions sur le déluge. Les trois mois d'hiver, ou l'espace de temps qu'on supposait Osiris perdu ou mort, sont exprimés, dans le tableau, par la triple représentation de ce Dieu, qu'on a enfermé dans une caverne, dans un souterrain profond, l'image de l'Enfer, du Tartare, le séjour de Typhon et de Pluton, qu'on supposait entouré du Cocyte; comme on a fait Cerbère du grand Sirins, qui est assis sur la proue du vaisseau, et par conséquent qui monte avec lui..... Cependant Osiris, habitant du séjour sombre, dirige encore l'intumescence du Nil, dont la mesure du gonflement des eaux nous est donnée par des degrés dessinés en étages, ou superposés les uns sur les autres, qu'il doit graduellement couvrir.

*Explication des Figures.*

Le tableau que nous avons sous les yeux se divise en

huit parties. Ces différentes parties paraissent avoir été consacrées, 1<sup>re</sup> à la peinture de l'inondation; 2<sup>e</sup> à celle du labourage; 3<sup>e</sup> aux semailles; 4<sup>e</sup> à la récolte; 5<sup>e</sup> aux sacrifices et aux hommages que les Égyptiens rendaient publiquement aux Dieux pour les remercier après la récolte.

*Première division du tableau. Fig. 1<sup>re</sup>* Gâteaux mystiques en usage dans les initiations. Ces gâteaux sont l'image du Soleil et de la Lune. Les Égyptiens, à certaines époques de l'année, les fabriquaient en terre, les consacraient et en faisaient hommage à Isis et à Osiris. *Fig. 2.* Osiris affaibli, enveloppé et marchant sur un pied, est le symbole de l'affaiblissement des jours après l'équinoxe d'automne. Cette figure est donc la représentation de la diminution des jours ou de l'approche des ténèbres.

Ce que nous allons rapporter d'un poème égyptien, sur Isis, par Nonnus, appuie ce que nous disons de cette peinture. (Voyez Dupuis, *Origine des Cultes*, tome 1<sup>er</sup>, pages 412 et 413.). Les Égyptiens, le troisième jour qui suit la mort d'Osiris, vont à la mer pendant la nuit, formant une image sacrée qui représente la Lune; ils la parent; ils l'ornent, après avoir déjà crié d'avance qu'ils ont retrouvé Osiris. Cette image est composée de terre, mêlée d'eau, pour désigner, disent-ils, que l'eau et la terre composent la nature de ces deux divinités; c'est-à-dire la nature des signes, dans lesquels le Soleil et la Lune se trouvent au moment de leur séparation.

*Fig. 3.* Le corbeau d'Apollon, perché sur le temple des Dieux, paraît ici comme dans la fiction du déluge; il fixe le terme de l'inondation et devient, par sa présence, l'avertisseur ou le moniteur du bien qui doit en résulter. *Fig. 4.* La figure suivante représente Isis sortant de la barque mystérieuse à la suite de ses voyages nocturnes. Elle retrouve son époux, et manifeste sa joie; ce qui est parfaitement exprimé par

l'attitude de son corps et par la position de son bras : près d'elle se trouve le nocher et la barque consacrée à son service ; c'est ainsi que l'on voit dans le ciel la belle étoile appelée *Canopus*, conduire le vaisseau Argo, lui servir de pilote et marcher avec la constellation de la Vierge.

On lit encore ce qui suit dans le poëme déjà cité. « Isis ayant trouvé le coffre précieux qui renfermait le corps de son époux, s'en empare, quitte Biblos, monte un vaisseau avec le fils aîné du roi, dirige sa route vers Butos, où était le nourricier d'Orus, et tarit, le matin, un fleuve d'où s'élevait un vent trop fort. Elle dépose à l'écart le coffre qui renferme le corps d'Osiris. Mais ce coffre est découvert par Typhon, qui, au clair de la pleine lune, chasse alors et poursuivait un porc. Il reconnaît le cadavre de son rival, et le coupe en *quatorze* morceaux ; c'est-à-dire, en autant de parties qu'il y a de jours depuis cette pleine Lune, jusqu'à la nouvelle ; intervalle de temps, durant lequel chaque jour la Lune perd une portion de la lumière qui remplissait son disque. » Voici la position du ciel qui a donné lieu à cette fable.

« Sur les divisions qui séparent le signe de la Vierge, que quitte la Lune, de celui de la Balance, où elle va devenir pleine, se trouvent placés le vaisseau, Persée, fils du roi d'Éthiopie, et le Bootes, qu'on dit avoir été le nourricier d'Orus. Le fleuve d'Orion, qui se couche le matin, est aussi opposé à ce signe. Les autres signes opposés à la Balance, sont le porc d'Érymanthe, ou l'Ourse céleste Chien de Typhon, et le Dragon du Pôle, le fameux serpent désigné par le nom de Python, qui fournit à Typhon ses attributs, c'est là le cortège dont se trouve entourée la pleine Lune de la Balance ou du dernier des signes supérieurs, celle qui précède la néoménie du printemps, qui va se reproduire au Taureau, dans lequel le Soleil, ou Osiris, doit se réunir à elle. »

Fig. 5, 6 et 7. Voici une autre peinture du ciel ; car, lorsque le Soleil placé à l'Orient, le premier jour du printemps se lève dans le signe du Taureau, au même moment, on voit à l'Occident le Verseau, ou l'homme, et au dessus de lui l'Aigle, ou l'Épervier, tandis que la Vierge, placée au zénith, se trouve précisément en face du Taureau et le vaisseau semble fuir, s'éloigner de la scène, ou de l'horizon. Voilà pourquoi on voit ici Osiris monté sur un piédestal et figuré sous les trois formes dont je viens de parler ; Isis est placée devant lui comme l'est la constellation de la Vierge dans le ciel, et Anubis avec sa tête d'ibis, en sa qualité de secrétaire, constate par écrit les ordres de son maître.

*Deuxième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Osiris coiffé de lotus, assis sur son trône, devant un autel chargé de lotus, est lui-même un symbole de l'abondance qu'il verse sur la nature ; on peut donc, dans cette position, le comparer au Dieu Vertume ; *fig. 2*, Isis debout et accompagnée de l'ibis, son oiseau favori, partage la volonté de son époux ; par son geste, elle paraît lui annoncer la retraite des eaux du Nil, et indiquer qu'elle va entrer en campagne, pour procéder à la culture des champs ; *fig. 3*, van mystique, contenant les résultats de la récolte. On se rappellera que le *van* était consacré dans les mystères d'Isis et de Cérès, comme dans ceux de Bacchus ; *fig. 4*, on sait que le labourage s'opérait en Égypte, immédiatement après la retraite du Nil, et lorsque les Ibis venaient purger la terre des insectes malfaisans : voilà pourquoi on a exprimé dans ce tableau, la fin du labour, par la retraite des bœufs que la Déesse reconduit au bercail ; *fig. 5*, on voit ensuite la moisson telle qu'elle s'opère encore aujourd'hui dans nos contrées.

Isis conduisant elle-même la charrue et jettant la semence dans la terre, montre l'exemple et indique au

peuple le genre de travail dont il doit s'occuper. Dans le Calendrier rural, *la couronne bordée*, ou Proserpine déterminait le temps des semailles, auxquelles elle présidait; et on l'invoquait comme le génie dépositaire de la force germinatrice qui se développe dans le sein de la terre. (Voyez Dupuis, *Hist. des Relig.*, tom. III, part. 2, pag. 116.) Comme cette constellation s'unit à celle de la Vierge, et qu'on les a souvent confondues, on peut rapporter les fonctions de Proserpine à Isis, qui, en effet, est censée communiquer à la terre les germes féconds dont elle a besoin pour produire.

*Troisième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Isis, sous la figure d'une femme, ensemeince la terre; *fig. 2*, la Déesse, sous la même forme, conduit une charrue attelée de trois bœufs.

*Quatrième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* L'inondation du Nil est exprimée ici par deux barques formées d'un serpent. Toutes deux sont armées de six rames de chaque côté, ou douze rames pour chaque barque. Ces barques sont posées sur des degrés propres à faire connaître la hauteur à laquelle le Nil s'élève progressivement pendant son intumescence. On compte douze degrés pour les deux barques, sept d'un côté et cinq de l'autre; *fig. 2*, souterrain entouré d'eau, dans lequel les Dieux sont censés se retirer pendant la révolution du Nil; car les Égyptiens supposaient que les Dieux habitaient dans les mers et dans les fleuves, aussi bien que dans le ciel et sur la terre.

*Cinquième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* On voit dans une barque, Osiris à tête de scarabée, placé sous le portique d'un temple, ayant devant lui un autel chargé d'un lotus; le tout est placé dans la barque.

On remarquera généralement qu'au dessous de toutes les figures de lotus placées sur un autel, on voit le disque du Soleil exprimé par un *rond parfait*; ce qui indique, selon moi, que le Soleil, ou Osiris, siège dans cette

plante comme dans toutes les parties dont l'univers se compose ; c'est-à-dire , qu'il est présent par-tout. Derrière le Dieu universel et tout-puissant , on a figuré la double représentation d'Isis , armée du tau ou de la clef du Nil , pour annoncer aux Égyptiens , que pendant l'inondation , s'écoulent deux révolutions lunaires ; car Isis est l'image de l'astre bienfaisant qui emprunte sa lumière pour nous la rendre et nous éclairer la nuit.

*Sixième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Dans la division de ce tableau , on voit Osiris assis sur son trône , tenant dans ses mains un sceptre surmonté du tau ; *fig. 2* , derrière le Dieu , Isis debout , tenant la clef du Nil dans sa main droite , partage sa puissance ; *fig. 3* , l'un et l'autre reçoivent des mains d'Anubis le bâton de commandement qu'il avait reçu d'Osiris , comme l'attribut principal de son ministère. Eu effet , Anubis , l'exécuteur des volontés d'Osiris-Roi , ou du roi du ciel , est représenté ici comme un ambassadeur qui , après avoir rempli sa mission , vient déposer ses pouvoirs aux pieds de son maître. Anubis , dans cette position , annonce donc que la nature et les hommes ont rempli leur tâche , et que les peuples sont soumis à la toute-puissance d'un Dieu suprême et bienfaisant , se disposant à lui offrir les sacrifices d'usage ; ce qui est exprimé par le prêtre que l'on voit derrière Anubis et beaucoup mieux encore par les deux tableaux suivans.

*Septième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Un prêtre à genoux devant un autel , rend grâces aux Dieux , au nom du peuple ; *fig. 2* , l'autel est formé de quatre urnes , le symbole de l'intumescence du Nil. Au dessus de l'autel on voit une herse. La présence de cet instrument est très-expressive dans la circonstance , ainsi que la place qu'on lui donne. La herse désignerait donc que le sacrifice dont il s'agit a pour but de demander aux Dieux l'heureux succès des

travaux dont elle est l'image. L'autel, comme on le voit, est chargé de la culso d'un bouc, que je crois être un symbole du Capricorne; *fig. 3*, l'autel de la divinité est chargé de deux idoles.

Entin, je dirai : ce sacrifice pourrait bien être un hommage particulier rendu à Osiris ; car on sacrifiait à ce Dieu, un bouc ou une chèvre à l'équinoxe du printemps, pour honorer sa résurrection et son triomphe sur Typhon qui l'avait mis à mort ; et on lit dans la fable que le Dieu dut la vie au soin qu'Iolas prit de lui faire flatter une chèvre. Cette résurrection serait l'expression mythologique dont les mages se seraient servi pour rappeler au peuple la victoire que le Soleil remporte sur les ténèbres, lorsqu'en fixant son siège dans le Taureau, il fait aussi son entrée dans les signes supérieurs, où il établit l'égalité des jours et des nuits, pour monter ensuite vers la case du Lion solsticial. Que voit-on alors à l'Occident du ciel ? La chèvre Amalthée ou la bonne Déesse ; placée au dessus de ce même Taureau, qui, se montrant la première au point du jour, annonce la théophanie d'Osiris ou du Soleil. De même Hercule, suivant Eudoxe de Cnide, fut rappelé à la vie par l'odeur d'une chèvre, que le même Iolas lui fit flairer.

On remarquera que Iolas ou *Iolaüs*, frère utérin et compagnon d'Hercule, obtint à Olympie, le prix de la course des chars avec les chevaux qu'il avait empruntés à son frère. Iolas comme Phaéton, habile dans l'art de diriger un char dans la carrière, serait donc le *Cocher céleste* qui porte la chèvre Amalthée sur son dos ? En effet, Phaéton ou le Cocher, préside au passage du Soleil dans les signes supérieurs : passage considéré allégoriquement comme sa résurrection (1). Ainsi cette chèvre

---

(1) Voyez tome III, pages 65 et suivantes, l'explication que j'ai donnée de la fable de Phaéton.

serait un symbole de la résurrection d'Osiris; ce serait elle que l'on voit paraître souvent parmi les hiéroglyphes figurés en entier, ou par une culsée, comme on le voit ici; ou par sa tête seule, ainsi qu'elle se présente sur la table Isiaque. (Voyez tome II.)

*Huitième division du tableau. Fig. 1<sup>re</sup>.* Ce tableau paraît être une suite du précédent; car l'autel qu'on y voit est orné des mêmes images; *fig. 2*, l'autel se compose de quatre urnes sur lesquelles l'animal entier est couché. Un prêtre à genoux, rend grâces aux Dieux comme on l'a exprimé ci-dessus.

#### QUATRIÈME DIVISION DU PÂPYRUS. (Planche 83.)

8<sup>o</sup>..... La huitième frise se divise en neuf sujets. On voit d'abord une cérémonie religieuse semblable aux précédentes; vient ensuite un symbole de mort et de résurrection, exprimé par Osiris, debout dans son enveloppe mortuaire, auquel un prêtre présente la création d'un scarabée..... Osiris ressuscite, après avoir été perdu pendant six mois, après avoir été coupé en morceaux par son frère Typhon, après avoir perdu la partie génératrice de son corps (1), et

---

(1) De là l'origine du culte du *phallus*, si célèbre en Égypte, en Grèce et dans l'Inde. L'image du phallus était consacrée dans les temples, et on la révérait comme la divinité dont elle était l'emblème. Un auteur moderne nous apprend que, dans certaines fêtes, les femmes du peuple se travestissaient et dansaient dans les places publiques et dans les rues de Thèbes et de Memphis, d'une façon fort étrange à nos mœurs, à nos usages et à notre moralité. Elles s'appliquaient aux épaules de grandes ailes semblables à celles qui sont représentées sur quelques figures d'Isis, que nous voyons sculptées sur les temples de l'Égypte et peintes sur les

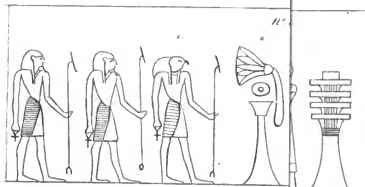
après avoir été enfermé dans un coffre dont il brise les parois pour reparaître ensuite rayonnant de lumière et sous les traits de la beauté parfaite. Ainsi reparurent Adonis, Atys, Apollon et Bacchus après leur mort : de même certains vers perdus dans la foule immense des êtres dont la terre, l'air et l'eau fourmillent, meurent et reparaissent sous les formes agréables et légères du papillon, après avoir passé quelque temps dans une enveloppe que l'on pouvait considérer comme leur tombeau..... Le *scarabée*, l'image du Soleil, chez les Égyptiens, est dans la classe des vers et des insectes qui subissent des métamorphoses ; car ce petit animal paraît d'abord sous la forme d'un ver ; il se change ensuite en *nymphé* et enfin devient

coffres des momies. Ces femmes, gagées par les prêtres, gesticulaient et formaient toutes sortes de mouvemens lascifs, avec l'image sculptée d'un phallus qu'elles tenaient à la main et qu'elles plaçaient de temps en temps d'une manière que la décence ne saurait décrire. Les Égyptiens appelaient ce déguisement mystique *chérubs*, qui signifie, en hébreu, *multipliant* : c'était donc la fête des *multipliers* ou de la *fécondité*, qui se pratiquait à l'équinoxe d'automne, au moment où le serpent et la femme se montrent dans le ciel, lorsque le Soleil prend lui-même la forme mystique d'un serpent, sous le nom de Sérapis ; car le mot *chérubs* veut dire aussi serpent ; et on sait que Sérapis, dont on a fait Pluton, annonçait ordinairement, sous cette forme, le débordement du Nil, et, par conséquent, la fécondation pour toute la partie de l'Égypte que ce fleuve arrose.

Le *lingam*, que les Indiens, encore aujourd'hui, révèrent dans leurs temples, n'est autre chose que l'assemblage des organes de la génération des deux sexes. Les Indiens ont la plus grande vénération pour ce symbole de la Nature toujours reproduisant. Le culte du *lingam* remonte chez eux à la plus haute antiquité. Les gourous sont chargés d'orner le *lingam* de fleurs, à peu près comme les Grecs paraient leur *phallus*.

11. 5. 17

82u



Suite du N° 8.



scarabée. De là les idées de la transformation des corps et de l'immortalité de l'âme; de là l'origine des soins que les Égyptiens portaient à la conservation des corps. On a donc bien fait d'exprimer ici la mort et la résurrection d'Osiris, par un scarabée et un papillon, puisque cet emblème, imité de la nature, peut rappeler aux hommes l'une de ses plus grandes merveilles.

Ces trois portes, ainsi que le vaisseau sacré, reparaissent dans les diverses scènes qui sont figurées sur la frise. Un prêtre, après avoir offert, selon l'usage, l'encens aux Dieux, se détourne de l'autel : la porte du temple s'ouvre à l'Orient, et la Déesse Isis, l'avant-courrière du Dieu du jour, se montre dans tout son éclat. Vient ensuite la barque mystérieuse dans laquelle Osiris paraît sous la forme de l'aigle ou de l'épervier; la porte du Midi s'ouvre également, et le Dieu, sous les traits d'un ibis, annonce l'inondation, la bienfaisance; et la destruction des reptiles qui dévorent les semences et ravagent les terres de l'Égypte; enfin, la dernière porte du temple étant ouverte, Isis s'y montre sous les traits d'une hirondelle; elle s'élance dans les airs à tire-d'aile, se rend auprès de son époux, qu'elle trouve couché sur un lit de repos, et lui présente la clef du Nil, qu'elle tient dans ses pattes. ( Voyez le neuvième tableau. ) Ainsi je dirai, dans cette circonstance, on a voulu représenter les approches de l'équinoxe d'automne, et par conséquent, annoncer celle du gonflement des eaux du Nil; car le ciel, à l'Orient, faisait voir aux Égyptiens, au lever de l'astre-dieu, la Vierge ou

Isis, accompagnée du vaisseau et du corbeau, tandis que l'aigle ou l'épervier l'avait déjà devancé dans sa marche

*Explication des figures.*

Cette partie du Papyrus se divise en huit parties ; elles représentent les diverses cérémonies religieuses qui se pratiquaient en Égypte, à la suite de la moisson ; elles sont également une image du ciel.

*Première division de la planche.* Le premier groupe que l'on voit ici, représente une scène que l'on a pu remarquer dans le second dessin du même Papyrus, indiquée par les figures 2 3, 4, 5 et 6. *Fig. 1<sup>re</sup>*, 2 et 3. Je vois encore trois figures d'Osiris répétées, dont l'une à tête d'épervier, qui ouvre la cérémonie. Je vois aussi l'autel chargé de lotus, ainsi que le prêtre debout, qui est figuré dans l'attitude de l'invocation.

*Seconde division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Ici la scène change, car Osiris enveloppé comme une momie, paraît sur un pied ou dans un état d'affaiblissement ; *fig. 2*, là, un prêtre montre à Osiris un scarabée et un papillon, les deux symboles réunis de la mort et de la résurrection, par conséquent de l'immortalité de l'âme. Osiris, dans cette position, serait donc une image de la mort, ou du Soleil doré-cilié dans les signes inférieurs, considéré cependant comme devant renaître au printemps ; *fig. 5*, paraît ensuite un tableau ou une espèce de pancarte, montée sur un pivot, sur laquelle il semblerait qu'on a eu l'intention de figurer les différentes révolutions de la Lune dans le cours de l'inondation ; d'ailleurs, *fig. 4*, devant le monument dont je parle, je vois un prêtre semblable aux précédents, adresser des vœux à Isis, ce qui confirme ce que j'ai dit plus haut.

*Troisième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Dans cette partie du dessin, on voit une grande base sur laquelle repose trois fois

l'image d'un Dieu bienfaisant ; il est assis et armé du bâton augural.

*Fig. 2.* Un prêtre, également assis et en adoration devant le groupe, confirme son dévouement aux Dieux par l'expression de sa main gauche qu'il pose sur son cœur. Par cet emblème, n'aurait-on pas voulu représenter Osiris, protecteur du temps, ou des *trois mois* qui s'écoulent dans l'intervalle de l'accroissement et du décroissement du Nil?

*Quatrième division de la planche. Fig. 1<sup>re</sup> et 2.* Isis est figurée sous le portique d'un temple dont le prêtre officiant ouvre la porte ; derrière lui, on voit un autel sur lequel il n'y a point d'offrande. La Déesse se montre ici dans sa grande parure ; elle est coiffée de la poule de Numidie ; sa tête est ornée du disque de la Lune et des cornes du Taureau ; ce qui exprime, d'une part, sa métamorphose en vache sous le nom d'*Io*, et de l'autre, qu'elle prend son domicile dans le signe du Taureau. D'une main elle tient la clef du Nil, et de l'autre le bâton augural. Elle se présente donc aux Égyptiens comme la maîtresse du temple, ou la *dame du lieu*. Nous allons encore trouver dans le poëme égyptien la raison de la métamorphose d'Isis.

Isis, pendant l'absence de son époux, avait rejoint le terrible Typhon, lorsqu'elle déposa le coffre dans le lieu où se trouvait son ennemi, ayant enfin rejoint Osiris dans le moment où celui-ci se disposait à combattre Typhon, est privée de son ancien diadème par son fils ; mais elle reçoit des mains de Mercure un casque à forme de tête de Taureau qui lui en tient lieu. Alors Orus, sous les traits et dans l'attitude d'un guerrier, tel qu'on peint Orion, que l'on nomme l'*Astre d'Orus*, combat et défait son ennemi qui avait attaqué son père sous la forme du Serpent du pôle, ou du fameux Python. C'est ainsi que, dans Ovide, Apollon défait le même Python au moment où Io reçoit les sa-

veurs de Jupiter , qui la métamorphose en vache , et la transporte dans le Taureau céleste où elle devient Isis. L'état du ciel , qui a donné lieu à cette fable , va servir de démonstration à ce qu'on vient de lire.

L'année équinoxiale finit au moment où le Soleil et la Lune sont réunis avec Orion , ou avec l'Astre d'Orus , constellation qui est placée sous le Taureau , et qui s'unit à la néomenie du printemps. La nouvelle Lune se rajeunit dans le Taureau ; et la première fois qu'elle se montre sous les formes du croissant , c'est au signe suivant ou aux Gémeaux , *domicile de Mercure*. Alors Orion , uni au Soleil , précipite le Scorpion , son rival , dans les ombres de la nuit , et le fait coucher toutes les fois qu'il reparait avec le Soleil le matin ; le jour prolonge sa durée , et les germes du mal sont détruits peu à peu.

Ainsi le poëme de Nonnus nous peint Typhon , vaincu à la fin de l'hiver , dès que le Soleil , dit le poëte , parcourt le signe du Taureau , et qu'avec lui Orion , que Plutarque appelle l'*Astre d'Orus* , paraît aux cieux. Ainsi , dans Ovide , après que Lycaon a été changé en loup , arrive le déluge , et Apollon , vainqueur , tue le fameux dragon Python qui est au pôle. ( *Voyez* Dupuis , *Origine des Cultes* , tom. I<sup>er</sup> , pag. 416 ; voyez aussi ce que j'ai dit dans cet ouvrage , article *Apollon* , tom. III , pag. 59 , et de *Lycaon* , tom. I<sup>er</sup> , pag. 193 , et tom. II , pag. 95 ).

*Cinquième division.* Une autre scène se présente ; *fig. 1<sup>re</sup>* , elle fait voir un prêtre croisé et mitré remplissant les fonctions d'Osiris. Le prêtre debout , et n'ayant qu'une jambe , est placé devant un autel qui est orné du disque du Soleil et d'un lotus ; *fig. 2* , ensuite paraît une barque à deux rames ; un prêtre , faisant les fonctions de pilote , dirige cette barque vers le Dieu suprême qui lui fait face. Derrière lui on voit un ibis. Cet emblème est donc l'image du moteur du Nil , ou du Verseau , que les Égyptiens , après

la retraite des eaux du Nil , voyaient monter au zénith du ciel avec l'Aigle et l'Épervier ; les Égyptiens voyaient alors à l'Orient l'Autel des Dieux , accompagné de son prêtre ou Ophiucus , dont les mythologues grecs ont fait un prêtre d'Apollon sous le nom de Laocoon.

*Sixième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Osiris paraît ensuite dans la même barque , mais avec une tête humaine , et ayant l'autel et le lotus devant lui ; *fig. 2* , un prêtre debout devant le Dieu se dispose à le recevoir. C'est l'image du voyage d'Osiris , ou du Soleil , dans les signes inférieurs ; c'est celle du voyage que l'initié aux mystères d'Isis doit faire sur le fleuve , lorsque , dépouillé de ses vêtemens et armé de sa lampe , il le traverse à la nage.

*Septième division. Fig. 1<sup>re</sup> et 2.* Anubis , armé de la clef du Nil et du bâton augural , et à tête d'ibis , paraît ici placé sous le porche du temple dont un prêtre ouvre la porte. Les prêtres , par cette position , sembleraient se montrer au peuple comme les gardiens et les interprètes de la suprême puissance ; *fig. 3* , plus loin la barque à deux rames reparait ; elle contient le même autel et la même Divinité ; *fig. 4* , un autre prêtre , toujours dans la même attitude , s'appête à la recevoir.

*Huitième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Un antre portique s'ouvre également par l'entremise d'un prêtre , et l'on voit paraître la Déesse Isis avec le corps d'un oiseau ; *fig. 2 et 3* ; elle s'échappe à tire-d'aile , tandis qu'un second prêtre la suit des yeux. On remarquera que , dans cette partie du Papyrus , on voit paraître les *trois portes* du temple que l'on a déjà vu.

*Neuvième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Cette division représente le repos d'Osiris , ou le solstice d'été , qui avait lieu sous le signe du Lion , dont on a formé le lit sur lequel ce Dieu est couché. Le solstice d'été est le terme de la course du Soleil et le terme de l'année. Cette figure pourrait donc

exprimer aussi le terme de la vie ; car on a dessiné Osiris dans l'état de la mort et sous la forme d'une momie.

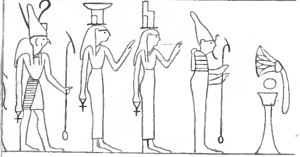
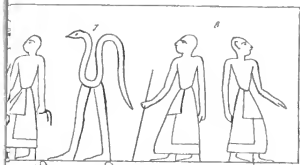
Au dessus de la représentation du Dieu couché , on voit Isis , toujours sous la forme d'un oiseau , qui lui apporte la clef du Nil ; et cet oiseau , selon toutes les apparences , est une hirondelle , comme le dit le poëme égyptien..

Isis , devenue la nourrice du fils d'un roi , dit-on , neuvième chant du poëme , allaita l'enfant pendant la nuit ; mais , au lieu de son sein , elle met dans sa bouche le bout de son doigt ; elle brûle toutes les parties de son corps qui étaient mortelles , et elle - même , métamorphosée en hirondelle , s'envole et se place près d'une grande colonne qui s'était formée tout à coup d'une très-petite tige , et à laquelle tenait le coffre qui renfermait son époux.

( OBSERVATION ). Voilà donc six autres fêtes en l'honneur des Dieux , qui auraient été célébrées en Égypte après la récolte , et pendant l'écoulement des jours *épagomènes* , ou complémentaires ; comme on en célébrait également six pendant l'intumescence du Nil ; ce qui fait *douze fêtes* par an , une pour chaque signe. ( Voyez les notes sur les nombres , chap. I<sup>er</sup> de ce volume ).

#### CINQUIÈME PARTIE DU PAPIRUS. ( Planche 84 ).

5°. . . . . Les dixième , onzième et douzième tableaux ne sont qu'une conséquence du neuvième , et coïncident parfaitement ensemble ; on y voit d'abord un ibis ; ensuite Osiris ayant une seule jambe et une tête d'hippopotame , et Isis avec un corps de serpent. C'est ainsi que , pour peindre l'automne , ou la saison des pommes , l'auteur de la Genèse nous dit que le Serpent , ou le mauvais génie , prit la figure d'une femme pour tenter Ève. Arrive ensuite le Corbeau céleste , tel qu'on le fait paraître dans la relation du déluge ;



Les sujets qui composent le douzième tableau sont une suite des précédens, tandis que les treizième et quatorzième représentent simplement les divers hommages que les prêtres rendaient à la Divinité. On remarquera que toutes les figures mises en action ont à la main le *tau*, ou le symbole de l'inondation ; qu'elles sont toujours les mêmes dans leurs fréquentes répétitions ; enfin qu'Isis, Osiris à tête humaine, à tête de chien, d'hippopotame, d'épervier ou d'Isis, ne sont l'un et l'autre, sous ces formes mystérieuses, que la représentation des constellations que le Soleil couvre tour-à-tour de ses feux avant d'arriver au solstice d'hiver. On remarquera encore que chaque sujet est accompagné d'un prêtre qui est censé présider la scène. Je reviens à l'explication du douzième tableau, et je dis : il est l'expression de l'abondance. J'y vois le globe céleste verser des torrens de pluie. J'y vois Osiris transformé en lotus en pleine fleuraison, et Isis sous celle du corbeau.

Dans la belle collection d'antiquités égyptiennes, découvertes à Gournak, et transportées à Paris par M. Thetnat du Vent, fils du vice-consul d'Alexandrie ; j'ai vu une idole d'Isis, en bois de cicomore, sous la forme d'un oiseau, ayant une tête humaine et les ailes déployées. Cette figure intéressante est coloriée. La collection de M. Thetnat est la plus riche en caisses de momies, en bas-reliefs, en papyrus et en objets à l'usage des Égyptiens que l'on ait jamais vus à Paris. On y voit jusqu'à une perruque.

Le corbeau sera donc le précurseur de l'inondation, puisque le dernier jour du solstice, ou de l'année, il

entre, au couchant, dans les feux solaires. On lui donne ici une tête d'Isis, parce que le matin qui suit le dernier jour, le Soleil se levant dans le signe de la Vierge et se plaçant entre elle et le Corbeau qui l'accompagne, l'astre brillant du jour cache la tête de l'oiseau et le corps de la femme, et il ne laisse de visible que ce qui a été dessiné sur le manuscrit ; c'est-à-dire, *un oiseau à tête de femme*. Le corbeau, par sa couleur noire, dit Théon, indique le Nil qui se retire. A la suite de cet emblème ingénieux marchent deux éperviers, l'un monté sur un globe, et l'autre qui est traversé d'un fléau. Il est inutile de rappeler que l'épervier est un symbole d'Osiris, et que le fléau est l'indication de la récolte qui s'opère à la suite de l'inondation (1).

On ne peut douter que le serpent, monté sur deux jambes humaines, et dessiné sur ce tableau dans l'attitude d'un homme qui marche, ne soit le Soleil lui-même sous la figure du Serpenteaire, dont on a fait Sérapis, ou le Dieu des enfers, pour exprimer la position et l'attitude que l'astre déifié prend dans les signes inférieurs : *Osiris descend au tombeau ou aux enfers*. C'est alors, dit Plutarque, *qu'il devient Sérapis, le même Dieu que Pluton et qu'Esculape* (2). C'est ce que j'ai déjà observé.

(1) L'épervier fut consacré sur les autels d'Égypte comme la Divinité même. Au rapport d'Éllen, on lui bâtit des temples et des villes : suivant le même auteur, les prêtres de l'Égypte étaient chargés d'en élever un grand nombre, dont ils prenaient le plus grand soin. Un bois sacré et mystérieux était l'espèce de ménagerie où on élevait ceux de ces oiseaux qui devaient tour-à-tour recevoir les honneurs divins.

(2) Le serpent était considéré comme un animal sacré, parce que

*Explication des figures.*

Les divers tableaux figurés ici sont la représentation des phénomènes célestes qui se présentaient aux Égyptiens, ainsi que celle des cérémonies religieuses qui se pratiquaient en Égypte, soit pendant l'inondation, soit à la suite de ce grand évènement; ces tableaux ne sont que la répétition de ceux qui les ont précédés.

Le dixième tableau du Papyrus de Thèbes se compose de trois figures. *Fig. 1<sup>re</sup>*. On y voit le Dieu Osiris avec une tête d'hippopotame, se tenant sur une seule jambe.

Je ne doute pas qu'Osiris, ainsi figuré, ne soit la représentation de l'hiver, de la décrépitude ou de la dégradation de la nature. L'année solaire et l'état de la nature dans les quatre principales divisions de l'année, firent naître les quatre âges, désignés par quatre métaux d'une valeur et d'une pureté progressivement décroissante, tels que l'or, l'argent, l'airain et le fer (1).

le Nil commençait à s'épauler lorsque le Soleil se trouvait en conjonction avec l'Hydre, et qu'il rentrait dans son lit sous l'influence des serpens d'Ophiucus ou de Sérapis. Les prêtres élevaient des serpens dans les temples; ils faisaient d'eux ce qu'ils voulaient, et avaient l'art de les charmer, dit-on, en se frottant le corps avec de la sauge et du musc. Strabon rapporte qu'il y avait en Égypte des serpens et des crocodiles dont les femmes faisaient ce qu'elles voulaient. M. le baron Denon, dans son voyage d'Égypte, confirme le fait comme témoin oculaire, et dit qu'il a vu des femmes jouer publiquement avec des serpens, comme on ferait avec tout autre animal.

(1) Les anciens appliquèrent cette théorie aux grandes périodes ou aux grandes années. En effet, le commencement de la grande année était, en quelque sorte, le printemps de la nature, qui, forte et vigoureuse, déployait toute son énergie et sa fécondité; c'était l'âge d'or et de la félicité. Elle avait ensuite son été, son automne et son hiver, après lesquels revenait encore le printemps, ou, figurément, l'âge d'argent, d'airain et de fer, qui finissait aussi par le retour de l'âge d'or, lequel

*Fig. 2.* Isis, placée devant Osiris, est représentée avec une queue de serpent : c'est ainsi que la Genèse nous dit que le serpent prit la forme d'une femme, et que cet animal, sous cette apparence, introduisit le mal dans le monde à la saison des pommes. Cette expression symbolique désignerait donc l'automne, l'éloignement du Soleil et l'affaiblissement de la lumière, ou la diminution des jours ; *fig. 3*, l'ibis, ou l'oiseau sacré des mystères, est derrière Osiris ; or, d'après tout ce que j'ai dit jusqu'à présent, il est clair que cette peinture est l'emblème du renouvellement de l'année égyptienne et du débordement du Nil.

Le *onzième tableau*, représente le *Corbeau* d'Horus, ou d'Apollon. Suivant Théon, le corbeau, par sa couleur noire, indique le Nil qui se retire. En effet, on a fait entrer le corbeau dans la fiction du déluge solsticial, imaginé par les Égyptiens ; déluge qui était censé terminer l'année, c'est-à-dire, une grande ou moyenne période solaire, au moment où le Nil inondait leurs terres. Il est vrai qu'à cette époque de l'année, les Égyptiens apercevaient, au couchant, le Corbeau qui entrait dans les feux du Soleil, tandis que cet astre lui-même voyageait tout le jour et les jours suivans dans le vaisseau céleste, qui correspond, dans toute sa longueur, aux divisions du *Lion*, signe quo

---

amènerait encore les autres à sa suite. Enfin, cette même dégradation de la félicité et la vertu de l'homme, pendant la durée de la grande période divisée en quatre âges, a été désignée chez les Indiens par un autre symbole. Ils représentent la vertu sous l'emblème d'une vache qui se tient sur ses quatre pieds, dans le premier âge ; sur trois, dans le second ; sur deux, dans le troisième, et qui, dans le quatrième, ne se tient plus que sur un pied. Elle perd un de ses pieds à la fin de chaque âge, jusqu'à ce qu'enfin, après avoir perdu le dernier, elles les recouvre tous, et recommence le cercle qu'elle a déjà par ouïr,

parcourt alors le Soleil. Or, une fois le Corbeau sorti des rayons solaires, il annonçait la retraite des eaux du Nil, et le Soleil fixait son siège dans la Balance.

Le Corbeau est figuré ici moitié *noir* et moitié *blanc*, pour exprimer sa présence dans le ciel avant et après le solstice; c'est-à-dire que la couleur *blanche* qu'on lui donne serait l'image de la *lumière*, ou des longs jours du solstice, comme la couleur *noire* serait celle des *ténèbres*, ou de la diminution des jours, laquelle a lieu immédiatement après le solstice.

La première scène du *douzième tableau* fait voir, *fig. 1<sup>re</sup>*, Osiris sous la forme d'un lotus; c'est-à-dire, que la tête du Dieu est posée sur cette fleur, dont la tige est censée formée de la partie inférieure de son corps. Pour exprimer la naissance du Soleil, ou d'Horus, on le représentait sous les traits doux et gracieux d'un enfant assis sur une fleur de lotus; *fig. 2*, derrière l'emblème de l'abondance dont Osiris est ici l'image, on voit Isis sous la forme d'un oiseau, comme on l'a vu figurer dans les *huitième* et *neuvième* tableaux de la quatrième planche. J'ai dit que, dans cette position, la Déesse des Égyptiens tenait la place du Corbeau d'Apollon, dont on a fait Coronis dans des fables plus modernes, et auquel les Indiens font jouer un rôle dans les métamorphoses singulières de leur Dieu Vichenon; *fig. 3*, vient ensuite le disque du Soleil dont le trône doit être placé dans l'empire des eaux; car il verse des torrens de pluie sur la terre; *fig. 4*, le Soleil pluvieux que l'on voit ici est accompagné d'un prêtre posé debout, suivant l'usage ordinaire des Égyptiens; *fig. 5*, deux Éperviers paraissent de suite, l'un monté sur un globe et l'autre sur un cube: celui-ci est armé comme Osiris lui-même dont il est la représentation, c'est-à-dire, d'un fléau; *fig. 6*, on voit ici deux prêtres faisant les fonctions d'orateurs; il paraissent discourir sur un nilomètre qui est placé entre eux;

ainsi l'intumescence du Nil serait l'objet de leur conversation. Comme on vient de le voir, toutes les figures qui concourent à l'ensemble de cette peinture sont en rapport avec la révolution du Nil ; *fig. 7* et *8*, le dernier groupe du *douzième* tableau se compose de deux prêtres et d'un serpent monté sur des jambes humaines. Par cette figure emblématique, on reconnaîtra bientôt Osiris sous le nom de Sérapis. Elle est l'image d'Ophiucus, ou du *Serpentaire*, dont la partie inférieure du corps se trouve, sur la sphère, coupée par la colure, de manière à ne laisser voir que les jambes du personnage et le serpent dont il est armé ; ainsi, par cet emblème ingénieux, on reconnaîtra Osiris prenant le caractère du roi des enfers, de Pluton, ou du Soleil placé dans les signes inférieurs.

Les tableaux *treize* et *quatorze* de cette planche, ne sont qu'une répétition des fêtes et des cérémonies religieuses que l'on a vu paraître dans les précédens ; ce qui est exprimé par un prêtre que l'on a placé dans chaque tableau. J'observe encore que les *trois autels* que l'on voit dans le premier tableau de la frise (indiquée par le *numéro quatorze*), sont l'image des *trois mois* que le Nil met à croître et à décroître ; ces autels pourraient bien être aussi l'emblème des *trois années* d'abondance que les Égyptiens réclamaient de la bonté des Dieux pour remplir convenablement les greniers publics.

## OBSERVATIONS.

Les *dixième* et *onzième* tableaux du Papyrus, que j'ai dessiné ici, ne sont qu'une conséquence du *neuvième* qui les précède ; car ils coïncident parfaitement ensemble. On voit un ibis, Osiris, ayant une seule jambe et une tête d'hippopotame et Isis avec un corps de serpent. C'est ainsi que pour peindre l'automne, l'auteur de la Genèse dit que le serpent, ou le mauvais génie, prit la forme

d'une femme pour tenter Ève. Le corbeau, monté sur un globe, paraît ensuite comme il se montra à la suite du déluge.

La douzième peinture ou la douzième division du Papyrus, est également la suite de celles qui la précèdent, tandis que la treizième et le commencement de la quatorzième représentent les divers hommages que les prêtres rendaient publiquement aux Dieux. On remarquera qu'ils ont à la main le tau, le symbole de l'inondation; qu'ils représentent Isis ou Osiris à tête humaine, à tête de chien, d'épervier, d'hippopotame ou d'ibis, comme on a pu l'observer, et que ces formes sont celles des constellations qui marchent avec le Soleil. On remarquera encore que chaque sujet est accompagné d'un prêtre. Enfin, je dirai : la douzième division est l'expression complète de l'abondance : on voit, 1° le Soleil, figuré par un globe, verser des torrens de pluie (voyez n° 3); 2° Osiris sous la forme d'un lotus en fleur (voy. n° 1); 3° Isis sous celle d'un corbeau (voyez n° 2). Je le répète, dans cette circonstance, on doit considérer le corbeau comme le précurseur de l'inondation, puisque le dernier jour du solstice d'été ou de l'année, il entre au couchant dans les feux solaires, et on lui donne la tête d'Isis, parce que le matin suivant, le Soleil se lève dans le signe de la Vierge qui est accompagnée du corbeau; de manière que, placé entre deux constellations, il cache par ses rayons la tête de l'oiseau et de la femme. On a donc représenté seulement ce qu'il y avait de visible? A la suite de cet ensemble ingénieux, on voit paraître deux éperviers, l'un monté sur un globe, et l'autre traversé d'un fleau. Il est inutile d'entrer dans de grands détails à cet égard, il suffira de rappeler au lecteur que l'épervier est un symbole d'Osiris; que le globe sur lequel il est monté est celui du ciel, et que le fleau dont

il est armé, est l'indication de la récolte qui aura lieu immédiatement après l'inondation. On ne doutera pas non plus, que le serpent, monté sur des jambes humaines, ne soit l'image du serpentaire, dont on a fait Sérapis, Esculape et le Dieu des Enfers, lorsque le Soleil, à son passage dans les signes inférieurs, couvre entièrement cette constellation, appelée aussi Ophiucus, Cadmus, Tantale, Laocoon, etc.

L'épervier, l'image de la constellation de l'Aigle, était en grande vénération chez les Égyptiens. On voit souvent cet oiseau dessiné sans plumes parmi les hiéroglyphes. On y voit aussi une simple tête d'aigle, que l'on dit être *blanche*, également dépourvue de ses plumes; c'était véritablement l'accipiter ou l'épervier, qui, suivant Élien, était l'image vivante d'Osiris. Diodore de Sicile, dit formellement : *qu'un faucon apporta au prêtre de Thèbes, un livre dont la couverture était couleur de pourpre et dans lequel étaient contenues les lois et les cérémonies de la religion; et c'est pour cela, ajoute-t-il, que les Égyptiens sacrés de l'Égypte portent sur leur tête une bûche de pourpre et la figure d'un faucon.*

Zoroastre, chef de la religion des Perses, adorateur du Soleil, enseignait que la divinité avait une tête d'épervier, et il donnait à cette divinité tous les caractères de l'Être-Suprême, et du bon principe de Dieu, source de tout bien, chef d'ordre et de justice, principe de sagesse et de toute perfection. D'après cela, on ne doit pas s'étonner de voir les Égyptiens surmonter le sceptre d'Osiris, et même celui de leurs rois, d'une tête d'épervier. Cependant on y remarque quelquefois la tête d'un coq, emblème que l'on retrouve aussi au nombre des hiéroglyphes. Le coq était consacré au Soleil parce qu'il annonce son arrivée par son chant. On immolait un coq au Soleil et à Esculape.

105.10

Suite du N° 14. 5.



Suite du N° 14.



Suite du N° 14.



L'Aigle était consacré dans les temples de Thèbes. A Tyntiris, il était le Dieu-Lumière et l'ennemi le plus redoutable des ténèbres, tandis qu'à Coptos on le détestait parce qu'il était l'image *du feu*, et conséquemment *l'ennemi de l'eau*. Voilà, sans doute, deux puissantes raisons, quoique contradictoires, pour voir cet oiseau peint, dessiné et sculpté sur les monumens égyptiens. Ces mêmes raisons me déterminent à faire remarquer qu'il est important de bien connaître les lieux et les contrées de l'Égypte où se trouvent les monumens que l'on veut expliquer, puisque les emblèmes qui, dans un lieu, peuvent être considérés comme l'image du *bien* ou du *bonheur*, sont, dans un autre, la représentation du *mal* ou de la *destruction*.

Plusieurs auteurs ont confondu le phénix avec l'aigle ou l'accipiter : suivant Nonnus, ce dernier tient de l'aigle ou du vautour. L'aigle regarde d'un œil fixe les rayons du Soleil et dirige son vol hardi vers cet astro, sans être blessé de sa lumière. Il est, comme je l'ai déjà fait remarquer, le symbole du Dieu-Soleil ou l'emblème du feu; aussi le voit-on figurer ordinairement dans les images de Jupiter; il y est peint comme son compagnon fidèle, tantôt à ses pieds, tantôt auprès de lui, tenant son foudre dans ses serres; enfin on le représente comme le gardien, ou plutôt comme le conservateur du *feu céleste*. Suivant Porphyre, *la majesté de l'aigle, la force et la hardiesse de son vol, peignent la majesté du maître des Dieux*.

#### SIXIÈME DIVISION DU PAPYRUS. ( Planche 85. )

6°. . . . . La première scène qui forme la suite de la quatorzième frise, représente un sacrifice du genre

de ceux que l'on a déjà vus. Vient ensuite la peinture du solstice d'été, exprimé par le signe du Lion et celui de la Vierge : celle-ci paraît inclinée comme pour désigner l'attitude qu'elle prend dans le ciel. Le scarabée, placé entre le signe du Lion et celui de la Vierge, annonce la prochaine intumescence du Nil.

La composition suivante fait voir un prêtre offrant des dons au Dieu suprême de l'Égypte. Cet hommage rendu à Osiris qui est assis sur son trône, se fait sur trois autels chargés de lotus. Enfin les diverses peintures qui suivent celle-ci, forment le complément du sujet qu'on a voulu rendre. C'est ainsi, 1° qu'on voit la double image d'Isis précéder un prêtre qui porte le coffre mystérieux dans lequel on supposait Osiris enfermé après sa mort. Anubis, gardien d'Osiris, accompagne le coffre ; 2° une barque, dans laquelle voyage un prêtre en adoration devant l'image de Dieu, paraît ensuite : cette barque est suivie et précédée par deux singes ou cercopithèques, posés debout dans l'attitude de marcher ; 3° la double image d'Isis reparaît. La déesse aperçoit son époux dans la même barque ; la tête du Dieu, qui est assis et dans un état de repos, est cachée par un scarabée dont les ailes sont déployées : ceci exprime la résurrection d'Osiris. Deux cercopithèques acculés ou assis, accompagnent la barque ; on voit aussi un prêtre à genoux, et les mêmes animaux précéder la même barque ; 4° (*Voyez le commencement de la première frise de la septième planche.*) Un vautour, un serpent, un chat, un palmier chargé de feuillages, et la figure d'Osiris, à tête d'épervier,

terminent cette partie de la grande frise qui est indiquée fig. 14.

D'après ce que je viens de dire, il est certain que l'exposition publique de ce tableau avait pour but de peindre, 1°, l'équinoxe d'automne; 2°, la mort d'Osiris, ou la diminution des jours; 3°, le repos du Soleil, ou d'Osiris au solstice d'hiver; 4°, la résurrection d'Osiris, ou son passage dans les signes supérieurs. Les révolutions célestes, ainsi exprimées, rappelaient aux Égyptiens le temps de la *crue du Nil*; celui des *semences* et de la *récolte*. Enfin, pour rendre compte d'une manière plus positive encore des figures dessinées sur le Papyrus de Thèbes, il me suffira de rappeler ici quelle était l'opinion religieuse des Égyptiens pour le *cercopithèque* comme pour le *chat*; et ce que Plutarque dit lui-même dans la légende qu'il nous a donnée de la déesse Isis, à l'occasion de l'équinoxe d'automne ou de la mort d'Osiris; on lit : *Osiris est mis à mort par Typhon, son rival, génie ennemi de la lumière* (1). *Le coffre qui renferme Osiris est jeté*

(1) Typhon, frère d'Osiris, lui était opposé; le premier était le génie du mal, et le second celui du bien. La doctrine des magis et celle des Égyptiens, enseignaient que le gouvernement du monde était sous la puissance de deux génies, dont l'un était bienfaisant et l'autre malfaisant, lesquels étaient perpétuellement en guerre. On représente souvent Typhon avec plusieurs têtes; elles sont l'emblème des maux de l'absence d'Osiris, son frère; je veux dire, du temps que le Soleil passe dans les régions inférieures. Les formes de son corps sont grossières et ramassées; la colonne vertébrale de ce monstre se termine par une longue queue; il est contrefait; son visage est large et hideux.

Les Gaulois, suivant saint Augustin, reconnaissaient deux génies

dans le Nil. Ce que le même auteur dit ensuite se rapporte au sujet suivant : *Isis*, dit-il, avertie de la mort de son époux, voyage pour chercher le coffre qui renferme son corps . . . . On saura également que le singe ou le cercopithèque, chez les Égyptiens, était l'image du Verseau ou de *Cécrops*, et par conséquent l'emblème de l'élément de l'eau. Cécrops, nom que l'on donne au Verseau, veut dire *face de singe* ; c'est pourquoy on voit ce signe mis au nombre des hiéroglyphes, et figurer dans les mystères d'*Isis* sous la forme d'un singe ou d'un hippopotame. L'hippopotame ne se montrait jamais sur la terre, qu'après le débordement du Nil. Le *Chat* consacré à *Isis*, représentait aux Égyptiens

qui s'attachaient aux hommes dès leur naissance ; l'un blanc et favorable ; l'autre noir et malaisant : *Dusii demones apud Gallos*, dit-il ; les Gaulois appelaient donc les démons ou les génies malaisants les *dus* (*dusii*), qui veut dire les *noirs*. Isidore de Séville les nomme *dusii pilosi* ; c'est-à-dire les *noirs velus* ; car il prétend qu'ils empruntaient les formes du bouc, et qu'ils ressemblaient aux satyres. De là, les traits d'un satyre donnés au démon, avec un visage enflammé, des cornes sur la tête, et la partie inférieure du corps semblable à celle d'un bouc.

Les Bretons, dit la Tour d'Auvergne qui était lui-même Breton, reconnaissent aussi deux génies qui accompagnent l'homme dès sa naissance, et qui influent particulièrement sur sa destinée ; ils nommaient anciennement le mauvais génie *du-oll*, qui veut dire *tout noir*, d'où nous avons fait depuis *dioll*, et par extinction *diaoul*, en français le *diable*. De là aussi l'origine populaire des *loups garous*, courant la nuit les champs, les villes et les villages. Le peuple supposait que les lous garous étaient des hommes méchants ou de mauvais sujets, qui, en se vouant au diable, obtenaient de lui la possibilité de se transformer la nuit en loup pour désoler le monde, et la permission de reprendre, le jour, la forme humaine et la faculté d'habiter avec les autres hommes.

tiens les différentes propriétés de la Lune, comme l'*Épervier* leur représentait celles du Soleil. L'aigle ou l'*Épervier*, ainsi que le Vautour, que l'on a dessinés dans ce tableau, sont aussi du nombre des constellations qui jouent un rôle dans le ciel, à l'époque de l'année qu'on a voulu peindre par la réunion des figures emblématiques dont je viens de parler. . . (1).

EXPLICATION DES FIGURES. (*Suite de la division quatorze.*)

Cette partie du Papyrus se divise en cinq parties ; elle est la suite des autres tableaux.

*Première division.* Fig. 1, 2, 3 et 4. La première scène qui ouvre la suite de la *quatorzième* bande du Papyrus, représente une fête et un sacrifice du genre de ceux que l'on a déjà vus. On y voit Osiris à tête d'Hippopotame, distingué par le disque du Soleil placé au dessus de sa

(1) Le cercopithèque des Égyptiens est un singe à queue. Les Égyptiens du voisinage de Memphis rendaient un culte particulier au cercopithèque ; de même que ceux d'HERMAPOLIS ou de la ville de *Mercur*, au cynocéphale, espèce de chien que l'on avait consacré à Anubis.

On a écrit dans les livres qui traitent des Hiéroglyphes, que les Égyptiens avaient consacré le chat à Isis, et qu'en conséquence il représentait la lune, parce qu'ils avaient observé que la *prunelle* du chat s'élargissait dans toute sa grandeur dans la pleine lune, au lieu qu'elle se rétrécissait et diminuait dans le décroissant. Ceci me paraît une fautive interprétation de l'emblème que les Égyptiens font passer sur leurs monumens, par la figure du chat. La dilatation plus ou moins forte qu'on attribue exclusivement, dans cette circonstance, à la prunelle du chat, est une propriété qui appartient à tous les animaux, même à l'espèce humaine. C'est une sage précaution de la nature qui a voulu que cela fût ainsi ; car la prunelle de tous les animaux, aussi bien que celle du chat, se dilate dans les lieux obscurs pour mieux

tête ; puis la déesse Isis ornée de la palme symbolique ; on y voit aussi l'autel et le prêtre placés comme dans les autres tableaux.

*Seconde division. Fig. 1 et 2.* Vient ensuite la peinture du solstice d'été, figurée par le signe du Lion et par celui de la Vierge. On nous fait voir la Vierge penchée ou inclinée pour désigner, sans doute, l'attitude qu'elle prend dans le ciel ; *fig. 3*, le Scarabée, l'image d'Osiris, par la position qu'on lui donne ici, détermine la place que le Soleil occupe entre le signe du Lion et celui de la Vierge.

*Troisième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Prêtre faisant un sacrifice ; *fig. 2*, cet hommage rendu à Osiris, qui est assis sur son trône, se fait, *fig. 3*, sur trois autels chargés de lotus, pour exprimer, comme je l'ai souvent observé, les trois mois que le Nil met à se déborder et à rentrer dans son lit.

*Quatrième division de la planche.* Les diverses peintures comprises dans cette division, forment le complément du sujet que l'on a voulu rendre ; *fig. 1<sup>re</sup>*, ainsi, on voit la double image d'Isis précéder un prêtre, *fig. 2*, qui porte

voir, comme elle se rétrécit à la lumière pour n'être pas aveuglé. Si l'on veut en faire l'expérience, il suffira d'approcher une lumière de l'œil d'une personne, on verra sur-le-champ sa prunelle se rétrécir, comme on la verra se dilater à mesure qu'on éloignera la lumière. Le chat n'a donc pas besoin d'attendre la pleine lune, on le déclin de cet astre, pour élargir ou rétrécir la prunelle de son œil... Ainsi, je dis : le chat, par la faculté qu'il a reçue de la nature de dilater ou de rétrécir sa prunelle plus facilement que les autres animaux, et par conséquent de distinguer les objets aussi bien dans l'ombre qu'à la lumière, surveillant, actif et toujours comme en sentinelle pour cloigner les animaux qui peuvent nuire à son maître, a été consacré à Isis, parce que la déesse, surveillante comme lui, veille nuit et jour à la conservation des êtres qui peuplent ce vaste univers....

le coffret mystique dans lequel on supposait qu'Osiris avait été enfermé par Typhon.

Voici ce qu'on lit sur la mort d'Osiris, dans les trois premières parties du poëme de Nonnus, dont j'ai déjà parlé : 1°, Osiris est mis à mort sous le signe du Scorpion, par Typhon, son rival, génie ennemi de la lumière; 2°, Osiris descend au tombeau ou aux enfers. Alors, suivant diverses traditions, il prend le nom de Sérapis, nom tiré du tombeau d'Apis, et change de nature, et Sérapis est le même que Pluton (ceci est confirmé par Plutarque, *de Iside*, page 362); 3°, ce jour-là même Isis pleure la mort de son époux, et, dans la même cérémonie lugubre, qui tous les ans retrace cet événement tragique, on promène en pompe un bœuf d'or couvert d'un crêpe noir, et l'on dit que ce bœuf est l'image d'Osiris. On y exprime le deuil de la nature, que l'éloignement du Soleil prive de sa parure et de la beauté du jour qui va céder à l'empire de la nuit. On y pleure la retraite des eaux que le Taureau du printemps avaient fécondées; la cessation des vents qui amènent les pluies, qui grossissent le Nil; le raccourcissement des jours, le dépouillement de la terre. Voilà quels sont les maux périodiques qui résultent de son absence et qui attristent l'homme, suivant le récit de Plutarque, *de Iside*, pag. 366.

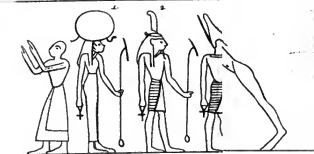
Nous allons rappeler les positions célestes qui peuvent servir à fortifier ce qu'on vient de lire : 1°, quand Osiris est mis à mort, le Scorpion, signe qu'occupe le Soleil au moment de la mort d'Osiris, a pour paranatellons les serpens qui fournissent les attributs des génies, des géans et de Typhon, qui est représenté lui-même sous cette forme dans le planisphère égyptien; 2°, quand Osiris descend aux enfers, le Soleil alors s'unit au Serpenteaire, qui, suivant tous les auteurs, est le même qu'Esculape et qui donne ses formes au Soleil, dans son passage aux signes inférieurs, où il prend les noms de *Pluton* et d'*Athés*; 3°, Isis

pleure la mort de son époux, au moment où le Soleil descend aux signes inférieurs, et où il répond au dix-septième degré du Scorpion, époque à laquelle on fixe sa mort, sous le nom de *mort d'Osiris*. La Lune se trouve pleine au Taureau céleste ; c'est le signe dans lequel, au printemps, elle s'unit à ce même astre, au moment où la nature reçoit du ciel la fécondité, et où le jour reprend son empire sur la nuit. Ce Taureau, opposé au lieu du Soleil, entre dans le cône d'ombre que projette la terre, et qui forme la nuit, avec laquelle monte et descend le Taureau, et qu'elle couvre de son voile durant toute la durée de son séjour sur notre horizon. (*Voyez Dupuis, Orig. des Cél., tome I<sup>er</sup>, page 412.*)

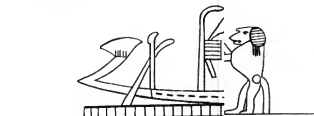
Enfin, je considère la légende d'Isis, telle qu'elle nous a été transmise par Plutarque, comme la réunion de diverses parties d'un poëme plus étendu, fait sur Isis et Osiris, et sur Typhon, leur ennemi ; néanmoins, il en reste assez pour faire connaître le génie des Égyptiens, et pour prouver que la doctrine que l'on enseignait dans les mystères avait été basée d'après la marche du Soleil, de la Lune et des constellations.

*Fig. 3.* Anubis, gardien d'Osiris, suit le cortège ; *fig. 4.*, une barque dans laquelle, *fig. 5.*, voyage un prêtre en adoration, *fig. 6.*, devant l'image du Dieu. La barque est suivie et précédée, *fig. 7.*, par deux cercopithèques, figurés debout et dans la position de marcher sur leurs pattes de derrière.

*Cinquième division de la planche. Fig. 1<sup>re</sup>.* Ainsi, on voit reparaître la double image d'Isis : elle aperçoit son époux, *fig. 2.*, dans une barque, sous la forme d'un scarabée, symbole de la résurrection ; *fig. 3.*, deux cercopithèques acculés ou assis sur leur derrière, accompagnent la barque, comme à sa suite on voit, *fig. 4.*, un prêtre à genoux faisant sa prière ; deux autres cercopithèques le



Suite du N° 14.



Suite du N° 14.



suivent (*Voyez* sur la planche suivante la suite de cette division); *fig. 5*, un épervier; *fig. 6*, un serpent; *fig. 7*, la déesse Isis sous la forme du chat *Ælurus*; *fig. 8*, enfin, un palmier chargé de feuillages; *fig. 9*, et la figure d'Osiris répétée deux fois et placée l'une sur l'autre, terminent cette grande division de la *quatorzième* frise du Papyrus.

Comme on vient de le voir, ce dessin et les précédens fixent le nombre et les époques des fêtes que les prêtres égyptiens célébraient en l'honneur de leurs Dieux, comme ils montrent les constellations telles que les Égyptiens les voyaient à l'époque de l'immersion des eaux du Nil sur leurs terres; d'ailleurs, pour eux, le singe était l'image du Verseau ou de Cécrops, comme je l'ai déjà observé: par conséquent, il était l'emblème de l'eau si désirée.

L'Aigle ou l'Épervier, ainsi que le Vautour quo l'on a peint sur le Papyrus, sont aussi du nombre des constellations qui jouent un rôle dans le ciel, à l'époque que l'on a voulu peindre.

(PLANCHE 86.)

7°. . . On ne saurait douter que ce manuscrit ne soit la représentation du ciel pendant plusieurs années, dont le nombre serait fixé à *trois*; car on voit successivement figurer *trois solstices d'été*, *trois équinoxes d'automne*, et par conséquent trois annonces de l'inondation, et *trois solstices d'hiver*. Le solstice d'été était considéré des Égyptiens comme le terme de tout, parce qu'il finissait l'année ordinaire comme les grandes périodes ou *grandes années*; c'est donc un nouvel ordre de choses qui va se présenter à nos yeux dans la suite de la frise n° 14; mais ce nouvel ordre de choses

ne sera véritablement qu'une répétition de tout ce qui l'a précédé.

Six figures colossales d'Osiris assis, et placées par trois sur deux lignes parallèles, représentent la durée du règne du Soleil dans chaque hémisphère. Les deux yeux qui sont peints au dessus de l'image du roi du ciel, répétés deux fois, expriment que la surveillance des Dieux sur l'Égypte est constante; que leur bonté est infinie, et que l'inondation s'opérera conformément au désir des peuples. Cela est d'autant mieux représenté, que l'on voit Osiris lui-même placé dans une écluse; il est censé l'ouvrir et la fermer à son gré. On remarquera que l'inondation est figurée par quatre canopes ou vases fermés chacun d'une tête différente. Ces têtes symboliques représentent les constellations qui marchent avec le Soleil pendant la durée de l'inondation.

Les Égyptiens, pour peindre le solstice d'hiver, donnaient le nom de *Canopus* à Osiris, et ils le supposaient enfermé dans une urne semi-sphérique, au haut de laquelle ils dessinaient la tête du Dieu. Ce vase mystérieux, que l'on portait dans la pompe isiaque, avait la forme d'un œuf. Il était percé d'une grande quantité de trous à travers lesquels s'écoulait du lait: c'était un symbole de la lumière pure, blanche ou laiteuse dans laquelle on supposait que les âmes se rejoignaient après la mort.

On voit aussi le terme du solstice d'été, exprimé à l'Occident par le repos d'Osiris, et à l'Orient par l'apparition du Bélier, qui, en effet, monte le soir à l'Orient lorsque le Lion se couche. L'œil de la su-

prême divinité reparait ici avec tous les emblèmes de l'inondation qui va s'opérer. Le Bélier triomphateur, l'image d'Osiris ou du Soleil, dont il porte le disque sur la tête, placé dans la barque, est censé voyager toute la nuit dans le ciel, et on voit un prêtre portant d'une main l'idole d'*Osiris - Cultivateur*, présenter une tête de lotus à un autre prêtre qui vient au devant de lui. Derrière ce groupe, on voit paraître Isis ou le Corbeau à tête de femme, que j'ai désigné plus haut, comme l'emblème de la nuit qui fixe le terme du solstice. Le Vautour et l'Épervier tiennent la place qu'ils occupent dans le ciel; et on voit encore la fameuse barque des mystères, chargée de quatre statues représentant les diverses formes qu'on donnait à Osiris. La barque est précédée par les images de deux prêtres assis dans l'intérieur d'un temple, et ayant devant eux une table chargée de sept rayons de miel. Le miel dont on faisait usage dans les mystères, est un symbole d'abondance. Les anciens offraient du *miel* aux Dieux au commencement de l'année, comme un présage qu'elle serait heureuse. Selon Varron, ils commençaient leurs repas par le miel, et selon Pline, ils s'en servaient pour embanmer les morts.

Je reviens à l'épervier à figure humaine, que l'on voit ici dans une barque. L'épervier remplace Osiris. Cet oiseau paraît généralement dans toutes les cérémonies qui sont relatives à ce Dieu, parce que la constellation appelée la *Lyre*, l'*Aigle* ou le *Vautour*, dont l'épervier n'est qu'une répétition, placée à l'Orient près du pôle, tourne constamment

sur l'horizon, telle position que prenne le Soleil. Voilà pourquoi l'épervier est censé accompagner Osiris ou le Soleil, soit que cet astre fixe par la position qu'il prend dans le ciel, l'équinoxe de printemps ou celui d'automne; soit qu'il y détermine les solstices.

Je m'arrêterai un moment sur l'espèce de *tour* surmontée d'un globe que l'on voit assez souvent sur la tête d'Isis.

Cette tour mystérieuse est la même dont les Grecs couronnaient la tête de Cybèle; celle qui est figurée sur la tête de la grande Déesse, à laquelle ils donnaient le nom d'*ancienne*, de *MAGNA MATER*, pour désigner l'ancienneté ou plutôt l'éternité de son existence, serait donc l'image du ciel et de la terre sur lesquels règne également la Déesse. Ainsi le globe figurerait le ciel ou le siège immuable des Dieux, et la *tour* semblable à celle de Babel et à l'échelle de Jacob, en désignant le monde ou la terre, établirait par sa hauteur les moyens d'une correspondance suivie entre les deux hémisphères.

Cette tour est encore la route par laquelle on supposait que les Âmes descendaient du ciel pour animer les corps, et par laquelle elles remontaient après la mort pour partager la gloire éternelle des Dieux.

#### EXPLICATION DES FIGURES. (*Suite du Tableau 14.*)

Cette planche se compose de quatre divisions; ce qui fait neuf divisions pour la totalité de la bande hiéroglyphique désignée par le n° 14 (1).

---

(1) L'explication de cette dernière partie de la cinquième division,

*Première division.* Une nouvelle scène se présente à nos yeux. *Fig. 1<sup>re</sup>.* Six figures d'Osiris placées en ligne, représentant la durée du règne du Soleil dans chaque émisphère ; *fig. 2*, les deux yeux placés au dessus des deux autres idoles d'Osiris, expriment la surveillance et la bienveillance des Dieux envers les Égyptiens ; c'est-à-dire, que l'inondation qui va s'opérer sera favorable à l'État comme aux peuples ; *fig. 3*, cela est d'autant mieux figuré sur ce dessin, qu'Osiris lui-même est peint dans les écluses du Nil ; *fig. 4*, enfin, l'inondation est désignée par quatre vases ou canopes, représentant les constellations qui accompagnent le Soleil pendant la durée du phénomène.

*Seconde division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Le Taurcau céleste ou le Taurcau Apis, parait ensuite sur un piédestal ; un prêtre lui offre de l'eau du Nil, contenue dans un vase qu'il tient dans sa main droite ; *fig. 2*, l'œil d'Osiris sur un piédestal ; *fig. 5*, Osiris à tête d'hippopotame précède, *fig. 3*, l'autel de Sérapis, désigné par un serpent dont la tête est couronnée de quatre palmes ; *fig. 5*, les deux révolutions lunaires qui se manifestent pendant le cours de l'inondation sont exprimées par deux idoles de la Déesse Isis, que l'on voit à la suite de l'autel d'Osiris-Serpent, ou de Sérapis ; *fig. 6*, 7 et 8, le solstice ou le repos du Soleil, est exprimé par les figures d'usage ; car je vois l'idole d'Osiris couché sur un lit formé du Lion céleste, ainsi que les quatre vases symboliques dont j'ai parlé tant de fois.

*Troisième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Cette peinture est encore celle du Soleil au solstice d'été. Cet astre parait ici comme

---

de la bande quatorze du Papyrus, et dont les figures sont indiquées ici par les n<sup>os</sup> 3, 5, 6, 7, 8 et 9, se trouve comprise dans la description de la dernière planche.

enchâssé dans un cube (1) taillé circulairement, porté par deux lions. Les deux extrémités du cube fixent l'horizon et coupent le disque en deux parties égales. Ce cube désigne la terre ; *fig. 2*, après le solstice, Osiris - Apis ou *Osiris-Tauriforme*, porteur du disque du Soleil, paraît dans une barque et commence sa course dans les cieux. Ainsi, dans cette circonstance, la barque ou la nef que l'on voit paraître ici, serait un symbole du ciel : elle serait celle dans laquelle les Dieux étaient censés voyager.

Ce dessin serait donc la peinture des voyages que le Soleil fait dans les cieux ; car, *figure 3*, les six conducteurs de la barque peuvent s'entendre des six mois que l'astre divinisé passe dans les signes supérieurs. Eusèbe nous apprend que, dans la Haute - Égypte, on célébrait tous les ans une fête à l'équinoxe du printemps en l'honneur des Dieux ; et qu'à Éléphantinie on promenait, pendant *douze jours*, les statues des *douze grands Dieux*. « La chasse de Jupiter-Ammon, ou à tête de bœuf, dit Diodore de Sicile, était portée au delà du fleuve en Lybie, et, quelques jours après, on la rapportait comme si ce Dieu fut censé revenu de l'Éthiopie. » Hérotode, en parlant d'une certaine fête, dit que la statue de la Divinité était renfermée dans une espèce de chaise de bois doré, et portée dans un autre temple la veille de la fête. Dans cette circonstance, je pourrais m'autoriser du passage de Diodore, que je viens de citer, et je dirais : que les statues d'Osiris, l'une à forme de *taureau*, et l'autre à tête d'*épervier*, que l'on voit voyager ici dans des barques, pourraient bien exprimer le transport religieux de la statue d'Osiris, à laquelle les Égyptiens faisaient traverser le Nil tous les ans pour représenter la *nécomie*

---

(1) J'ai vu deux supports de cette espèce, taillés en marbre blanc, qui avaient été apportés à Paris par un voyageur.

équinoxiale du printemps ; car on se rappellera qu'Isis , ou la Lune , prenait alors son domicile au Taureau.

*Fig. 4.* Groupe de deux prêtres. Le premier porte d'une main l'idole d'Osiris coiffé de palmier et armé du fléau , tandis que , de la main gauche , il présente à son compagnon une tige de lotus ; *fig. 5* , derrière la groupe , on voit Isis sous la forme d'un oiseau , ou le corbeau d'Apollon ayant la tête de la Vierge céleste ; allégorie que j'ai désignée comme l'emblème de la nuit qui fixe le terme du solstice d'été. Il ne peut y avoir aucun doute sur la représentation de la Déesse sous cette forme extraordinaire ; car on voit à son col le cistre , son instrument favori , consacré dans ses mystères , et le symbole de l'harmonie universelle dont elle est elle-même l'image , *fig. 6* , *7* , *8* et *9* : *fig. 7* , on voit un prêtre assis dans l'intérieur du temple , offrant aux Dieux *sept* rayons de miel ( Le nombre sept désigne ici les sept planètes ) ; *fig. 8* , autre prêtre d'Isis qui s'unit au précédent ; *fig. 6* et *9* , viennent ensuite le Vautour et l'Épervier , tels qu'ils sont placés dans le ciel au moment où le Soleil , en passant dans les signes inférieurs , provoque l'intumescence du Nil.

*Quatrième division. Fig. 1<sup>re</sup>.* On voit encore la barque des mystères , chargée de quatre idoles représentant les diverses formes données à Osiris , pour peindre les constellations que le Soleil visite pendant l'inondation. Dans cette barque on voit un autel chargé d'un lotus et un prêtre dans l'attitude de sacrifier ; *fig. 2* , devant cette même barque , on voit deux autres prêtres , dont l'un , placé sous le portique d'un temple , fait l'offrande de sept rayons de miel ; *fig. 3* et *4* , au côté opposé , la statue d'Osiris se présente sur un piédestal , et plus loin on voit le même Dieu , sous la forme d'un épervier , et armé de son bâton augural.

HUITIÈME ET DERNIÈRE PARTIE DU PAPYRUS (1).  
(Planche 14).

Le solstice d'hiver , ou la résurrection d'Osiris , qu'on voit sur le devant du tableau qui termine la composition du Papyrus , est représenté par l'attitude énergique que prend la grande Déesse Isis , après avoir retrouvé le corps de son époux , dont elle lève le disque étincelant de lumière au dessus des eaux , ou de l'horizon , pour le rendre aux nations consternées de sa longue absence. Les quatre singes ou cercopithèques dont j'ai parlé plus haut , reparaissent ; ils entourent la Déesse , et leur présence confirme de nouveau ce que j'ai déjà dit sur la composition mystérienne du tableau , puisqu'elle fait voir , d'une manière non équivoque , la résurrection d'Osiris , ou du Soleil , qui monte dans les signes supérieurs , lorsqu'il quitte le signe du Verseau , ou Cécrops , après son repos solsticial dans ce signe. C'est alors que ce Dieu triomphant et rayonnant de gloire monté sur son char , va éclairer les premiers jours du printemps , et rendre la vie à toute la nature. Cette peinture prouve donc que l'Isis des Égyptiens habitait tour-à-tour les enfers , la terre et les cieux ; comme la Cérés et la Proserpine des Grecs.

Ainsi , ce manuscrit précieux serait une espèce d'affiche ou d'almanach , sur lequel on aurait figuré les différens aspects du ciel pendant l'intumescence du Nil , en faisant paraître Osiris à la place du Soleil , et Isis à la

---

(1) Voyez la gravure et une première description , tome I<sup>er</sup> , page 141.

place de la Lune et de la constellation de la Vierge. On y a représenté non-seulement les travaux de l'agriculture comme la conséquence du grand phénomène que les Égyptiens attendaient tous les ans à la même époque, mais encore on y voit les cérémonies qui se pratiquaient dans les temples pour remercier les Dieux que le peuple considérait comme les principaux agens de toutes choses sur la terre : c'est aussi pour cette raison que l'hiéroglyphiste qui a conduit l'exécution du dessin, n'a point négligé de faire placer dans la main des Divinités qu'il a fait représenter, le tau sacré, appelé aussi la *clef du Nil*. Les portes que l'on voit paraître dans ce dessin, désignent le temple où se passe la cérémonie. Ces portes sont au nombre de *trois*, comme celles à travers lesquelles les initiés étaient obligés de passer avant d'arriver à la manifestation de la lumière ou du dernier période de l'initiation. Les portes de fer, d'airain et d'ivoire, qui s'ouvraient successivement aux néophytes, pendant leur réception, désignaient l'Occident, le Midi et l'Orient. Après avoir passé la porte de fer, on errait long-temps dans les ténèbres, parce qu'il est de la nature de la terre d'être ténébreuse ; et c'était après le passage de celle d'airain ou du midi, que le candidat passait par l'épreuve du *feu*, par celle de l'*eau* et de l'*air*, comme il n'arrivait au trône d'Osiris ou du Soleil, à la jouissance d'une lumière pure, céleste et toute divine, qu'après avoir franchi la porte de l'Orient. En effet, après son introduction au temple, l'initié voyait *lui-même les beautés divines*. Arrivé au sanctuaire, les statues qui se présentaient à sa vue étaient au nombre de *trois* ; savoir, Isis, Osiris et Horus. Ce sont ces mêmes

figures que l'on voit paraître sur le manuscrit égyptien, l'objet de cette dissertation. Et si le Dieu Anubis, ministre et compagnon d'Osiris, y est dessiné avec une tête de chien, c'est que, dans la position du ciel que l'on a voulu rendre, le Soleil s'y montre accompagné de la constellation du grand Chien. C'est ce même Anubis que les prêtres faisaient paraître dans les épreuves terrestres ou ténébreuses des mystères, lorsque l'initié, après avoir descendu dans un souterrain profond, pour imiter le voyage du Soleil dans les signes inférieurs, rencontrait sur sa route trois hommes à tête de chien, sur lesquels, après l'avoir interrogé, ils le congédiaient selon sa réponse, ou lui ouvraient la porte d'airain, qui le conduisait à l'épreuve du feu et à celle de l'eau.

*Description des figures.*

Ce tableau, l'image du solstice d'hiver, du régime de l'eau, de la station du Soleil, ou de son immobilité de huit jours dans le signe où il fixe son domicile à cette époque de l'année, se divise en deux parties.

*Première division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Dans la première partie de cette division, je vois le règne de l'eau exprimé par un cercle, qui peint le ciel ou le monde sublunaire, duquel s'écoule une pluie abondante; *fig. 2*, Isis et Osiris représentés assis de chaque côté du cercle, paraissent non-seulement, par leur attitude et leur position, présider au phénomène qui se passe, mais encore ils semblent le provoquer pour le bonheur commun des peuples. C'est donc le solstice d'hiver que l'on a dû représenter par cette peinture hiéroglyphique ?

*Seconde division. Fig. 1<sup>re</sup>.* Dans le second tableau de cette gravure, je vois la station de huit jours, d'Osiris, ou

du Soleil , au solstice d'hiver , dans le signe du Verseau , exprimée par *huit singes* , l'image du Verseau ou de *Cérops* ; *fig. 2* , mais Isis , sortant elle-même du sein des eaux , paraît à l'Orient , ayant retrouvé Osiris , son époux , ou le Soleil , triomphant des ennemis de la lumière ; dans son enthousiasme , elle lève son disque étincelant ; elle le montre au peuple. C'est une manière allégorique d'exprimer que le Soleil , après avoir demouré comme enfermé pendant huit jours dans les enfers , au solstice d'hiver , sous l'empire d'Abriman ou de Pluton , renaît , commence une nouvelle carrière , et monte de quelques degrés dans les signes supérieurs. Ce tableau est donc la peinture du terme d'une révolution solaire , et en même temps l'annonce d'un renouvellement de choses dans le monde céleste , ou d'une nouvelle période. ... C'est ainsi que se termine le célèbre Papyrus de Thèbes.

Avant de passer à une autre description , je dirai un mot des couleurs mystérieuses qui décorent généralement les monumens égyptiens.

#### EXAMEN DES COULEURS MYSTÉRIEUSES QUI DÉCORENT LES MONUMENS ÉGYPTIENS.

Je l'ai déjà dit et je le répète encore , l'homme de la nature , pour exprimer physiquement les impressions morales qu'il ressent à la vue des grandes merveilles dont il est frappé , a dû nécessairement , dans l'origine des choses , peindre les objets avant d'être en état de les décrire ; ainsi il s'est servi des formes et des couleurs qu'il avait sous les yeux pour exprimer sa pensée. Cette réflexion m'autorise à croire que les couleurs dont les Égyptiens revêtaient leurs monumens , étaient aussi des signes symboliques. Elles peuvent d'ac

servir, comme les attributs des divinités, à connaître l'esprit et le sens qu'on doit donner aux peintures que l'on voudrait expliquer.

On reconnaissait trois couleurs principales dans les mystères d'Isis ; le *noir*, le *blanc* et le *rouge*. Le *noir* est l'image de Saturne , de la privation de la lumière , des ténèbres ou du vide : le *blanc* celle d'Isis , de Diane ou de la Lune ; le *blanc* et le *jaune* étaient généralement regardés comme un symbole de la lumière. Le *rouge* était l'image du Soleil ou du feu. A ces couleurs sacrées, les Égyptiens ajoutèrent le *bleu*, pour peindre le ciel ou l'espace immense qui nous enveloppe, et le *vert* pour représenter l'eau ou le fluide qui coule dans toutes les parties de l'univers.

Le bœuf Apis était noir et blanc ; celui de Gérion était rouge. Les voiles du vaisseau de Thésée étaient noires ; celles du vaisseau dans lequel Ulysse s'embarqua pour reconduire Chryséis à son père, étaient noires ; mais il en prit de blanches pour son retour. C'est assez nous faire connaître que Chryséis est l'image de la constellation de la Vierge , accompagnée , dans cette position, de celle du vaisseau Argo , laquelle descend avec le Soleil lorsqu'il voyage dans les signes inférieurs et dégrade les jours ; de même le retour de cet astre à la lumière, ou dans les signes supérieurs, est signalé dans cette fable par celui d'Ulysse, qui plante des pavillons blancs sur son vaisseau.

Si j'examine ensuite les couleurs sous lesquelles on a représenté quelques figures du Papyrus de Thèbes, je vois qu'elles coïncident parfaitement avec le fond de l'al-légorie dont elles sont l'objet. D'abord, je vois Osiris,

vêtu de blanc et de rouge avec des carnations vertes ; ensuite Anubis y est peint en noir , et Isis voilée de blanc, est vêtue d'une longue tunique jaune et enveloppée d'un manteau rouge.

La couleur verte donnée à la carnation d'Osiris , est l'image de l'eau ; elle exprime ici le séjour du Dieu-Soleil dans les signes inférieurs ; et ce qui m'autorise à le croire , c'est que les Égyptiens supposaient que l'eau formait le dessus de la terre qui était censée voguer comme un vaisseau , ou comme une île flottante, sur un vaste océan. C'est donc pour peindre leur Dieu dans cette position , que les Égyptiens lui ont donné , sur le Papyrus de Thèbes , la couleur de l'eau ; d'ailleurs les anciens représentaient le Dieu Neptune avec une barbe et une chevelure vertes. Il est vrai que le Soleil, ou Osiris, Dieu-Lumière, en descendant dans les signes inférieurs par l'Occident, paraît véritablement s'abîmer ou s'enfoncer dans l'eau en passant sous la terre.

Dans le même Papyrus , les jambes d'Osiris sont peintes en blanc, tandis que la partie supérieure de son corps est verte. Je pense que l'on a voulu exprimer ici le phénomène qui s'opère dans la croissance du lotus , plante aquatique que l'on avait consacrée à Osiris ; car la partie inférieure de la plante plongée dans la terre submergée d'eau , est blanche, lorsque la tige qui reçoit les impressions de l'air en s'élevant au dessus de l'eau , prend une belle couleur verte : il en est de même de toutes les plantes privées d'air dans les parties inférieures. Ainsi , dans cette circonstance , on a dû représenter Osiris sous les couleurs du lotus , pour

exprimer que son siège est dans l'eau lorsqu'il passe dans les signes inférieurs, et que, par le mouvement périodique du Soleil dont il est l'emblème, il provoque l'intumescence du Nil.

Le manteau de pourpre dont on a convert les épaules de ce Dieu, est l'image du feu; ce qui exprime qu'Osiris, en transportant son siège dans les lieux humides, conserve néanmoins son feu vivifiant et sa puissance fécondante et génératrice.

Les Égyptiens, pour exprimer en peinture la couleur du feu du Soleil, peignaient quelquefois Osiris d'un rouge de pavot des champs, que nous appelons *coquelicot*; les Indiens peignent encore leur Dieu suprême en rouge.

Suivant Diodore de Sicile, les prêtres d'Osiris portaient un bonnet ou une espèce de chapeau rouge, avec une plume d'épervier. On voit également sur les monumens égyptiens, Osiris vêtu de bleu et de rouge, comme on a peint Apollon et les Dieux du premier ordre; aussi appelait-on Osiris *l'homme rouge* et Isis la *femme blanche*. Le bleu de saphir était consacré à Isis, et on lui donnait aussi les couleurs d'iris, ou de l'arc-en-ciel.

Les anciens auteurs parlent d'un arbre sacré, sous le nom d'*arbre solaire* et d'*arbre lunaire*. Ces deux arbres, selon eux, prenaient naissance sur une seule et même tige; les feuilles du premier étaient d'or et ses fruits étaient brillans comme le Soleil. Le second avait des feuilles d'argent et donnait des fruits blancs comme le lis.

Le jaune est l'image de la lumière du Soleil ou de

ses rayons ; c'est celle que l'on employait pour désigner le solstice d'été, et l'or était le métal avec lequel on représentait le Lion solsticial. Ceci est prouvé par le Papyrus lui-même , sur lequel on a peint le solstice d'été, on le Lion solsticial couleur d'or , toutes les fois qu'il a dû y figurer. C'est par une suite de la même conséquence qu'on a peint en *jaune* la partie supérieure du temple d'Osiris , ou du Soleil , tandis que la partie inférieure est *blanche*. Le *jaune* est l'emblème du solstice que le Soleil quitte , comme le *blanc* est le symbole de son affaiblissement , de la perte de ses forces , ou de la couleur dorée et soutenue de *jaune* , laquelle exprime son énergie et sa vigueur.

Anubis, peint en noir dans le même tableau, fait voir un Dieu secondaire privé de la lumière de son maître lorsqu'il remplit l'honorable fonction de conducteur des âmes dans le séjour des ombres. Pour exprimer le séjour de la Vierge céleste ou d'Isis , dans l'hémisphère inférieur , les Égyptiens , comme des peuples plus modernes , la représentaient avec un visage noir , comme on la voit figurer sur plusieurs peintures égyptiennes apportées en France par la Commission d'Égypte. On donnait quelquefois des *ailes vertes* à Isis pour exprimer les voyages de la Déesse dans les lieux humides ou inférieurs , comme on lui en donnait aussi de *noires* pour peindre les ténèbres ou son absence sur la terre lorsqu'elle est entièrement voilée ; mais lorsque cette Déesse , accompagnée d'Osiris , empruntait de lui sa lumière , ou plutôt qu'elle s'unissait à lui pour impri-

mer la force féconde à la nature , on lui donnait des *ailes rouges*.

Ce n'est pas tout. J'admire encore la sagesse des Égyptiens dans la direction de leurs monumens publics ; car en donnant à leurs emblèmes un caractère religieux , ils en dirigeaient la composition de manière à présenter au peuple les formes de l'autorité civile , toujours active et toujours surveillante ; c'est ainsi qu'Osiris , ou le Soleil fait homme , placé sur un trône , dans le tableau que nous avons sous les yeux , voit tout , donne des ordres à ses agens et fait monvoir l'univers auquel il préside par sa seule volonté. Ce Dieu serait donc comme un roi assis au milieu de son conseil , qui , d'un coup d'œil et par un seul geste , transmet sa volonté d'un bout à l'autre de ses États.

Enfin , examen fait du Papyrus de Thèbes , je dirai encore , ces sortes de manuscrits peuvent se comparer à nos *almanachs* , qui annoncent les variations du temps , l'état de la terre , par rapport à celui du ciel , et les travaux nécessaires à l'agriculture pour chaque saison de l'année et pour chaque mois. Celui-ci , comme ceux du même genre , ne serait donc qu'une histoire figurée du temps , des saisons , et par conséquent de l'année , ainsi que le tableau général des travaux agricoles , sur lequel on aurait aussi tracé les jours et les heures consacrés aux prières ; car les Égyptiens étaient fort religieux. Ils croyaient à l'immortalité de l'âme , et pensaient qu'elle venait de temps à autre visiter le corps qu'elle avait habité ; de là , sans doute , le soin

qu'ils prenaient pour les embaumemens, le luxe qu'ils mettaient dans les sépultures, et l'horreur qu'il avaient d'inciser les corps. Ainsi, l'usage de mettre dans les tombeaux les Papyrus dont je parle, dans la main, sous les bras ou entre les cuisses des morts, aurait eu pour but de leur rappeler les devoirs de la religion.

Mais on dira, si ces sortes de monumens sont des espèces d'almanachs, marquant les variations des temps, les diverses positions que le Soleil prend dans le ciel, ainsi que les phases de la Lune, pourquoi ne se trouvent-ils que sur les momies ou dans les caisses dans lesquelles on les enfermait ?..... Je dirai : cette sorte de Papyrus, que je considère comme un monument sacré, ne se trouve généralement pas sur toutes les momies, mais sur celles qui paraîtraient avoir mérité, pendant leur vie, une distinction particulière. Ce serait donc une faveur que les prêtres du sacré collège auraient accordée à la personne morte ; réflexion qui me fait croire que cette faveur aurait uniquement appartenu aux prêtres, aux rois, aux princes, ou aux initiés aux mystères ; car l'initiation, en donnant à l'initié toutes les connaissances, lui imprimait un caractère ineffaçable d'amour pour la religion et de force pour la défendre. On a découvert de ces manuscrits dans les tombeaux des femmes et des hommes, parce que les femmes recevaient une initiation particulière qui les distinguaient des autres femmes, et qu'en conséquence elles étaient admises au service du culte, comme les hommes initiés. On remarquera encore que le grand système de la religion des Égyptiens, composé

des rapports généraux, qui existent entre le ciel et la terre et qui les lient entr'eux, figuré par tableaux comme on le voit sur le Papyrus de Thèbes, se trouve gravé ou sculpté, non-seulement sur les temples, sur les obélisques et sur la base des statues héroïques ou des Dieux, mais encore sur les tombeaux et particulièrement sur les enveloppes des morts qui auraient été distingués par des places éminentes; qui auraient bien mérité de la patrie, ou qui auraient été initiés aux grands mystères de la Déesse Isis.

EXAMEN D'UN AUTRE PAPIRUS QUI EST A LA BIBLIOTHÈQUE  
DU ROI.

On conserve à la bibliothèque du Roi un Papyrus égyptien, également découvert à Thèbes et apporté en France par les membres de la Commission d'Égypte. Ce manuscrit précieux, moins beau cependant que le premier, porte douze pieds de long et contient dix-neuf parties d'écriture (1).

Je ne parlerai ici que du tableau que l'on a dessiné et placé en tête de l'ouvrage, à peu près comme les vignettes qui forment le frontispice de nos an-

(1) Voyez la dernière planche de l'atlas du voyage de M. le baron Denon. \*

L'éditeur de cet ouvrage n'ayant pas jugé à propos de faire graver les Papyrus dont je vais parler, attendu qu'ils se sont tous dans l'atlas du Voyage en Égypte, par M. le baron Denon, ainsi que dans l'ouvrage de la Commission, j'ai cru néanmoins devoir indiquer chaque figure dont ils se composent, par un chiffre, afin qu'on puisse reconnaître chaque sujet sur les gravures même, et en suivre plus facilement l'explication.

ciens manuscrits. Cette peinture fait voir, à peu de chose près, les mêmes personnages et les mêmes groupes qui sont dessinés sur le Papyrus que je viens de décrire. On a donc eu la même intention dans la composition de celui-ci ; d'ailleurs, l'analogie qui existe dans ces deux ouvrages ne saurait surprendre, puisqu'ils ont été l'un et l'autre découverts dans des coffres de momies et dans la même ville. Ainsi, je dirai : ce tableau représente l'ouverture de l'année sous le signe de la Balance, le débordement du Nil ou la prospérité de l'Égypte (1).

Comme dans le précédent, on voit le Soleil fait homme, présider la scène sous le nom d'Osiris : on y voit l'autel, le lotus, l'hippopotame femelle, la gueule ouverte et haletante, posée sur un piédestal. L'animal symbolique regarde Osiris d'un œil fixe et semble demander à ce Dieu l'eau nécessaire à son existence. Telle est l'attitude que prennent naturellement les chiens lorsqu'ils réclament quelque bienfait de leur maître.

Plus loin, Anubis, ses tablettes à la main, et dans la posture qu'on lui a donnée sur le précédent Papyrus, inscrit, d'après l'ordre d'Osiris, les diverses hauteurs que le Nil va parcourir dans son intumescence. Isis, la clef du Nil à la main, se dispose, du consen-

---

(1) Dans le grand et bel ouvrage de la Commission d'Égypte, on voit les gravures de plusieurs bas-reliefs tirés des hypogées ou galeries souterraines consacrées à la sépulture des Pharaons, qui représentent absolument la même composition et les mêmes personnages groupés et dessinés dans les mêmes attitudes.

tement de son époux , à ouvrir les écluses du fleuve et à en faire gonfler les eaux : ce qui est confirmé par l'exclamation d'un prêtre que l'on a placé devant la Déesse. Les bras étendus de l'Hiérophante , ainsi que les traits de son visage , expriment la joie ; il chante les louanges d'un Dieu gouverneur du ciel et de la terre ; et il entonne les airs consacrés à la célébration des grands mystères de la nature. Platon , dans le deuxième livre des lois , parle des chansons ou plutôt des airs d'Isis , qui étaient en usage dans toute l'Égypte. S'il en est ainsi , l'Hiérophante , dans son enthousiasme , dirait aux Égyptiens : *peuples de l'Égypte et vous sujets d'Osiris , vos vœux sont exaucés , les Dieux vous sont favorables ; le Nil monte , puisse-t-il arriver à sa juste hauteur ! . . . .* La figure suivante pourrait bien être une prêtresse ; car les femmes des prêtres égyptiens prenaient part aux sacrifices , et elles desservaient leurs époux dans les fonctions du saint office.

Comme dans le précédent Papyrus , la scène se passe dans un temple consacré aux Dieux : de même les colonnes du temple sont formées par une tige de lotus. Comme ce nouveau dessin présente quelques variantes dans son ensemble , je vais suivre l'explication des figures dans leur ordre (1).

*Explication des figures. Fig. 1<sup>re</sup>.* Les colonnes qui supportent le temple dans lequel la scène se passe , se composent d'une tige de lotus. La fleur de cette plante , re-

---

(1) J'ai fait graver celui-ci , pour prouver que les *Papyrus* que l'on déposait dans les coffres des momies privilégiées , avaient un seul et même but.

présentée dans tout son développement, en forme les chapiteaux; et le serpent d'Ève, le symbole de l'automne, se montre dans le chapiteau placé à l'occident du tableau; *fig. 2*, Osiris mitré, assis sur son trône, préside la scène, et se trouve placé à l'orient; *fig. 3*, un autel chargé d'un vase et surmonté d'une fleur de lotus, signale l'intumescence du Nil; *fig. 4*, l'hippopotame posé devant le Dieu sur un piédestal, la gueule ouverte et haletante, paraît réclamer de la bonté du Dieu l'eau ou l'aliment nécessaire à l'extinction de la soif qui le dévore; d'ailleurs, on se rappellera que l'hippopotame, mis au nombre des hiéroglyphes, devenait un symbole de l'immersion des eaux du Nil; car il ne paraissait sur les terres de l'Égypte qu'à la suite de l'intumescence du fleuve qui les arrose. Pour mieux exprimer l'abondance et la fertilité, on a eu soin de peindre ici un hippopotame femelle. On voit ensuite, *fig. 5*, une tête d'Isis, dont je suppose le corps dans l'eau. Cette figure sert à exprimer la hauteur convenable à laquelle le fleuve doit monter; car l'Égypte serait submergée, si les eaux du fleuve dépassaient la mesure ordinaire. (*Voyez* ce que j'ai dit à ce sujet.) On a donc figuré la déesse elle-même dans le fleuve et dirigeant les eaux, pour éloigner de l'esprit des Égyptiens toute idée fâcheuse à cet égard; *fig. 6*, Anubis, à tête d'Ibis, secrétaire d'Osiris, inscrit la hauteur à laquelle s'élève le fleuve; ce qui a encore lieu tous les ans en Égypte.

*Fig. 7*. L'idole d'Horus naissant, posé sur le sceptre de son père, auquel il doit succéder, figuré dans le groupe principal du tableau, à la suite duquel, *fig. 8*, on voit une grande balance, le symbole du signe sous lequel le Nil déborde. L'abondance que le débordement procure à l'Égypte, est exprimée par les fleurs de lotus qui terminent les extrémités du fléau de la balance, comme l'équinoxe d'automne et l'égalité des jours et des nuits sont figurés par

le juste équilibre des plateaux. Dans l'un des plateaux, je vois une figure accroupie et couronnée d'une palme, que je suppose être un symbole de la Lune ou d'*Isis protectrice* ; comme dans l'autre plateau, je vois une espèce de disque que je suppose être une image du Soleil ou d'*Osiris protecteur* ; car la puissance que le Soleil et la Lune exercent sur la terre, influe singulièrement sur le débordement du Nil, le principal objet que l'on s'est proposé de peindre dans ce tableau.

*Fig. 9.* Anubis debout, avec sa tête de Chacal, maintient l'égalité des plateaux de la balance.

*Nota.* Le Chacal est un symbole de la constellation du *Loup* ou de la *Panthère*, qui s'unit au soleil à l'équinoxe d'automne. C'est pour cette raison que l'on peint Bacchus, ou le Dieu des vendanges, monté sur un char traîné par des panthères ou des tigres, ayant à la main une grappe de raisin ou une coupe remplie de vin. On couvre aussi ce Dieu de la peau d'une panthère, parce qu'à cette époque de l'année, le Soleil, dont Osiris ou Bacchus est l'image, couvre de ses rayons la constellation dont je parle. Théon voit dans la coupe de Bacchus un symbole relatif à la terre d'Égypte inondée par le Nil.

*Fig. 10.* Cette même balance est couronnée par un ceropithèque (1), le symbole du Verscan, comme je l'ai démontré plusieurs fois, lequel se place au zénith du ciel comme sur un trône élevé au moment où le Soleil, placé dans la balance, se lève avec ses acolytes ; c'est-à-dire, avec les constellations qui accompagnent ce signe.

---

(1) Je ne partage point l'opinion de M. le baron Denon, qui, en parlant de cette figure, dans son excellent ouvrage sur la *Haute et la Basse-Égypte*, dit que c'est un chien ou un hippopotame qui épanche de l'eau sur l'image de la terre. (Voyez les notes de son ouvrage in-4°, et dans l'atlas, la gravure du Papyrus dont je parle.)

*Fig. 11.* Un prêtre vêtu de blanc partage les fonctions d'Osiris et d'Anubis. Il est reconnaissable par son costume et par la mitre dont il est coiffé.

*Fig. 12.* Cependant la déesse Isis, éloignée de la scène comme l'est alors la Vierge céleste, dont le lever s'opère plus tard que celui du Soleil, coiffée d'une palme, armée de la clef du Nil et placée devant un autel chargé de lotus, se dispose à ouvrir les écluses du fleuve; *fig. 13*, un prêtre debout, les bras ouverts, rend grâces aux Dieux; *fig. 14*, près de lui une prêtresse d'Isis sacrifie aux Dieux, conjointement avec son époux. Enfin, *fig. 15*, une grande frise termine la partie supérieure du tableau. Je ne dirai rien de cette bande qui était chargée d'hiéroglyphes, parce qu'elle a été entièrement ruinée (1).

(1) J'ai vu dernièrement, rue de Rivoli, chez M. Dethna, fils du vice-consul d'Alexandrie, arrivé il y a peu de temps de la Haute-Égypte, avec une collection précieuse d'antiquités, trente-quatre bas-reliefs, ou tableaux en pierre à rasoir du plus beau travail. Sur les deux plus grands, on remarque le *signe de la Balance* exprimé comme il l'est ici. Le même signe se trouve également sculpté dans le tombeau des rois à Thèbes, comme on a pu le remarquer plus haut. (Voyez le grand ouvrage de la commission d'Égypte.) On y voit Osiris mitré, assis sur un cube qui lui sert de trône; Anubis à tête d'ibis, inscrivant, en présence du Dieu, les degrés de la hauteur du Nil. Ces différens tableaux ont une ressemblance parfaite avec le Papyrus que je décris.

M. Dethna possède aussi une figure d'Isis assise et accroupie, de manière à représenter un cube. Le travail de cette statue est d'une finesse d'exécution extraordinaire; elle est en pierre à rasoir comme les bas-reliefs. Isis est figurée sous les traits d'une vieille femme; on a donc eu l'intention de peindre hiéroglyphiquement la terre, la *mère des années*, la grande déesse des Égyptiens, ou la Cybèle de Grecs; elle est couverte d'une *peau de lion* semblable à celle dont on couvre les épaules d'Hercole; et, pour attributs, elle porte une palme et le

*Peinture tirée des hypogées ou tombeaux des rois à Thèbes.*

Cette peinture remarquable qui décore le plafond du tombeau des rois à Thèbes, se divise en deux parties parfaitement égales dans leur proportion. (*Voyez la gravure dans l'ouvrage de la Commission, où elle est ainsi désignée: THÈBES. — Tableau astronomique peint au plafond de l'un des tombeaux des rois.*) Chacune de ces parties est enveloppée d'une figure colossale d'Isis, représentée nue, si j'en excepte deux bracelets qu'elle porte à chacun de ses bras; savoir: l'un à l'articulation supérieure du bras, au dessus du deltoïde, et l'autre à l'articulation du poignet (1). Près du visage des deux représentations d'Isis, précisément dans la direction du nez, on voit un disque que je crois être celui de la Lune; et au côté opposé, immédiatement en face de la

---

tan, ou la clef du Nil. La pose de la déesse, la peau de lion dont elle est ornée, et la forme de la statue, concourent à exprimer la force dont elle est l'emblème, ainsi que la durée du monde dont elle est l'image. La peau de lion ne se voit pas communément sur cette espèce de statue.

(1) Personne n'ignore qu'Isis, aussi bien que Junon, présidaient aux accidens naturels qui surviennent tous les mois aux femmes; car on les appelait l'une et l'autre *Deesses des mois*. D'après cela, on serait autorisé à supposer que l'on donnait aux deux déesses égyptienne et grecque, dont je parle, un croissant pour peindre les mois, et des bracelets pour indiquer qu'elles avaient appris aux femmes à compter certain jour, comme on voit encore aujourd'hui les orientaux se servir des graines de leurs chapelets ou de leurs bracelets, pour faire leurs comptes. Cette opinion est celle que manifeste Tournefort dans son voyage du Levant, en parlant de la statue de Junon qui ornait le temple de cette déesse à Samos. Je ne vois rien de mystérieux dans les bracelets dont il est question; je les considère seulement comme un ornement qui convient d'autant mieux aux femmes, qu'elles l'ont généralement adopté.

partie génitale de la même figure, on voit un scarabée dont les ailes sont éployées. L'animal tient dans ses pinces la boule fétide qu'il roule habituellement. Dans l'espace que laissent les deux bras d'Isis, on voit une figure d'homme d'une proportion plus petite, et qui, comparativement à celle de la déesse, rentre dans la proportion ordinaire.

D'après le simple exposé que je viens de faire, il n'y a aucun doute que cette figure ne soit celle d'Isis, ainsi que je l'ai avancé. La forme colossale, son attitude courbée et tournée de manière à envelopper tout ce qui l'entoure, expriment bien l'immensité de la puissance qu'elle exerçait, suivant les Égyptiens, sur la terre comme dans le ciel. D'ailleurs, pour renforcer cette expression, le grammatiste, directeur de ces sortes d'ouvrages, a eu le soin de faire peindre sur le corps de la déesse les cinq planètes distinguées par autant de disques ou de ronds particuliers. Cette peinture mystérieuse est donc l'image de la grande déesse des Égyptiens; car ils supposaient que sa tête touchait le sommet du ciel, et ses pieds l'extrémité de la terre. Comme la nature, elle est nue; et pour mieux peindre sa nudité, outre les formes de son corps exactement tracées dans toutes leurs parties, on n'a pas oublié de dessiner le voile dont elle se couvre habituellement; mais ici ce voile, orné de petits carreaux, comme les étoffes que font encore les sauvages, et dans le goût de celles que l'on appelle *écossaises*, flotte et descend en contre-bas du corps de la déesse qu'il développe entièrement. (*Voyez*, pour ce vêtement, la planche représentant Neptis ou Isis, déesse de la mort, tome I<sup>er</sup>, page 149.)

Au dessous de ce voile et dans toute sa longueur, on a représenté un sujet allégorique dont voici la description :

*Explication.* Le sujet principal de la première division du plafond est assez bizarre pour la composition ; elle fait voir la représentation du bœuf Apis embaumé, ayant au dessus de sa tête celle d'un lion couché sur ses quatre pattes, et vers ses pieds un porc colossal debout qui s'appuie du pied droit de devant sur un triangle, et du pied gauche sur un crocodile. Derrière l'image du Taureau on voit un homme debout, d'une plus grande stature que les autres hommes que l'on a mis en scène. Devant l'animal immonde qui joue ici le principal rôle, on a figuré un homme à tête d'épervier ; il est monté sur le triangle sur lequel repose le porc, et perce d'une lance, qu'il tient à la main, le corps du Taureau. Au dessus de la tête de cet homme se dessine un autre personnage qui perce également de sa lance un crocodile qui se présente à lui.

Cette peinture ne peut être qu'une image du règne du porc, qui, comme celui de l'hippopotame, avait lieu après le règne du Taureau, qui était censé mourir immédiatement après le règne du Lion, on après le solstice d'été, dont le Lion était l'emblème, comme le Taureau l'était du printemps. En effet, le porc ou le cochon mis au nombre des hiéroglyphes, annonçait aux Égyptiens la retraite des eaux du Nil, l'apurement des terres et la délivrance des insectes, et des plantes nuisibles à la végétation, ainsi que le commencement du labourage auquel on employait quelquefois les porcs, suivant quelques auteurs.

C'est ainsi qu'à l'époque où les Égyptiens commençaient le labourage des terres, si l'on suppose le Soleil dans le signe du Verseau, comme il s'y plaçait de fait après l'inondation, on verra les constellations suivantes se dessiner

dans le ciel de cette manière ; savoir : à l'orient l'homme du Verseau appuyé sur son urne ; le Vautour ou l'Épervier, le Poisson méridional (ou Dagon-Dieu des Syriens) ; le Taureau figurera au zénith du ciel ou au midi, entre le triangle appelé Delta ou l'Égypte, Orion ou Orus, qui, le bras levé, parait menacer le Taureau de l'arme qu'il tient à la main, et au dessous de lui coule le grand fleuve appelé Nil, que les Égyptiens figuraient par un crocodile ; à l'occident, on verra paraître le Lion ayant au dessus de lui la grande Ourse désignée sous le nom de *porc* ou de *sanglier*, et au dessous l'Hydre brûlante connue aussi sous le nom de *Nil*, que l'on a figuré une seconde fois par un crocodile. D'après cela, si l'on veut reconnaître, avec moi, dans ce tableau céleste, celui que je veux décrire, on verra que l'on a réellement exprimé ce que le laboureur égyptien voyait dans le ciel, lorsqu'il sortait de sa demeure, au lever du Soleil, pour se rendre aux champs.

Le culte du porc se trouve par-tout. Vichenou, la seconde divinité des Indiens, se transforme en porc ; les compagnons d'Ulysse, et même le Démon, passent dans le corps de plusieurs pores. L'animal destructeur, ou le porc, était immolé par les Grecs en l'honneur de Cérès. Le même animal est aussi le porc céleste ou le sanglier d'Érymanthe, combattu par Hercule. C'est lui qui tue Adonis et qui blesse Atys. Il est l'Ourse fameuse des mystères d'Isis que les Égyptiens portaient en cérémonie dans la pompe isiaque, au son des instrumens ; ils l'habillaient en femme et l'appelaient l'*ancienne*.

Les Syriens appelaient *porc* la grande Ourse, et ils considéraient le porc comme un symbole du mauvais génie. Les Égyptiens l'appelaient *Chien de Typhon* ; d'autres peuples lui donnaient le nom de *Chien de Calisto*.

Rien ne prouve que les Égyptiens aient jamais mis le porc

au nombre de leurs divinités; mais il est certain qu'ils l'offraient en sacrifice. Suivant Hérodote, les Égyptiens employaient des pores aux travaux de l'agriculture. Cependant, on pourrait révoquer en doute Hérodote et les auteurs qui, en parlant de l'agriculture des Égyptiens, disent qu'ils se servaient de pores pour labourer et pour herser leurs terres, puisque rien ne le prouve, et qu'on n'a jamais vu sur aucun monument égyptien cet animal attaché à la charrue ou à la herse; mais on sait qu'après l'inondation du Nil, les Égyptiens conduisaient des troupeaux de pores pour dévorer les racines des plantes aquatiques, le frai des grenouilles, des crapauds, les œufs des serpents d'eau, et en général pour détruire toutes les choses nuisibles à la végétation, que les Ibis auraient pu laisser pendant le court espace de temps qui s'écoulait entre l'époque de la retraite des eaux du fleuve et celle du labour.

Cet usage des Égyptiens nous a été conservé par une peinture qui existe encore à Thèbes, dans le tombeau des rois, et qui est gravée dans le bel ouvrage de la Commission, sous ce titre : *Thèbes, Bybân et Motouk*. A. vol. II, pl. 83. Nous avons cru devoir la faire paraître ici, parce qu'elle vient à l'appui de nos idées sur les allégories égyptiennes.

Ce tableau représente la retraite des eaux du Nil, qui avait lieu à l'équinoxe d'automne, comme l'indique le signe de la Balance que l'on a figuré devant le Dieu O iris. Je ne partage point l'opinion d'un écrivain éclairé, membre de la Commission, qui a cru voir, en pensant à la métempsycose, dogme de la religion égyptienne, que ce tableau représentait une âme qui passait dans le corps d'un cochon. Voici ma version :

*Description des figures du tableau.*

Le Dieu Osiris est assis sur une espèce de parapet ou de mesure du Nil, dont la hauteur est baissée de neuf coudées, ce qui est indiqué par les degrés que l'on a dessinés, et sur chacun desquels on voit un prêtre qui se dispose à rendre hommage à la Divinité.

L'ensemble du tableau fait voir une vaste plaine fauveuse, au milieu de laquelle est un port placé dans une barque qui est conduite au lieu où l'animal doit remplir son office par deux singes ou cercopithèques. Les singes et la barque désignent le Nil. D'ailleurs, dans la partie supérieure, on a peint à l'occident Anubis avec sa tête de loup, et à l'orient plusieurs oiseaux à tête de femme. C'est précisément ce que le ciel fait voir lorsque le Soleil s'assied dans le signe de la Balance; il est accompagné d'un côté de la constellation du Loup, et de l'autre de celles de la Vierge et du Corbeau d'Apollon qui est perché sur le dos de l'Hydre femelle que l'on appelle aussi le *Nil*; c'est pour cette raison que l'on a figuré un grand serpent dans le pilastre qui borde le tableau. Je reviens à l'examen du premier tableau.

Dix-sept figures divisées en deux bandes se dessinent de chaque côté du principal tableau. Toutes ces figures ont chacune un disque au dessus de leur tête, pour désigner le Soleil dont elles sont l'emblème. On en voit huit à droite et neuf à gauche. Les quatre premières de la droite représentent les quatre divisions du ciel par l'image du Soleil, sous la forme d'Osiris à tête humaine, à tête de chien, à tête de loup et à tête d'épervier. Les quatre autres figures, diversement posées, tiennent chacune un attribut différent; l'une d'elles tient un rouleau de Papyrus, sur lequel le secrétaire d'Osiris devait inscrire les hauteurs progressives de l'insinuation du Nil. Les trois premières

figures de gauche se présentent aussi dans des attitudes différentes ; elles sont également armées d'attributs : celle de la tête porte une palme à la main ; les quatre qui suivent sont la représentation d'Osiris à tête humaine, à tête de loup, à tête d'ibis et à tête d'épervier ; les deux dernières figures à tête humaine sont dessinées dans la même attitude. Il faut observer aussi que les six dernières figures de cette espèce de frise ont toutes la même allure ; elles se touchent par la main, et expriment un commun accord entr'elles.

Le sujet principal de la seconde division de la peinture thébaine, dont je parle, se compose de la manière suivante : dans le milieu de la scène, le taureau Apis se montre comme le héros de la fête. Posé majestueusement sur le joug que l'on impose ordinairement aux animaux de son espèce, il est porté comme en triomphe par le représentant d'Osiris, ou par le prêtre chargé d'officier dans les cérémonies religieuses. Voilà donc le siège du Soleil bien déterminé dans le signe du Taureau, où il fixait alors l'équinoxe du printemps. Devant ce même Taureau paré de la gloire céleste, on voit le Lion aculé sur ses pattes, ayant au dessus de lui l'image de la constellation de la Vierge ; au dessous un crocodile, et derrière lui, un peu au dessus du crocodile, un scorpion bien dessiné ; de l'autre côté ou derrière le taureau Apis, on voit un homme à tête d'épervier qui est renversé, et qui tient à la main une espèce de pique. Plus loin, le célèbre porc dont j'ai déjà parlé, portant une Ourse sur son dos, se dessine dans une grande proportion, ayant son pied droit posé sur un vase. Je ne puis me dispenser de faire remarquer qu'ici la constellation de la grande Ourse est peinte par deux figures en rapport avec les noms qu'on lui donne indistinctement. Ce groupe sera encore une image de l'union d'Isis à Osiris que je désignerai par les noms d'*Isis-*

*Ourse* et d'*Osiris-Porc* ; d'ailleurs on sait qu'*Isis*, dans la pompe isiaque , était portée en triomphe sous la forme d'une *Ourse*. Les Indiens avaient leur *Vichenou-Porc* , et les Gaulois leur  *Mercure-Cochon*.

Cette peinture n'est pas le seul monument égyptien où l'on voit le porc jouer le principal rôle. Caylus, tome I<sup>er</sup>, page 65, planches 21, 22 et suivantes, donne la gravure d'un moreceau de toile, fragment d'une bande de toile chargée d'hiéroglyphes que l'on suppose avoir servi d'enveloppe à une momie ; entr'autres Divinités égyptiennes, on y remarque le porc, et des prêtres rangés processionnellement qui rendent hommage aux Dieux protecteurs du Nil. Le moreceau de cette bande qui appartenait à Caylus, est conservé à la bibliothèque du Roi ; la seconde partie, car elle a été coupée en plusieurs morceaux, se trouvait dans le cabinet de M. l'abbé de Tersan ; on ignore dans quelles mains elle est passée depuis sa mort.

Le père Montfaucon dit, avec raison, que l'ensemble des figures dessinées sur cette toile, représente un calendrier ; en effet, je retrouve sur cette bande curieuse, les mêmes persanages dans les mêmes fonctions, et placés à peu près comme ceux qui se trouvent dessinés sur le Papyrus de Thèbes. Ce morceau de toile, dont je parle, est donc comme le Papyrus de Thèbes, une peinture des génies supérieurs qui règlent la marche des planètes et des constellations ; une image de l'année solaire et rurale ; une indication des mouvemens du Nil ; enfin, un rappel des époques où le peuple est dans l'obligation de remercier les Dieux des bienfaits qu'ils répandent sur la terre. C'est parce que les Égyptiens croyaient à l'immortalité de l'âme et à la résurrection des corps, qu'ils traçaient toutes ces choses sur les enveloppes des momies, pour exprimer que le défunt avait été régulier observa-

teur des devoirs de la religion pendant la vie , et pour le mettre à même de remplir les mêmes devoirs au moment de sa résurrection.

Si, suivant mon usage, je consulte la sphère pour obtenir des éclaircissemens sur les hiéroglyphes des Égyptiens, je me place à l'orient lorsque le Soleil se levait dans le signe du Taureau à l'équinoxe du printemps, je verrai au dessous de ce même Taureau Orion ou Orus. Au zénith, ce sera le Lion ayant au dessus de lui la grande Ourse; la Vierge se présentera derrière le Lion, au dessous du roi des animaux; l'Hydre brûlante ou le Nil sera figuré par un crocodile. Plus loin, toujours en suivant la même direction, c'est-à-dire dans l'éloignement, sera tracé le Scorpion ou le signe dans lequel les Égyptiens avaient fixé la mort d'Osiris. Cette peinture hiéroglyphique représente donc à la fois les équinoxes de printemps et d'automne, les solstices d'été et d'hiver, le renouvellement de l'année; l'annonce de l'inondation, la retraite des eaux du Nil et le labourage; enfin, elle serait désignée de la manière suivante; savoir: l'équinoxe du printemps par le Taureau, le solstice d'été par le Lion, le renouvellement de l'année ou l'équinoxe d'automne, ainsi que l'inondation par la Vierge, le Scorpion et le Crocodile, la retraite des eaux du Nil et le labourage par le Pore, et enfin le solstice d'hiver par la figure humaine à tête d'épervier.

A droite et à gauche du même tableau on voit une espèce de procession composée, à droite, de dix figures, et à gauche de neuf. Toutes ces figures sont posées debout et dans des attitudes peu variées. Les trois premières de la droite, si j'en juge par leurs attitudes et leurs gestes, paraissent s'entretenir ensemble sur ce qu'elles voient; chacune, cependant, suivant les émotions qu'elle éprouve. Viennent ensuite les images des quatre incarnations d'Osiris, sous lesquelles on le faisait paraître successivement

dans les temples, pour peindre les différentes positions du Soleil pendant sa révolution annuelle ; savoir : à tête humaine, à tête de loup ou de chacal, à tête d'ibis et à tête d'épervier. Les trois dernières figures de cette procession paraissent prendre peu de part à la fête, si j'en juge par l'immobilité de leurs bras.

La procession de la gauche paraît avoir Isis pour conducteur. La déesse ouvre la marche ; elle est suivie des idoles d'Osiris à tête de lion, puis de chien, de loup et d'épervier. Derrière ces quatre figures on voit un personnage dans une attitude qui indiquerait une sorte de crainte mêlée d'étonnement. Vient ensuite l'image d'Osiris, sous la forme d'une momie, que je considère comme un symbole de la mort ou de la destruction de la nature. Derrière celle-ci marche une autre figure sans bras ; mais elle est coiffée de deux palmes triomphales qui pourraient bien exprimer le dégagement de la mort à la vie ; c'est-à-dire un commencement de résurrection. Enfin, la dernière figure qui ferme la procession, représentée dans une posture plus animée que les autres, tient d'une main un flambeau allumé, tandis que de l'autre main elle semble indiquer le ciel.

Cette marche religieuse pourrait bien être celle d'une initiation, et je ne suis pas éloigné de penser qu'elle est la représentation des épreuves par lesquelles les rois devaient passer avant de monter au trône. Ainsi, les principaux tableaux, du plafond que je viens de décrire, seraient une peinture du ciel, exprimée par les formes sacrées désignées sous le nom d'Hiéroglyphes. C'est ainsi qu'en Égypte, les rois devaient s'immerger dans la connaissance des hautes sciences, pour régner conformément aux lois. D'après cela, les quatre frises, composées de figures marchant en procession, seraient la peinture des voyages de l'initié royal, auquel, sans doute, on ménageait les épreuves rigoureuses

de la grande initiation. Ainsi, je considérerais la première figure de la frise, dessinée à droite, et qui exprime l'étonnement, comme celle de l'initié royal, qui, au moment où il voit les lumières divines, prend en même temps la connaissance des signes et des symboles avec lesquels les prêtres grammatistes peignaient mystérieusement l'état du ciel aux époques de l'année où l'homme devait rendre grâces aux Dieux, et s'occuper des travaux relatifs à l'agriculture. La sixième figure de la procession, de droite, serait le même initié traversant le souterrain dans lequel se passaient les épreuves de l'initiation. L'attitude, à demi inclinée de cette figure, son expression mêlée de crainte, tout, dans la circonstance, indique la position d'un récipiendaire qui marche dans les ténèbres avant de revoir la lumière, ou l'instruction, qui seule fait le bonheur pendant le cours de la vie. D'ailleurs, le porte-flambeau qui éclaire la scène, semble confirmer mon opinion à cet égard.

#### OBSERVATION GÉNÉRALE.

D'après tout ce qu'on a vu jusqu'ici, il est du moins certain que les hiéroglyphes dessinés sur les Papyrus ou sur les toiles dont les Égyptiens enveloppaient les morts, comme sur le plafond du tombeau des rois à Thèbes, représentent 1° les divisions de l'année, par conséquent, les deux solstices, les deux équinoxes et les révolutions du Nil; 2° les travaux de la campagne qui s'opéraient à la suite de l'intumescence du grand fleuve, que les Égyptiens, par reconnaissance, avaient divinisés; 3° les fêtes que ce peuple religieux célébraient dans le cours de l'année pour remercier les Dieux; 4° les attitudes et les figures que prenaient ces mêmes Dieux, dans les cérémonies du culte; car les Égyptiens

supposaient que les Divinités protectrices du monde descendaient du haut des cieux pour diriger les choses d'ici bas.

Quoiqu'en dise Pluche, dans son *Histoire du ciel*, mon opinion est fixée à cet égard, et je dis : il est certain que les Dieux de l'Égypte n'étaient que la représentation du monde planétaire ou du ciel. C'est donc à l'astronomie qu'il faut avoir recours, si l'on veut une explication satisfaisante des formes monstrueuses des Divinités égyptiennes, ainsi que de l'écriture sacrée ou hiéroglyphique. Il est vrai que cette science profonde, entièrement due aux anciens mages, se renfermait dans le sacré collège des mystères, et qu'elle n'en sortait jamais ; car elle n'était point communiquée aux étrangers, quoiqu'ils se fussent soumis à l'initiation. Il est encore vrai que le secret inviolable des initiés reçus aux *grands* comme aux *petits mystères*, n'a pas peu contribué à jeter dans l'erreur la plupart des écrivains qui ont traité cette matière. Hérodote, lui-même, avoue qu'il ne lui est pas permis de rapporter tout ce qu'il a vu et entendu dans le cérémonial de l'initiation.

La diversité des opinions des philosophes de l'antiquité sur la *nature des Dieux*, prouverait ce que je viens d'avancer ; car s'ils eussent été admis à la *grande initiation*, uniquement réservée aux Égyptiens, ils n'auraient eu qu'une seule et même opinion sur cette matière, et ils n'auraient eu qu'une seule et même doctrine. Pour prouver jusqu'à quel point mon opinion sur les Dieux de l'Égypte est fondée, je rapporterai quelques détails relatifs aux représentans de la Divinité ou aux prêtres chargés de l'initiation.

L'initié, après avoir subi les épreuves d'usage, était introduit dans le temple des Dieux, et il voyait les sublimes clartés, ou les *lumières divines*. Dans le sanctuaire du temple, au pied d'une espèce de *trinité*, formée des statues d'Isis, d'Osiris et d'Horus, l'hiérophante, ou celui qui révèle les choses saintes, était assis sur un trône d'or, resplendissant de lumière, et vêtu d'un habit de lin richement décoré. Il était l'image du *démiurgos*, ou du fabricant du ciel et de la terre. Comme lui, il était impassible et voilé, pour exprimer que le créateur de toutes choses, l'être incréé se cache à nos yeux et qu'il régit l'univers sans effort, et par sa seule volonté. Ainsi, l'hiérophante représentait : *l'intelligence, l'esprit, la source de l'être et de la beauté; celui à qui tout obéit* : c'était Dieu . . .

Un prêtre, richement vêtu, se présentait à l'initié, on le nommait le *porte-lumière* : il était l'image vivante d'Osiris ou du Soleil.

Un troisième prêtre se tenait près d'un autel, on le nommait l'*adorateur*. Il représentait Isis, et portait un croissant sur la tête, semblable à celui qu'on donne à Diane, et ce serviteur de la grande déesse était censé annoncer la néomenie, et, par conséquent, fixer les différentes fêtes instituées pour louer Dieu, et le remercier des productions qu'il fait journellement éclore sur la terre.

Enfin, le quatrième prêtre, qui s'adressait au néophyte, représentait Anubis, l'interprète de la volonté d'un Dieu suprême et tout-puissant; semblable à Mercure dans ses fonctions auprès de l'hiérophante, on le nommait le *messenger des Dieux*. Accompagné de deux

serpens, il se présentait à l'initié avec sa tête de chien et sa mesure du Nil. Ainsi donc, ce Fonctionnaire de la Divinité aurait été l'image de la belle étoile, appelée Sirius ou le *Grand-Chien*, que le Soleil couvrait de ses rayons brûlans, à l'époque de l'année, désignée sous le nom de *canicule* (1).

Ce travestissement du prêtre en Dieu Anubis, désignait aussi l'inondation du Nil, et sa présence dans les temples servait à indiquer aux habitans des rives du fleuve, qu'ils aient à se retirer chez eux, et à faire les provisions nécessaires à la vie pendant la durée de l'immersion des eaux; car ils se trouvaient enfermés dans leurs demeures, jusqu'à l'époque où le Nil rentré dans son lit, leur permettait d'en sortir et de travailler à la terre.

Comme on le voit, toutes ces choses avaient rapport aux cérémonies des fêtes rurales instituées de première origine dans toute l'Égypte. Le premier but de ces fêtes, simples dans leur institution, aurait donc été d'apprendre aux hommes à *subsister*, à *régler leur travail*, à *vivre en paix* et à *espérer, en honorant les Dieux, un meilleur avenir*. (Ces fêtes, en Grèce, se nommaient THESMOPHORIES; en Phénicie, et chez les Latins PALILIES.)

Ce qu'Isocrate, Épictète et Cicéron disent de l'ini-

(1) Procion, ou le Petit-Chien, nommé *Canicula*, chez les Latins, est un symbole de la canicule. Horace, en parlant de la canicule, a dit : déjà nous éprouvons les fureurs de Procion.

Les Égyptiens nomment le *Grand-Chien*, ou *Sirius*, l'astre d'Isis; ils l'appellent aussi *Hydragoras*, ou l'astre qui fait épancher le Nil.

tiation, mérite d'être rapporté pour la mieux faire connaître.

Le premier s'exprime ainsi : *Ceux qui ont part aux mystères, s'assurent de douces espérances pour le moment de la mort et pour toute l'éternité. Tous ces mystères, dit Épicète, ont été établis par les anciens, pour régler la vie des hommes et pour en éloigner les désordres.*

*Je n'entre point, dit Cicéron, dans le détail des cérémonies d'Égypte, qui sont si saintes et si vénérables. Je passe aussi sous silence le culte qui est particulier à l'île de Samothrace, et les mystères qu'on célèbre à Lemnos, au cœur d'une vaste enceinte de forêts. Quand ces mystères sont expliqués et ramenés à leur vrai sens, il se trouve que c'est moins la nature des Dieux qu'on nous y apprend, que la nature des choses mêmes ou des vérités dont nous avons besoin.*

Ce discours de Cicéron, confirme mon opinion, et on voit clairement, par ce qu'il dit, que l'initiation est une véritable AUTOPSIE, et par conséquent, que l'on donnait aux initiés la connaissance de la vérité; c'est-à-dire; qu'on y traitait de la nature des choses, de l'origine des Dieux, ou de la mythologie imaginée par les mages pour régler la pensée de l'homme, le maintenir dans ses devoirs et porter son adoration vers le créateur. Or, par l'exposition publique de tous les symboles égyptiens, tracés sur la pierre, le marbre, l'airain, ou sur du papyrus, il est certain que les législateurs ont voulu ramener toute l'attention du peuple vers la nature, en lui montrant les cérémonies usitées dans les fêtes propres à le maintenir dans la morale adoptée de

son gouvernement. Ainsi, toute espèce de tableau semblable à ceux du Papyrus de Thèbes, aurait rappelé aux Égyptiens quatre choses essentielles, dans les devoirs que la religion et la société leur auraient imposés. Ils auraient donc été avertis : 1° *de glorifier de toutes choses l'être suprême, l'unique intelligence, qui mène à son gré l'univers* ; 2° on leur aurait également annoncé, *le progrès du Soleil, et la circonstance des mois, ou l'ordre de l'année* ; 3° ils y auraient vu *l'ordre des fêtes religieuses* ; 4° outre cela, ces sortes de peintures mystiques fixaient l'attention des Égyptiens, sur les *jours caniculaires, sur les révolutions du Nil, et peignaient en même temps les travaux de la campagne*, selon la nature du pays (1).

#### DU COSTUME DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

##### *Habillement des femmes.*

Les femmes égyptiennes ne portaient qu'un vêtement. On voit sur la majeure partie des monumens de l'Égypte, que les femmes sont vêtues d'une seule tunique, si bien ajustée au corps, que si l'on ne voyait pas les pieds et les mains, aux articulations desquels elle s'arrête, on les croirait entièrement nues ; ce qui est parfaitement exprimé dans la figure d'Isis publiée par Winckelmann, et même sur celle de cette Déesse qui

---

(1) Voilà quelles sont mes idées sur cette espèce de monumens religieux, je les ai mises au jour sans prétention suenné, mais seulement dans l'intention de recevoir les avis des hommes qui sont plus éclairés que moi sur cette matière.

est représentée sur la Table Isiaque. ( Voyez tom. II, la gravure et la description de ce monument. )

Parmi les tableaux hiéroglyphiques qui décorent la façade du pylône du fond de la cour du temple de Medynet-Abou, à Thèbes, on remarque une figure sculptée en relief dans le creux, et dans l'attitude de jeter des grains d'encens dans une cassolette qu'elle tient au bout d'un manche recourbé ; elle est coiffée d'une grande mitre accompagnée des cornes du taureau et de deux *ubæus*, ou agathodæmon, et elle est vêtue d'un habit court, sous lequel on voit une tunique transparente qui laisse apercevoir les jambes. Ce personnage brûle des parfums devant une Divinité tenant un sceptre à la main, et vêtue d'un habit court et étroit.

*Explication.* ( Planche 87 ).

*Fig. 1<sup>re</sup>.* On voit aussi des figures de femmes égyptiennes entièrement drapées ; mais elles sont ordinairement sans ceinture, comme la statue d'Isis que l'on voit ici n<sup>o</sup> 1<sup>re</sup>. On remarque dans cette figure, que la grande Déesse des Égyptiens porte un second vêtement, ou *pallium*, et un manteau par dessus la tunique que l'on appelait *stola*. Ce manteau, comme on le voit sur la gravure, couvrait le dos et les épaules ; il était attaché sur la poitrine par un nœud, et se liait ainsi avec le second vêtement. La Déesse Isis tient d'une main son sistre, et de l'autre le vase mystique dans lequel elle était censée renfermer les eaux du Nil après leur retraite. Ce vase symbolique est le même vase que l'on voit souvent sur les monumens, placé sur un autel ou dans la main d'un prêtre ou d'une prêtresse agenouillée.

Les femmes du peuple ne portaient que la tunique, telle que l'on voit aussi la Déesse Isis représentée sur la Table

Isiaque. Les femmes égyptiennes se coiffaient en cheveux ; quelquefois elles se ceignaient le front d'une étoffe très-fine et très-légère qui descendait sur la poitrine en accompagnant le col de droite et de gauche , en formant dans sa chute égale des petits plis parallèles et serrés.

Les hommes , dans certaines circonstances , faisaient usage de cette coiffure , comme on peut le voir sur les figures égyptiennes en marbre rouge antique et en albâtre du Musée du Roi , au Louvre. On croit que la figure en albâtre , de grandeur naturelle et assise , représente un prêtre , et que les deux autres , de marbre rouge , sculptées debout , aussi de grandeur naturelle , et dans l'attitude de deux prêtres porteurs des offrandes dans les sacrifices , représentent Antinoüs , le favori d'Hadrien , dont cet empereur fit multiplier les images pendant son séjour en Égypte.

Plutarque prétend que les femmes égyptiennes ne portaient point de chaussure ; cependant on a découvert plusieurs momies chaussées avec des sandales attachées aux jambes par des rubans ou par de petites courroies d'or , ou de couleur de pourpre à la manière des Grecs , comme le fait voir la statue d'Isis représentée ici sous le n° 1<sup>er</sup>. Je serais donc autorisé à croire que cet usage s'est introduit en Égypte sous le règne de Psamméticus , qui prenait un certain plaisir à imiter les usages des Grecs ; car j'ai remarqué sur les anciens monumens de l'Égypte , que les hommes comme les femmes y étaient généralement représentés les pieds nus. Cependant Plutarque dit positivement qu'il n'était pas permis aux Égyptiennes de porter des *soutiers* , et il ajoute que la même loi leur défendait de paraître en public les pieds nus. Cette contradiction dans une seule et même loi , paraît avoir été instituée pour retenir les femmes dans l'intérieur des maisons : usage généralement adopté dans tout l'Orient. D'après cela , on serait

autorisé à dire que les femmes qui sont représentées les pieds nus sur les monumens égyptiens, sont des Divinités (1).

D'après un fait constaté dans l'ouvrage de la Commission d'Égypte, il paraît certain que les Égyptiennes étaient dans l'usage de se teindre en rouge les ongles des mains, et même ceux des pieds, comme elles le font encore aujourd'hui, ainsi que plusieurs femmes de l'Asie et de l'Orient. M. Jernar, l'un des membres de la Commission, étant dans les tombeaux des environs de Thèbes, fit la

(1). NOTE SUR LE COSTUME DES ANCIENS ÉGYPTIENS.

(Extrait des Mémoires de la Commission d'Égypte.)

Les femmes que l'on voit dessinées sur les monumens coloriés, des grottes d'*Éléthya*, dit M. Costaz, dans ce mémoire, sont toujours représentées par une carnation jaune semblable à l'ocre; elles sont vêtues d'une tunique blanche qui est attachée au dessous des mamelles, et descend jusqu'au bas des jambes; leur chevelure est enveloppée par une toile blanche. Chez les hommes, la carnation est rouge comme la sanguine, et tout le vêtement consiste en une seule pièce de toile blanche, attachée au dessus des hanches, faisant le tour du corps et descendant près du genou; leur chevelure est noire et frisée, sans être courte et crépue comme celle des nègres.

Le costume actuel des femmes de la Haute-Égypte a très-peu de rapports avec celui qui est peint dans les grottes d'*Éléthya*; mais celui des laboureurs est encore le même, à la différence de la chevelure, que les Égyptiens modernes sont dans l'usage de raser. Ils se couvrent la tête d'une calotte de feutre blanc ou fauve: cette calotte est un supplément nécessaire de la chevelure; une tête dépourvue de ses cheveux ne pourrait résister à l'action directe du soleil ardent auquel ces hommes sont exposés pendant toute l'année. J'ai vu plusieurs habitans du Sa'yd avec leur chevelure: elle est noire et frisée, comme celle des peintures d'*Éléthya*; ce qui, avec d'autres traits de ressemblance, autorise à penser que c'est toujours la même race d'hommes qui, depuis la haute antiquité, est en possession de cultiver les bords du Nil.

165...

7 ;



*Costumes égyptiens, d'homme et de femme.*

L. G. d.

découverte d'une momie qui lui parut être celle d'une jeune fille. La belle conservation de cette momie lui donna le désir de la posséder ; mais comme le passage du caveau se trouvait du nombre de ceux que l'on ne peut traverser qu'en se traînant sur le ventre, l'épaule de la momie qu'il tenait, se détacha, et il ne put en rapporter qu'un bras, après s'être lui-même retiré avec beaucoup de peine du lieu où il était assez imprudemment entré, car la lumière qui servait à le diriger s'était éteinte. Voici ce qu'il dit en parlant du bras de sa momie :

« En considérant ce bras, je reconnus qu'il appartenait à une jeune fille d'environ huit ans ; je la trouvai d'une grande beauté, ses formes étaient arrondies et gracieuses ; mais ce qui m'étonna le plus, c'est qu'en mettant à découvert les ongles de la main, je les vis teints d'une couleur rouge, comme celle dont les femmes se teignent aujourd'hui les ongles à l'aide du henné.

« On sait que le henné est une poudre verte provenant des feuilles d'un arbrisseau, appelé *lawsonia inermis* par Linnée. On les pulvérise après les avoir fait sécher au four, et il suffit que cette poudre humectée séjourne sur une partie quelconque d'un corps vivant, pendant quelques heures, pour la teindre solidement en rouge orangé ; cette nuance y demeure jusqu'au renouvellement de l'épiderme. Les bandelettes particulières des doigts et de la main me parurent aussi plus rouges que le reste du bras, et je conjecturai que l'embaumeur avait imprégné les mains de henné après l'opération finie. » (Voyez *Description générale de Thèbes*, page 538, planche 48, fig. 2, A, vol. XI).

*Habillement des prêtres. (Même planche 87.)*

Suivant Hérodote, les prêtres, fidèles observateurs

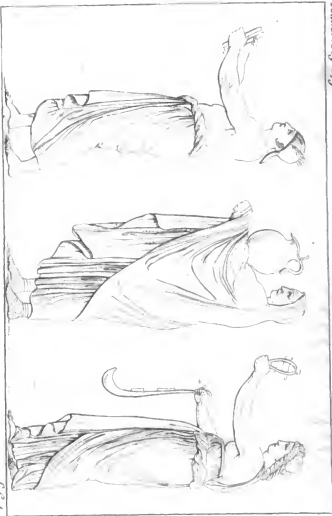
des lois religieuses, se rasaient le corps tous les jours (1). Ils ne portaient jamais qu'un habit de *lin* et des souliers de *papyrus*. Aux approches des sacrifices, ils se lavaient le corps deux fois le jour et autant de fois la nuit. Dans certain cas, les sacrificateurs se déshabillaient pour vaquer à leurs cérémonies; mais cette opération n'avait lieu que dans l'intérieur du temple, car aucun prêtre ne pouvait y entrer que déceint vêtu. C'est pour cette raison, sans doute, que l'on voit sur les monumens des prêtres en fonction, représentés indifféremment nus ou vêtus. (Voyez la planche ci-contre, n° 3 et 4; voyez également la Table Isiaque.)

À l'imitation des prêtres, les Égyptiens pieux se rasaient tout le poil du corps et se déshabillaient pour approcher de la divinité dont l'image était sur l'autel. Il y a tout lieu de croire qu'il y avait des vestiaires particuliers dans le temple, à l'usage des hommes religieux, car il n'y a pas d'apparence qu'ils aient eu, plus que les prêtres, le droit d'y entrer sans être vêtus. Ils n'avaient qu'un simple tablier ou *caleçon*, dont les deux extrémités se croisaient sur le devant, comme on le voit souvent répété sur la Table Isiaque et ainsi que le représente la gravure n° 2. Cette figure nous montre Osiris avec le collier royal qui lui couvre entièrement la poitrine; il tient à la main le *tau* ou la clef du Nil,

(1) Si, à ce sujet, on consulte les Mémoires de la Commission d'Égypte, on lira ce qui suit : « Les anciens Égyptiens avaient la coutume de s'épiler tout le corps, et cette pratique était, comme aujourd'hui, commune aux deux sexes. La circoncision était encore, ainsi qu'à présent, une pratique générale.

11.5.17.

1.



*Costumes égyptiens, Prêtres et Prêtresses.*

dont nous avons eu occasion de parler tant de fois en traitant de la Table Isiaque et des autres monumens égyptiens contenus dans cet ouvrage.

*Description des figures.*

Le personnage figuré n° 3, est vêtu d'un grand manteau semblable à la *clamyde* des Grecs, ou à leur *sagum*, et une longue tunique. Il porte dans ses mains l'image d'Harpocrate, qui est assis sur une fleur de lotus. L'autre personnage, *fig. 4*, est à moitié nu, c'est-à-dire, que la partie supérieure de son corps est découverte jusqu'à la ceinture; il tient dans ses mains une harpe, dont il paraît tirer des sons. Ces deux personnages ont des chaussures de papyrus, comme le dit Hérodote.

(Planche 88.)

La *fig. 1<sup>re</sup>* de cette planche nous fait voir un scribe, ou un grammatiste, espèce de prêtre chargé des écritures sacrées, de la composition des hiéroglyphes et de la direction des artistes dans la sculpture ou dans la peinture de ces emblèmes mystérieux. La fonction de ce prêtre me paraît suffisamment exprimée par le rouleau de papyrus qu'il tient à la main. Son corps est à moitié nu et couvert, dans la partie inférieure, d'une draperie de lin qui est nouée à la ceinture. Il y a tout lieu de croire que le bonnet orné de deux palmes qu'il a sur la tête, et couleur de coquelicot, est celui que portaient les prêtres d'Osiris.

La *fig. 2* est entièrement couverte d'un grand manteau ou *clamyde*, posé dessus une tunique qui sert de vêtement de dessous, et que l'on appelait *calasiris*; il porte dans un vase de l'eau du Nil, dont on se servait dans les sacrifices; vase que l'on portait aussi dans la pompe isiaque.

La *fig. 3* représente une prêtresse d'Isis. Elle est vêtue de la longue tunique de lin que l'on donnait à la Déesse et dont la partie supérieure, ouverte à la manière grecque, descendue jusqu'à la ceinture et également nouée autour du corps, découvre entièrement la gorge. Cette femme associée aux mystères divins, comme l'étaient les druidesses dans les Gaules, tient d'une main le sistre d'Isis, qui, suivant un usage consacré, est surmonté du *chat Oëurus*, et de l'autre, le bâton recourbé dont les sacrificateurs se servaient pour retirer les entrailles des victimes que l'on sacrifiait (1).

L'hierophante, ou le grand-prêtre, portait un sceptre et marchait l'égal des rois ; on l'appelait le *roi des mystères*. Dans quelques cérémonies, il se couvrait la tête de son manteau de lin, comme on le voit sur la figure 2. Le bonnet de ce prince des prêtres, assez semblable à un casque, était d'un tissu de lin très-fin, comme le vêtement qui le couvrait. Ce bonnet, ou casque, était coupé de manière à dégager les oreilles, et il descendait un peu sur le col, comme on le voit sur la figure n° 1 de la même planche.

C'était au milieu d'une salle mystérieusement décorée, nous apprend Aristipe, en parlant des mystères, que paraissait l'hierophante ou le prince des prêtres. Il était l'image du Dieu vivant au ciel et sur la terre. Suivant Plutarque, les *mots vérité, sagesse et science*, étaient écrits en gros caractères sur une plaque d'or en sautoir qui descendait sur sa poitrine. Comme Jupiter dans l'Olympe, assis sur un trône, tout resplendissant de lumière, il présidait l'assemblée dans le calme et dans le silence le plus

---

(1) La pureté et la beauté de ces figures m'autorisent à croire qu'elles ne datent que du temps où les sculpteurs grecs ont travaillé en Égypte.

parfait ; car on ne pouvait lui adresser la parole sans son intervention , ni prononcer son nom sans être puni. Il était remarquable par son habit couleur de pourpre richement brodé ; par sa chevelure blanche et son diadème ou bandelette qui ceignait sa tête (1) ; sa taille majestueuse , les traits nobles , de sa figure , sa chevelure , sa gravité , son grand âge , une voix douce mais sonore , le distinguaient aisément des autres prêtres ; tout en lui semblait se réunir pour imprimer un grand respect et pour soutenir l'idée de *majesté* que l'on attribuait au chef de l'ordre du monde.

Ainsi que le Dieu tout-puissant , moteur de la nature , enveloppé dans son ouvrage , était censé caché sous un voile que nul mortel n'avait encore levé , de même l'hiérophante , pendant la célébration des mystères , s'enveloppait d'une robe longue et traînante.

Suivant l'esprit philosophique de l'antiquité , Dieu ne pouvait être représenté sous une figure humaine. Les Juifs ne reconnaissent qu'un seul Dieu , qu'ils désignent comme un esprit immuable ; parfait et présent par-tout. Jamais il ne le représentent sous des formes humaines comme font les peuples idolâtres. Ils croient que c'est profaner la majesté de Dieu de lui donner la forme d'un homme ou de toute autre créature. Saint Augustin a dit , d'après Varron : *ceux qui les premiers accoutumèrent les hommes aux images des dieux , ôtèrent la crainte que l'on devait avoir d'eux et ils introduisirent une grande erreur.*

De même que l'on supposait le créateur de l'univers placé au dessus de son ouvrage , et par sa nature

---

(1) Dans un décret des Sigéens , en l'honneur d'Antiochus , roi de Syrie , fils de Séleucus 1<sup>er</sup> , on lit : *lorsque les prêtres font des sacrifices , ils portent des couronnes.*

séparé de la matière susceptible de la génération ; de même l'hierophante se vouait à un célibat perpétuel et se privait de toute espèce de communication avec les femmes , afin d'imiter en quelque sorte cette espèce d'immortalité.

Les prêtres du second ordre, ne portaient qu'un habit dont ils s'enveloppaient ; ils faisaient usage aussi d'une simple draperie , à l'aide de laquelle ils cachaient la partie inférieure du corps ; ils l'arrêtaient sur la poitrine qui restait nue. Ces prêtres portaient leurs cheveux et une couronne de feuillages , comme on le voit sur la première planche numéros 3 et 4.

Il y avait en Égypte un serviteur attaché au temple , que l'on appelait *nécore*. Le nécore était dans le principe, un simple valet chargé de nettoyer et de décorer le temple. Il devint un personnage très-important , lorsque la richesse des offrandes exigea un dépositaire d'un état plus distingué. Dans la suite des temps , le nécore fut initié aux mystères ; il connaissait l'origine du culte que l'on rendait à la divinité dont il gardait le temple ; il apprenait le culte aux étrangers ; il fut même chargé de tout ce qui concernait les choses sacrées. D'après cela , il paraît que le nécore était, en Égypte, ce que sont aujourd'hui les prêtres chargés du soin de la sacristie et auxquels on donne le nom de *sacristains* ; il était vêtu comme l'est la figure 4 de la planche 30. Celui que l'on a gravé ici , tient une harpe à la main, comme ceux qui sont peints dans les tombeaux des rois à Thèbes.

*Des cheveux et de la barbe. ( Voyez la note F à la fin du volume.)*

Les Egyptiens , comme je l'ai déjà observé , avaient , comme ils l'ont encore aujourd'hui , la tête rasée ; les

fémmes portaient de longues tresses pendantes (1) sur les épaules. Au lieu du turban qu'elles portent maintenant, c'était un filet, ou un bonnet prenant la forme du crâne, également propre à défendre une tête nue de l'ardeur du soleil. La longue chevelure se voyait rarement parmi les hommes. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans les mémoires de la Commission d'Égypte, si l'on en juge d'après les monumens : « il y avait, à ce qu'il paraît, parmi les Égyptiens ou leurs voisins, des hommes qui laissaient croître leurs cheveux en longs anneaux frisés ; cette chevelure à boucles épaisses est encore celle des Arabes d'une tribu de la Haute-Égypte. »

Il est également reconnu que les Égyptiens rasaient la tête de leurs enfans, et qu'ils les exposaient ensuite à l'ardeur du soleil, pour les façonner à leur climat. En suivant cette coutume, commandée par les lois, ils espéraient par là donner de la force aux ossements des cheveux, et rendre la chevelure de leurs enfans plus belle, lorsqu'arrivés à l'âge de puberté ils obtenaient le droit de la porter. Mais en suivant trop à la rigueur une loi faite dans l'origine pour maintenir les enfans du peuple dans un état de propreté, ils pouvaient aussi les rendre fous, en les exposant sans bonnet à une trop forte chaleur. Cependant, ils se couvraient eux-mêmes la tête d'une espèce de bonnet, qu'ils appelaient *mitre*. On voit ce bonnet diversement figuré parmi les hiéroglyphes et sur les monumens.

Quoiqu'il en soit, les auteurs anciens s'accordent à

---

(1) Voyez planche 87, la fig. 1<sup>re</sup>, et planche 88, la fig. 3.

dire, que les Égyptiens portaient indifféremment les cheveux ou la mitre; qu'ils laissaient croître leur barbe, qu'ils ne la coupaient qu'en signe de deuil. Voilà pourquoi on voit, sur les monumens, des personnages avec des mitres, d'autres qui ont la tête nue; puis, ayant de la barbe; et enfin, sans barbe. (Voyez la note à la fin du volume.)

#### COSTUME DES ROIS.

L'habit royal des Égyptiens consistait dans une grande tunique à manches longues, nommée *Stola*, comme celle de la Déesse Isis, planche 87, n° 1. Le second vêtement, ou *calasiris*, se portait par dessus la tunique; la clamyde, ou le manteau, couvrait le tout. Cependant, si l'on consulte les monumens, on sera autorisé à dire que les rois d'Égypte faisaient aussi usage de la tunique courte (1). Les rois, outre la grande verge, ou le sceptre

---

(1) M. de Paw, en parlant de l'inauguration des rois d'Égypte au trône, dit que, ce jour là, ils portaient une tunique assez modeste, un collier, un sceptre et un diadème fait de serpens entortillés qui peuvent avoir été d'or. Le scoliaste de Germanicus, en parlant de la même cérémonie, affirme que le roi était revêtu d'une tunique, telle qu'en portaient ceux qui allaient être initiés aux sacrés mystères : *ibi enim sacris initiebantur primùm, ut dicitur, reges satis religiosè tunicati*.

La fameuse inscription de Rosette nous apprend qu'à l'inauguration des rois on déposait les dix couronnes d'or du roi, et son ornement de tête nommé *pschent*, sur la chapelle dédiée en son honneur. M. Améilhon, qui nous a donné un excellent mémoire sur cette inscription, pense que ces dix couronnes ou diadèmes pouvaient être le symbole de dix nomes ou royaumes qui avaient formé les premières divisions de l'Égypte. Strabon dit que la Thébaïde fut partagée en dix nomes ou districts. (Strab., lib. XVII, pag. 787, Intet. Paris, 1620, in-fol.)

qu'ils portaient d'une main dans les grandes cérémonies, comme ceux que portent Isis et Osiris sur la Table Isiaque, avaient un anneau d'or au doigt en signe d'autorité. Ce qui a été prouvé à différentes époques par la découverte de plusieurs momies qui avaient un anneau d'or qu'elles portaient à la première phalange de l'indicateur, un peu au dessous de l'ongle.

*Description des figures. ( Planche 90. )*

Le collier que portaient les rois était d'or, composé de chaînons et de petites plaques circulaires en forme de coquilles, et semblable à celui que porte la figure n° 2 (1). A ce collier était attachée une plaque circulaire en pierre précieuse ou en or, sur laquelle était figurée une tête de coq.

A l'entrée de Louqsor, à Thèbes, on voit les débris de deux colosses qui portent de riches colliers.

Les magistrats, qui rendaient la justice, portaient également un collier au bout duquel était attachée une plaque d'or, représentant la figure de la justice ou de la vérité, à la place de la tête de coq, l'attribut de la royauté. (*Voyez* dans cet ouvrage, ce que j'ai dit du Coq, considéré comme animal symbolique.)

La couleur pourpre était la couleur royale; suivant Apulée, on en vêtit les initiés aux grands mystères, au moment de leur intronisation au temple. Le sceptre royal

(1) On sait que le roi régnant en Égypte, du temps de Jacob, voulant honorer Joseph, son fils, qu'il avait fait venir à sa cour, ôta l'anneau d'or qu'il portait au doigt, et le lui donna; puis détachant lui-même son collier d'or, lui passa autour du col, et le fit vêtir de la *stola*.

était fort élevé, et recourbé dans sa-partie supérieure; il se terminait ordinairement par une tête de coq (*voyez la Table Isiaque, tome 2*). Le sceptre d'Isis et celui d'Osiris étaient quelquefois surmontés d'une fleur de lotus (*voyez la Table Isiaque, tome 2*).

### *Des Habits de guerre et des Armes.*

La figure gravée, planche 88, peut donner une idée du casque à l'usage des militaires égyptiens. Ce casque, orné de deux feuilles de palmier, ressemble plutôt à un bonnet que l'on aurait lié autour de la tête, qu'à un casque fait pour la préserver des coups de hache ou de sabre. Suivant Hérodote, le casque des Égyptiens s'élevait en pointe, et était séparé par le haut à peu près comme la mitre de nos évêques. D'ailleurs, pour connaître la forme de cette armure, il sera bon de consulter l'ouvrage de la Commission d'Égypte et celui de M. Denon. Ces voyageurs, instruits par la publication des peintures et des bas-reliefs qu'ils ont découverts en Égypte, soit dans les palais et dans les temples, soit dans le tombeau des rois, ont apporté de grands éclaircissemens sur cette espèce de coiffure.

### *Description.*

La cuirasse égyptienne était faite d'un tissu de lin tellement fin, que chaque brin de fil, malgré sa finesse, était lui-même composé de trois cent soixante autre fils.

Le bouclier des Égyptiens était généralement grand et couvert en dehors.

Hérodote ajoute, qu'il était très-bombé vers le milieu, et qu'il diminuait insensiblement jusqu'au bord. Il ajoute qu'ils se servaient aussi de grands boucliers de bois d'une

forme singulière, qui leur couvraient le corps, depuis les épaules jusqu'aux pieds; et il dit que la cuirasse, à l'usage des militaires égyptiens, était une espèce de corcelet fait de lin, dont les fils étaient singulièrement retors.

Leurs armes offensives étaient l'épée, la pique, le poignard, la hache et le marteau d'armes, suivant Hérodote. (*Voyez l'ouvrage de la Commission.*) Les auteurs anciens disent que la cavalerie, les chars et les charriots étaient connus en Égypte, du temps même de Sésostris; ce qu'il y a de certain, c'est que l'on voit dans l'ouvrage de la Commission, les gravures de plusieurs peintures et de plusieurs bas-reliefs représentant des combats dont les cavaliers sont magnifiquement montés, et dont les chefs de l'armée sont dans des chars du meilleur goût. (*Voyez les bas-reliefs du temple de Médynet-Abou, et les sculptures extérieures du palais.*) On ajoute que, pour étendards, ils portaient des figures d'animaux, sculptées en relief, au bout d'une pique. M. Denon, dans son ouvrage sur l'Égypte, a donné une suite de cette espèce d'étendards; je ne les considère pas comme des enseignes militaires, mais comme des espèces de bannières que les prêtres portaient dans les cérémonies religieuses, attendu que la plupart représentent les figures que l'on retrouve parmi les hiéroglyphes.

*Notes sur les costumes des anciens Égyptiens, tirées du grand ouvrage de la Commission d'Égypte.*

« Dans un bas-relief du temple de Médynet-Abou, on voit plusieurs porteurs dont le costume se compose d'une ample robe d'étoffe rayée, et leur chaussure ressemble à des espèces de patins. Au milieu des porteurs, on voit un personnage commandant la marche, qui est couvert de la peau d'un lion, dont la tête retombe à la hauteur du nombril, et cache le nœud de la robe.

» Même temple, dans un autre bas-relief, on remarque

» deux prisonniers à longue barbe, dont les mains sont liées  
 » dans des dispositions différentes; ils sont conduits par un  
 » militaire égyptien, vêtu d'une longue robe, et tenant un  
 » arc de la main droite. Trois autres captifs, dont les mains  
 » et les bras sont diversement liés dans des positions gênantes, et sont également conduits par un officier égyptien. Ils sont vêtus, comme les précédens, de manteaux longs, sur lesquels on voit des espèces de broderies, qui sembleraient annoncer que ces captifs ne sont pas de simples soldats. Sous ces manteaux, fermés de pièces d'étoffes alternativement bleues et vertes, ils ont une jupe courte de couleur blanche, avec une bordure inférieure, formée de raies bleues. Cette jupe s'attache au dessus des reins, et ne dépasse pas le haut du genou.

« Même palais, dans un autre bas-relief, on en voit plusieurs rangés en ligne. Toutes ces figures sculptées sont revêtues de couleurs vives et brillantes, qui ont été copiées avec un soin scrupuleux, par M. Redouté, membre de la Commission.

» Les chairs sont peintes d'une couleur rouge foncée. Les vêtements des Égyptiens sont d'une étoffe rayée alternativement de blanc et d'un rouge très-léger : les cordons qui nouent la jupe au dessus des reins, sont peints en bleu. On peut remarquer que les arcs des Égyptiens sont peints en vert; faut-il en conclure qu'ils étaient de cuivre mêlé probablement à d'autres métaux pour lui donner de l'élasticité?

» Il existe, dans la grande salle du même palais, un bas-relief représentant une cérémonie religieuse, où l'on voit des prêtres de la première classe, enveloppés de longues robes, dont la tête est ornée de plumes. Les prêtres pourraient bien être ceux que saint Clément d'Alexandrie désignent sous le nom de *prophètes* (1).

---

(1) Il y avait en Égypte des prophètes qui faisaient partie du clergé,

» Même bas-relief, on voit des militaires armés de haches d'armes, de bâtons auguraux, de plumes et de tiges de lotus.

» Dans un autre bas-relief du même temple, on voit des soldats fantassins différemment armés et habillés. Les premiers ont des boucliers terminés carrément par le bout et arrondis de l'autre; ils portent, en outre, de longues massues (leurs massues de guerre ressemblent assez aux casse-têtes des sauvages). Les seconds ont des casques de forme conique, et chacun d'eux est armé d'un javelot. D'autres portent des casques de forme sphérique, noués par des cordons sous le menton, et surmontés de petites boules métalliques; d'autres enfin, ont une coiffure qui paraît bouclée depuis le haut de la tête jusque sur le cou. Une partie est armée de boucliers et de lances, et une autre, de dards et de carquois. »

---

chargés de desservir les temples. Ces prophètes interprétaient les oracles et les songes. Les dévots qui obtenaient la permission de dormir dans les temples d'Isis, s'adressaient à eux pour qu'ils leur expliquassent le sens des songes que la déesse leur envoyait pendant le sommeil. Les prophètes tenaient un des premiers rangs dans l'ordre des prêtres.

---

---

NOTES.

---

NOTE A. *De la Métempsychose.*

Le dogme de la métempsychose est emprunté des Égyptiens ; quelques autres peuples l'ont admis avec différentes modifications. Cette opinion suppose la chute, la punition et le rétablissement des âmes.

C'était en Égypte que Pythagore avait pris son opinion de la métempsychose et de la purgation des âmes, opinion inconnue avant lui dans la Grèce aussi bien qu'en Italie. Il est assez probable que ce fut également en Égypte qu'il puisa tout le reste de son système ; ainsi, quoique ses sectateurs ne convinssent pas du fait, il était naturel qu'ils eussent une affection secrète pour la doctrine égyptienne. Ce philosophe, et Platon après lui, enseignèrent que les âmes de ceux qui avaient mal vécu, passaient, après leur mort, dans des animaux brutes, afin d'y subir, sous ces diverses formes, le châtiment des fautes qu'ils avaient commises, jusqu'à ce qu'elles fussent réintégrées dans leur premier état. Ainsi la métempsychose servait une punition des Dieux, et Raynal a dit : *La métempsychose, dans un certain système, est un vrai châtiment.*

La grande fiction de la métempsychose, répandue dans tout l'Orient, tient au dogme de l'âme universelle et de l'homogénéité des âmes, qui ne diffèrent entr'elles qu'en apparence, et par la nature des corps auxquelles s'unit le feu, principe qui compose leur substance ; car les âmes des animaux de toute espèce sont un déoulement du feu éther, et la différence des opérations qu'elles exercent ici bas, ne vient que de celle des vases ou des corps organisés qui reçoivent cette substance.

L'âme, selon la théorie des anciens, dans l'exercice de ses opérations, étant nécessairement soumise à la nature du corps qu'elle anime, et toutes les âmes étant sorties de l'immense réservoir appelé *âme universelle, source commune de la vie de tous les êtres*, il s'ensuit que cette portion du feu éther qui anime un homme, pouvait animer un bœuf, un lion, un aigle, une baleine ou tout autre animal. L'ordre du destin a voulu que ce fût un homme, et tel homme ; mais quand l'âme

sera dégagée de ce premier corps et retournée à ce principe, elle pourra passer dans le corps d'un autre animal, et son activité n'aura d'autre exercice que celui que lui laissera l'organisation du nouveau corps qui la recevra.

La mort, a dit Virgile dans son *Éclogue*, n'est pas toujours pour l'âme le terme de ses maux. Toutes les souillures qu'elle a contractées par son union au corps, ne sont point entièrement effacées, et les parties de la matière étrangère à laquelle elle fut unie par un long commerce, imprégnées profondément, y tiennent encore d'une forte manière. Elles sont donc condamnées à subir des épreuves pénibles qui sont l'expiation douloureuse de leurs anciens vices. Les uns livrés au vague de l'air, sont agités par les vents; d'autres, plongés dans des abîmes profonds, lavent dans l'eau les taches de leurs crimes; d'autres s'épurent dans le feu qui consume toutes les souillures. Chacun souffre dans ses maux, jusqu'à ce qu'enfin elles soient en état d'entrer dans les vastes champs de l'Élysée, où règne la félicité, mais où un petit nombre est admis. C'est ce qui arrive lorsqu'après une longue suite d'années révolues, l'âme ne conserve plus aucune des souillures qui s'étaient attachées à elle, et que le feu, principe qui forme la substance, a recouvert la simplicité primitive. Enfin, au bout de mille ans révolus, un Dieu les rassemble toutes sur les bords du Léthé, afin qu'y puisant l'oubli du passé, elles puissent encore animer de nouveaux corps.

La raison de l'homme, suivant l'empereur Marc-Aurèle, est détachée de l'intelligence du grand Dieu, qui la communique à chaque individu pour être lui-même son guide. « C'est un écoulement, dit-il, de celle qui gouverne le monde. Tous les hommes ont une portion de cette substance divine. Toutes les âmes font partie du même élément spirituel, comme toutes les mers appartiennent à l'élément de l'eau. Une même raison les éclaire, comme la lumière du soleil éclaire la terre et les mers. »

En effet, les anciens donnèrent au monde une grande âme et une intelligence immense, dont toutes les âmes et intelligences particulières étaient émanées. Cette âme, selon eux, était formée de la substance pure du feu éther, ou de l'aliment subtil universellement répandu dans toutes les parties animées de la nature, et qui est le source du mouvement de toutes les sphères, aussi bien que celle des animaux terrestres. C'est de là que tous les animaux en naissant tirent leur vie. Cette vie à la mort se résout et rentre dans l'âme du grand tout, et les débris du corps dans la matière terrestre.

Les âmes, dans les principes de cette théologie, sont donc immor-

on récompensée..... D'après cela, on peut bien considérer les diverses incarnations du *Dieu Fichenou* des Indiens, comme un mystère qui a pour base la métempsychose.

Les Chinois envoient les âmes dans des corps de bêtes, croyant qu'elles subissent diverses transmigrations et divers degrés de peines ordonnées pour leur purification, et qu'enfin elles parviennent au ciel.

Tout le grand ouvrage de la nature se réduisant à des organisations et à des destructions successives, dans lesquelles la matière est mille fois employée sous mille formes variées, la matière subtile de l'âme entraînée dans le courant, porte la vie dans tous les moules qui se présentent à elle. Ainsi la même eau sortie du même réservoir, enfle les divers canaux qui lui sont ouverts, et va jaillir en jet ou s'épancher en cascade, suivant les routes qui lui sont présentées, pour se confondre plus loin dans un bassin commun, s'évaporer ensuite, former des nuages qui, portés par le vent en diverses contrées, la verseront ensuite dans la Seine, dans la Loire ou la Garonne, ou dans le Tibre, pour se réunir de nouveau dans l'Océan, d'où l'évaporation la tirera encore afin de suivre le cours d'un ruisseau ou monter en sève dans l'écorce d'un arbre et se distiller en liqueur agréable.... Il en était de même du fluide de l'âme répandue dans les divers canaux de l'organisation animale, se détachant de la masse lumineuse dont est formée la substance éthérée, portée de là vers la terre par sa force génératrice qui se distribue dans tous les animaux montant et descendant sans cesse dans l'univers, et circulant dans de nouveaux corps diversement organisés. Tel fut le fondement de la métempsychose qui devint un des grands instrumens de la politique des anciens législateurs et des mystagogues. Elle ne fut pas seulement une conséquence de l'opinion philosophique, qui faisait l'âme portion de la matière du feu éternellement en circulation dans le monde; elle fut, dans son application, un des grands ressorts employés pour gouverner les hommes.

Parmi les différens moyens que donna Timée de Locres, pour réduire ceux qui ne peuvent s'élever par la force de la raison et de l'éducation jusqu'à la vérité des principes sur lesquels la nature a posé les bases de la justice et de la morale, il indique les fables sur l'Élysée et le Tartare, et sur-tout ces dogmes étrangers qui enseignaient que les âmes des hommes mous et timides passent dans les corps des femmes, que leur faiblesse expose naturellement à l'inceste; celles des meurtriers, dans le corps des bêtes féroces; celles des hommes lubriques, dans des sangliers ou des porcues; celles des hommes légers et inconstans, dans le corps des oiseaux; celles des fainéans, des ignorans et des sots,

dans le corps des poissons ; enfin , celles des hommes qui étaient susceptibles d'amitié ou de reconnaissance, dans le corps des chiens. C'est la juste Némésis, dit-il, qui règle ces peines dans la seconde vie, de concert avec les Dieux terrestres, vengeurs des crimes dont ils ont été les témoins : le Dieu arbitre de toutes choses leur a confié l'administration de ce monde inférieur.

Les métamorphoses de Narcisse et d'Hyacinthe en fleurs ; celles des filles de Minée en chauve-souris, d'Arachnée en araignée, sont une preuve qu'Ovide s'était fait initiateur aux mystères sacrés, et qu'il puisa les premières idées de son charmant ouvrage dans le dogme de la métempsychose dont l'invention paraît tenir au grand système des anciens sur l'organisation du monde physique et du monde moral.

Ceux qui, les premiers, proposèrent le dogme de la métempsychose, savaient bien que le fonda de cette doctrine n'était qu'illusoire ; mais ils l'employèrent comme un moyen utile au but qu'ils se proposaient. En effet, quand on supposerait cette prétendue transmigration des âmes dans d'autres corps ou dans d'autres substances, il n'y aurait plus de *memoire*, il n'y aurait plus de *continuité*, ni *unité* d'existence, enfin il n'y aurait plus le moi ; or, l'homme qui ne se souvient pas d'avoir existé, n'est pas différent de celui qui existe pour la première fois.

Lucain appelle cette erreur un officieux mensonge ; il éloigne, dit-il, les frayeurs de la mort, et il entretient l'homme dans la douce pensée que l'âme ne fait que changer de demeure, et qu'il ne cesse de vivre que pour recommencer une autre vie.

Les Indiens, entichés de la métempsychose, croient que les âmes, à la dissolution du corps, en vont animer un autre, et que ces transmutations successives et continuelles n'auront pas de fin. Comment, avec ce système, a-t-on pu établir en principe qu'une épouse mêlerait ses cendres aux cendres d'un époux dont elle restait éternellement séparée !.... Le vrai mot sur la métempsychose, Timée de Locres, l'un des plus anciens et des plus célèbres pythagoriciens, l'a dit, et c'est un aveu précieux. La crainte des lois humaines, dit-il, ne faisant pas assez d'impression sur la multitude, il faut l'effrayer par des punitions imaginaires, et lui annoncer que les coupables, transformés après leur mort en des bêtes viles ou féroces, épuiseront tous les malheurs attachés à leur nouvelle condition.

Il résulte de ce qu'on vient de lire sur la métempsychose, que dès les temps les plus anciens, ce dogme a infecté la majeure partie du globe : on devrait en conclure qu'il appartenait ou aux Égyptiens ou aux Indiens, comme les peuples les plus anciens sur lesquels nous

avons des traditions ; aussi a-t-on agité la question de savoir auquel de ces deux peuples appartenait la priorité à cet égard : elle est très-difficile à résoudre , a dit un savant qui l'a examinée.

Philostrate pense que la doctrine de la métempsychose est de l'invention de Pythagore , qui l'a transmise aux brahmes de l'Inde , et que les Égyptiens la tiraient de ceux-ci. Énée de Gaza veut disculper les brachmanes de l'erreur de la métempsychose ; car , dit-il , on ne trouve ni dans Ctésias , ni dans Arrien , ni dans les conférences des Indiens et eux-mêmes avec Alexandre , ni dans les lettres aux Grecs , ni dans les anciens , ni dans les modernes , aucune trace qui puisse faire imputer cette erreur aux brachmanes. Un très-habile critique qui a écrit de nos jours ( M. de Paw ), soutient que les Égyptiens n'ont , en aucune manière , admis la métempsychose.

La solution de cette question n'est certainement pas indifférente , mais je l'abandonne à ceux qui voudront s'en occuper. S'il était de mon objet de la discuter par les règles de la critique , ce ne serait pas seulement parce qu'Herodote dit avoir trouvé l'opinion de la métempsychose reçue de toute antiquité chez les Égyptiens , que j'en attribuerais l'invention à ce peuple.

Je prouverais que les Égyptiens , et par leur antiquité , et par une tradition non interrompue , avaient acquis une telle autorité dans ce qui concerne les pratiques religieuses , qu'on avait dit que le ciel tout entier était descendu sur le sol de l'Égypte ; je ferais voir que l'Égypte ayant été le berceau de la mythologie et des fables , la fiction de la métempsychose avait bien pu prendre naissance chez les Égyptiens ; je conclurais que le Tartare , l'Élysée , la métempsychose servent de base aux mystères ; et les mystères venant d'Égypte , la métempsychose vient ainsi de l'Égypte.

Mais ce qui me touche dans la métempsychose , c'est la métempsychose elle-même : cependant , ce qui révolte , c'est de voir que les hommes aient été si long-temps dupes de pareilles illusions , de quelque part qu'elles viennent. Ne suffirait-il pas de se rendre compte de ces pays imaginaires pour lesquels les hiérophantes expédiaient des passe-ports aux hommes après la vie ? Ne suffirait-il pas enfin de réfléchir sur la nature des peines et des récompenses qui les y attendaient ? Il n'y a point d'erreur indifférente , du moment qu'elle est adoptée par une nation entière. Que sera-ce donc d'une erreur adoptée par le monde entier pendant des siècles !

NOTE B. *Origine des Colonnes mystérieuses et des Obélisques de Syringe, considérés comme le dépôt de la science.*

STRINGE, lieu voisin de la ville de Thèbes, où l'on voit encore les débris de la statue colossale de Memnon.

Syringe. ANTIQUE Marcellin, liv. XXII, chap. XV, dit que par ce mot on désigne certaines grottes souterraines pleines de détours, que des hommes, à ce qu'on disait, instruits des rites de la religion, avaient creusées en divers lieux, avec des soins et des travaux infinis, par la crainte qu'ils avaient que le souvenir des cérémonies religieuses ne se perdit. Pour cet effet, ajoute-t-il, ils avaient taillé, sur la muraille, des figures d'oiseaux, de bêtes féroces, et d'une infinité d'autres animaux; ce qu'ils appelaient des lettres *hiéroglyphiques* ou *hiéroglyphiques*. (V. dans l'Encyclopédie, le *Dict. des Antiq.*)

L'origine des sciences, des lettres et des arts se perd dans la nuit des temps, cependant, pour la déterminer, on a dit : Adam et Eve, restés seuls, eurent Seth l'an 130; Seth eut plusieurs enfans qui étudièrent l'*astronomie*, l'*astrologie*, la *stéréotomie* et l'*architecture*.

Ces hommes sages et instruits, lisant dans l'avenir et prévoyant, pour ainsi dire, qu'il y aurait par la suite des temps un déluge universel, bâtirent deux colonnes dans la région siriade, l'une de brique et l'autre de pierre. Ce fut là le dépôt de la science, la bibliothèque universelle; car, dit-on, les illustres professeurs gravèrent sur ces colonnes toutes les connaissances qu'ils avaient acquises. Ces monumens furent appelés *colonnes de Seth*; elles servirent à l'instruction des hommes qui échappèrent au déluge universel. Ce fut là, ajoute-t-on, que Mercure s'instruisait dans toutes les sciences, pour les répandre ensuite sur la terre.

Si le fait était vrai, il reculeraient nécessairement l'âge connu de la création; car on conviendra avec moi que les cent trente ans, époque de l'âge du monde à laquelle on fixe la naissance de Seth, ne sont pas un terme suffisant pour mettre des hommes en état de professer publiquement des sciences de la nature de celles dont on regarde les enfans de Seth comme les inventeurs? Sciences qui nécessitent une étude longue et suivie; qui entraînent avec elle des observations sans nombre, des calculs immenses en astronomie, qui ne peuvent obtenir une certaine autorité que par une longue expérience et par des faits renouvelés plus d'une fois.

Mercury, ajoute-t-on, s'instruisit sur ces colonnes. Quelques auteurs ont fait de ce Dieu le premier roi de la Thébaine, et ils disent : « Qu'il

» fit creuser, aux environs de Thèbes, des allées souterraines et teneuses, appelés *Syringes*, qu'il remplit de pyramides triangulaires ou carrées, dont toutes les faces étaient chargées des principes des sciences, en caractères simples et hiéroglyphiques; » puis que, si un second déluge détruisait le genre humain, et qu'il échappât quelques hommes, ils pussent tirer secours des figures tracées sur ces colonnes. » Jamblique, Clément d'Alexandrie, Diodore, Pline, etc., nous disent que ce fut sur ces colonnes de *Syringes* que Thalès et Pythagore apprirent la géométrie et les mathématiques »

M. Fermont l'aîné a dit : ces colonnes n'ont point été construites du temps de Seth. J'adopte d'autant plus volontiers l'opinion de M. Fermont, qu'il considère ces monumens, dont le trace ne se retrouve plus que dans les livres, comme des emblèmes mystérieux, dont l'invention appartient aux prêtres égyptiens. Outre les colonnes de Seth, les obélisques et les pyramides triangulaires de Mercure, on cite les colonnes sacrées, élevées dans les temples d'Isis et d'Osiris, en l'honneur du Soleil et de la Lune; les colonnes de feu qui éclairèrent les Israélites dans le désert; les colonnes d'Hercule, passées aux limites du monde; celles placées isolément dans le sanctuaire du temple de Salomon, une à l'Orient et l'autre à l'Occident; les divinités que l'on représentait par des colonnes, telles que Jupiter, Mercure, Vénus, etc.; les colonnes J. et B., des francs-maçons, etc., etc.

Par ce que je viens de dire, on voit qu'ayant fixé une fois la date de la création, et qu'ayant supposé, à la suite de cette création, un déluge universel de tout ordre et destructeur des animaux de toutes les espèces, on a voulu déterminer, d'une manière quelconque, l'origine des sciences, des lettres et des arts; et, qu'en conséquence, on a dû prendre cette précaution pour les conserver pendant le déluge, et en rendre, par là, la propagation possible après la catastrophe.

## NOTE C.

Voici ce que l'on a imprimé dans le grand ouvrage de la Commission, sur le Papyrus de Thèbes que je vais décrire. Voyez DEUXIÈME LIVRAISON, *Description générale de Thèbes*, chapitre IX, section X, Hieroglyphes, page 365.

« Ce Papyrus présente un grand intérêt par son étonnante conservation, par sa grandeur, qui excède celle de tous les autres, et surtout par son écriture, où il n'entre pas un seul des signes alphabétiques ou cursifs; tous les caractères sont disposés perpendiculairement et pa-

colonnes, un à un, ou deux à deux de finit, au lieu que l'écriture vulgaire est toujours par lignes orizontales. Le nombre de toutes ces colonnes est de cinq cent quinze, et celui des signes est de plus de trente mille.

» Ce tian est, dans sa plus grande partie, absolument intact; l'écriture qu'il est égale et parfaitement belle, et l'encre en est encore actuellement noire. La couleur générale est jaune de paille, plus ou moins rougeâtre, qu'on ne s'est pas astreint à imiter dans la gravure avec toutes les nuances. On s'est appliqué à donner une copie fidèle des couleurs, savoir, le blanc, le rouge, le vert, le bleu et le jaune. Le rouge et le blanc sont magnifiques; mais, quel que soit l'éclat du premier, la beauté du second a de quoi surprendre encore davantage après un laps de tant de siècles. Le vert et le bleu sont peu altérés. Quant au jaune, il y en a deux espèces: le jaune orangé, qui est mat; et le jaune verdâtre, qui est hâissant.

» Si de l'examen des couleurs on passe à celui des caractères, on admire la justesse des formes et la facilité du dessinateur, malgré la petitesse des signes. A travers une certaine négligence, on trouve que chaque animal est caractérisé par son contour propre, et sans qu'on puisse s'y méprendre: ainsi, le vautour, l'épervier, la caille, le hibou, l'ibis, l'hirondelle et les autres oiseaux, quoique dessinés d'un seul trait, se distinguent sans équivoque. Il n'est pas moins facile de reconnaître le renard, la gazelle, le lièvre, le porc, le bœuf, le crocodile, le lion, et parmi les poissons, l'oxyrynque. On y voit des insectes autres que le scarabée, mais sur la nature desquels on n'oserait avancer aucune opinion.

» Les grandes figures qui composent la procession supérieure, ne sont pas tracées d'une main moins habile, mais elles offrent moins de difficultés. ....

» Il est inutile de revenir sur le jugement des âmes, qu'on a suffisamment décrit dans les précédens Papyrus; mais le personnage qui s'y trouve en scène, étant sans doute l'image même de celui sur la momie duquel était le rouleau, mérite qu'on le suive dans la procession supérieure, non pas à pas, mais dans les stations les plus intéressantes ou les moins inaccessibles à l'explication. Ainsi qu'on l'a observé, il est toujours reconnaissable à son costume; il l'est de plus par les couleurs. Il est peint en rouge, et son costume est toujours un long japon blanc; le reste du corps est nu, et la tête même est sans coiffure. Introduit d'abord dans une barque, où il rend hommage aux grands Dieux Osiris,

Iais et Harpocrate, il passe ensuite à différentes épreuves ; on le représente à plusieurs figures emblématiques de la Divinité, devant chacune desquelles il fait une prière, un sacrifice ou une offrande qui, le plus souvent, consiste en une ou plusieurs fleurs de lotus bleu : les figures des Dieux sont tantôt par trois, tantôt par quatre, et elles ont pour masque la tête de l'épervier, du chacal, du lion, de l'ibis ou du cynocéphale. Plus loin, il est à l'état de momie, couché sur un lit en forme de lion : là, une figure remarquable dans toutes les scènes des hypogées, l'épervier à face humaine, s'élève, les ailes déployées, au dessus de son corps, et semble s'en échapper ; emblème curieux et très-remarquable. Au delà, on le voit dans l'action d'ouvrir une porte de monolithe, comme pour laisser le passage libre à ce même oiseau symbolique ; et en effet, près de là, cet oiseau s'envole à tire, d'aile. Le personnage ouvre encore deux autres portes de monolithe renfermant les images des Dieux.

» Faut de place apparemment dans le manuscrit, on a, vers le second tiers de sa longueur, cumulé en un tableau plusieurs scènes qui auraient trop allongé la procession, et ce tableau est consacré en partie à l'agriculture : c'est notre même figure que l'on voit occupée successivement du labourage, des semailles, de la récolte et du battage en grains ; ensuite, elle fait différentes offrandes, et une entre'autres à six Dieux réunis ; enfin, elle passe devant plusieurs portes de temples, et sa dernière station est devant la triple image d'une même Divinité : après quoi l'on ne voit plus de figure, et le texte est continu jusqu'au tableau final, où le personnage paraît être jugé. Il faut remarquer encore, dans cette longue procession, le cynocéphale debout, assis et couché ; des figures extrêmement bizarres, telles qu'une femme nue qui paraît s'élever au dessus d'un scarabée, un chat qui a la patte sur un serpent, une tête de femme sortant d'un beau lotus bleu ; en outre, des animaux dessinés en grand, tels que deux éperviers avec un riche plumage, un lion couché, une grande hirondelle noire à ventre blanc, un oiseau de rivage avec une aigrette, et des signes que j'ai fait connaître pour des signes numériques.

» Dans cette description rapide, nous n'avons fait aucune mention des couleurs, de quelque intérêt qu'elles soient, parce que le discours ne peut les exprimer sans confusion, et que les planches peuvent en donner une juste idée, ayant été coloriées avec une imitation scrupuleuse. Il faut seulement confirmer ce qu'on a dit plus haut de la couleur du chacal ; savoir, que le noir lui est constamment affecté : car les prêtres et les Dieux qui ont son masque sur la figure, non-seulement

portent ce masque noir, mais ils sont eux-mêmes peints tout en noir. » (Voyez les planches 72, 73, 74 et 75. A, vol. II.)

NOTE D. *Observations sur les Momies et les Tombeaux égyptiens.*

Les cérémonies et les usages qu'on observait pour honorer les défunctes mortelles, ont varié en raison de la superstition des peuples, suivant les localités de leurs habitations. Les Égyptiens embaumaient leurs morts, et ils les déposaient dans des caisses de bois de sycomore, de basalte noire, de pierre de touche, appelée *lapis phalaris*, et même de verre, suivant Hérodote, Strabon, Lucien, etc., telles que celle dans laquelle on suppose que fut enfermé le corps d'Alexandre le Grand. M. de Paw combat cette dernière opinion, et croit que la matière transparente qui a été prise pour du verre par les savans grecs que je viens de citer, n'est qu'une espèce de résine semblable à l'ambre jaune, que les Éthiopiens avaient en l'art de fondre avant les Égyptiens. Les Grecs et les Romains brûlaient les morts sur des bûchers richement parés. On sacrifiait souvent à l'amitié ou à la reconnaissance sa propre chevelure, ainsi que les choses que le défunt avait le plus affectionnées pendant la vie; comme on voyait sacrifier aux souverains et aux grands de l'État, ainsi que nous l'apprend Homère, des animaux et même des esclaves. On déposait ensuite les cendres dans des urnes de verre ou dans des tombeaux de porphyre, de granit, de marbre précieux ou de pierre qu'on ornait plus ou moins; ces tombeaux se plaçaient indistinctement dans les champs, sur les bords des chemins ou dans des chapelles souterraines magnifiquement décorées. Les Goths faisaient bouillir leurs morts pour en détacher les chairs; et ils les déposaient dans des tombeaux de pierre creusés dans la masse.

Les anciens, en brûlant les dépouilles mortelles de l'homme qui n'est plus, rendaient hommage au créateur et à la créature. Ils envisageaient cet usage pieux comme une immortalité complète et comme une véritable apothéose. Cette cérémonie respectable et pompeuse, sans doute, avait de quoi flatter l'imagination des peuples instruits et pollicés; car il est certain que la matière, devenue inanimée par l'absence de l'âme, consumée par le feu d'un bûcher et son évaporation en nuages, volatilisée ensuite dans les airs, et ainsi rennée à la partie éthérée qui nous enveloppe, se ravive en se rattachant à nous et coopère de nouveau à la vie des autres êtres.

La mort est la cessation de la vie: quand elle n'est ni violente, ni forcée, elle s'opère lentement par la destruction insensible de nos facultés physiques et morales; c'est un doux sommeil par lequel on sentie

dans le néant d'où on a été tiré. De même qu'on arrive au monde, ou qu'on naît sans effort et sans sensibilité aucune, de même on meurt et on passe dans l'éternité, sans douleur et sans souvenir du passé.

L'homme, suivant les Platoniciens, se compose d'âme, de corps et d'ombre. L'âme est descendue du ciel et y remonte en quittant le corps qu'elle a habité pendant un certain temps. Le corps est la matière terrestre, elle retourna à la terre après la mort; l'ombra descend dans les lieux inférieurs.

Le respect des Égyptiens pour leurs morts, prouve qu'ils étaient pénétrés du grand système de la réorganisation des corps; d'ailleurs, on sait que le chirurgien, du nombre des embaumeurs, chargé de préparer les momies, était obligé de se sauver après avoir fait l'incision sur le corps, dans la crainte d'être poursuivi comme homicide; car les Égyptiens regardaient comme un ennemi commun, celui qui avait fait quelque blessure ou quelqu'outrage que ce soit à un corps de même nature que le sien. On nous peint généralement les Égyptiens comme un peuple sensible, reconnaissant et de mœurs douces. D'après cela, je suis autorisé à nier qu'ils aient jamais sacrifié des victimes humaines à leurs Dieux. Suivant Hérodote, on n'employait point un instrument d'aïer pour faire l'ouverture des corps morts destinés à l'embaumement; mais un silex ou caillou d'Éthiopie. ( Voyez tom. I<sup>er</sup>, p. 149 et 150, ce que j'ai dit des embaumemens. )

On voit encore à Paris, dans le cabinet des antiques de la bibliothèque royale, au jardin du Roi, chez MM. Saulnier et Durand, amateurs, plusieurs coffres de momies égyptiennes, qui sont convertis de peintures allégoriques du genre de celles que j'ai fait graver tom. I<sup>er</sup>.

Celles des amateurs que je viens de citer, envoyées d'Égypte, il y a peu de temps, sont les plus belles que j'aie encore vues. Les figures et les caractères sont en relief, d'une perfection rare et rehaussées des plus belles couleurs.

Les Égyptiens étaient dans l'usage d'embaumer les morts. Suivant Hérodote, il y avait trois sortes d'embaumemens, dont le prix était différent, afin de mettre toutes les classes des citoyens à même de participer à ce dernier devoir de la religion. Les momies que chaque famille avait le droit de conserver dans sa maison, étaient le gage le plus précieux que l'on pouvait offrir, pour obtenir des secours pécuniaires dans des momens de détresse. Ce gage était tellement sacré, que si, après l'avoir dépensé pour obtenir de l'argent, le débiteur ne se hâtait pas de le retirer des mains de son créancier, il était déshonoré et traité comme infâme.

L'embaumement terminé , on appliquait quelquefois une feuille d'or sur le visage du défunt ; d'autres fois , on lui couvrait le visage d'un masque de carton doré ou colorié. ( J'ai vu l'un et l'autre. ) On le couchait ensuite dans un coffre de forme humaine représentant la momie qu'il renfermait. Ce coffre était ordinairement peint et couvert d'hieroglyphes , comme on peut le voir sur la gravure ci-jointe. La tête de ce coffre était ordinairement la représentation d'Osiris , et on dessinait vers la région du cœur , la figure ailée et armée , de la harpa , de Nephtis , déesse de la mort. ( *Koyen* tome I<sup>er</sup> de cet ouvrage , p. 149, la gravure de cette Déesse , et la description que j'en donne. )

On a vu des momies enfermées dans trois et quatre coffres contenus l'un dans l'autre. M. Dethna en possède trois de cette nature , qui tous sont ornés de peintures les plus riches et les plus belles ; leur conservation est si parfaite qu'elle surprendrait si on ne connaissait pas les précautions que prenaient les Égyptiens pour les mettre à l'abri de toute espèce d'avarie.

Cependant , malgré que les familles fussent autorisées par les lois , à garder auprès d'elles les restes de leurs parens , il y avait aussi des sépultures publiques. Ces sépultures étaient des souterrains construits en forme de chapelles sépulcrales , dans lesquelles on descendait par des ouvertures carrées qui étaient fermées par une pierre élevée en forme de colonne.

Ainsi que je l'ai fait observer tome I<sup>er</sup> , page 152 , les découvertes considérables de caisses de momies faites tant à Thèbes que dans les environs , ont fait dire à plusieurs voyageurs que ce lieu était le cimetière des femmes publiques ; mais rien ne peut autoriser cette opinion , quoique M. Demou ait trouvé un phallus humain embaumé , posé sur la partie génitale de la belle momie de femme qui a été découverte à Thèbes , pendant le séjour de ce savant en Égypte. Cette découverte prouve assez que les Égyptiens n'attachaient que des idées religieuses dans l'exposition publique de ce principe de la génération , au lieu d'y voir de l'obscénité comme les peuples modernes.

Dans une dissertation , imprimée dans les Mémoires de l'Académie Celtique , j'ai dit : *les pyramides d'Égypte n'étaient point destinées à servir de tombeaux aux rois ; je puis ajouter : il n'existe point de tombeaux Égyptiens.*

Les cercueils de pierre qu'on voit en Égypte sont tous couverts de caractères hieroglyphiques , et faits précisément comme les caisses de momies. Ne pouvant contenir qu'un seul corps humain , ils étaient destinés à être placés debout ; car c'est la position que les Égyptiens donnaient

à leurs morts. Dans les catacoubes de Sakars, on trouve des urnes de terre cuite, lesquelles contiennent des ibia; on y trouve aussi des mummies avec des petites boîtes carrées contenant différens instrumens. Les boîtes et les instrumens sont en bois de sycomore.

Selon Montfaucon, plusieurs Égyptiens gardent les corps de leurs ancêtres embaumés dans de petites maisons magnifiquement ordées, et prennent beaucoup de plaisir à les regarder, ainsi comme vivans sans aucun changement ni dans leur taille, ni dans les traits et la couleur de leur visage. Ceux qui ont des lieux de sépulture en propriété mettent leurs morts en une place marquée; ceux qui n'en ont pas font une petite chambre en leur maison, où ils appuient la momie toute droite contre la muraille. On trouva aujourd'hui en Égypte de ces grands souterrains, que les Grecs appelaient hypogées, où les corps sont rangés en différentes chambres: on va par des chemins et des rues de l'une à l'autre; ce sont comme des villes ou des habitations sous terre. (Voyez Montfaucon, tome X, pag. 175, 176 et 177.)

Les anciens en parlant du COCYTE, disent: c'est une des rivières infernales par laquelle on entendait tout ce qui chagrine le plus les hommes et les force à pleurer. Par STYX, ils entendaient le gouffre de haine et de vengeance dans lequel on plongeait l'âme des pervers après la mort.

Platon prétend que le ΤΑΡΤΑΡΟΣ est un gouffre où viennent aboutir toutes les rivières et d'où elles ressortent ensuite pour se répandre de nouveau sur la terre. Aristote, au livre II des météores, réfute Platon, et dit que le mot Tartare vient d'un autre mot qui signifie *trembler de froid*.

En parlant de l'Achéron, Platon s'exprime ainsi: l'Achéron passe par des lieux déserts et souterrains; il va se rendre dans les mains d'Achéron où quelques âmes des morts arrivent et séjournent pendant plusieurs années malheureuses, les unes plus, les autres moins. Après cette expiation elles retournent à la vie et reparaisent dans le monde. Les platoniciens considèrent tout ceci comme une allégorie, et ils disent que le mot *Achéron* exprime lui seul le chagrin et le repentir que l'on éprouve à l'article de la mort, des mauvaises actions que l'on a pu faire pendant la vie.

Il résulte de ces passages, que chez les Égyptiens les cadavres embaumés étaient renfermés dans des caisses de bois de sycomore, ou dans des cercueils de basalte, d'albâtre ou de pierre, suivant la condition des personnes; que les uns et les autres étaient déposés ensuite soit dans des grottes ou lieux souterrains, soit chez les parents dans

un petit appartement préparé pour les recevoir ; qu'enfin ces caisses ou ces cercueils étaient dressés sur les pieds , à l'exception des corps des rois que l'on couchait dans des sarcophages.

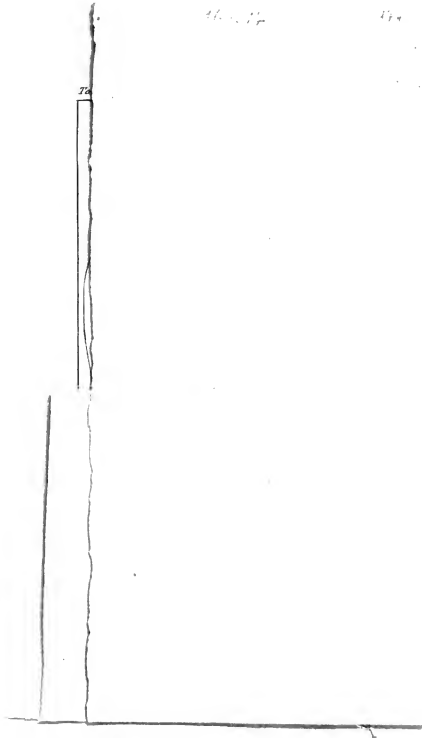
Il est donc inutile de chercher quelle a été la forme des tombeaux égyptiens , si , par tombeaux , on entend des masses de pierre , de marbre ou de granit , élevées isolément sur des cadavres ou contenant ces cadavres eux-mêmes. Il ne paraît par aucun texte des anciens qu'il en ait été de cette espèce. Et quoiqu'aucun peuple n'ait peut-être manifesté sa pitié envers les morts d'une manière plus marquée que les Égyptiens , il ne reste pourtant chez eux aucune trace de tombeaux. Le tombeau en porphyre de Caylus , qu'on voit au Musée Royal , ne fait rien contre cette opinion. En effet , ce tombeau , quoique donnant des réminiscences égyptiennes , a été trouvé et vraisemblablement exécuté à Rome du temps d'Hadrien , et l'on sait quel était le goût des Romains , à cette époque , pour les ouvrages égyptiens : d'ailleurs ce monument est moins un tombeau qu'une urne ou cénotaphe.

Les tombeaux n'ont été inventés originairement que pour conserver les dépouilles des morts : les embaumemens , chez les Égyptiens , remplissaient ce vœu ; ils n'avaient pas besoin de tombeaux , suivant l'acception que l'on donne à ce mot. Winkelman , en parlant de diverses substances minéralogiques que produit le sol d'Égypte , telles que la pierre , le basalte , le granit , le porphyre , l'albâtre , et qui cite l'emploi que l'on a fait de ces substances , soit pour des statues et autres momumens , n'aurait pas manqué d'y comprendre les tombeaux , si , en effet , on en eût connu : or , comme il n'en fait aucune mention , cela prouve qu'il n'en existe pas.

Quant aux pyramides que l'on a cru destinées pour des tombeaux des rois , les bons critiques et quelques voyageurs sont absolument d'un avis contraire ; et d'après les propriétés que Dupuis ( *Origine des Cultes* ) attribue à la grande pyramide , il est impossible de croire qu'elle ait été élevée pour servir de tombeau à un autre qu'Osiris , qui n'est que le Soleil ( Voyez à ce sujet ce que j'ai dit dans un mémoire imprimé portant ce titre ; *Dissertation sur les deux questions suivantes ; A-t-il existé un tribunal pour juger les rois d'Égypte après leur mort ? Les pyramides d'Égypte étaient-elles destinées à servir de tombeaux aux rois ?* )

Nous terminerons cette note par la gravure et la description d'une caisse de momie en basalte noir , de six pieds de haut , que nous avons dessinée à Paris , chez M. de Chalabre , qui en possède une autre de

Ta





même proportion en albâtre. Toutes deux sont ornées d'hiéroglyphes sur leur face principale.

*Planche 89.* Ces caïnes sont isolées dans leur ensemble; cependant, les caractères symboliques ou les hiéroglyphiques dont la dernière est chargée, ne sont pas aussi purs que ceux que l'on a gravés sur la figure de basalte. Ces caractères ont encore leurs vives arêtes, et présentent, dans leur exécution, la netteté et la pureté d'une belle pierre intaille.

On ne saurait douter de l'antiquité de ces deux monumens, et l'on peut, sans inconvénient, en faire remonter l'exécution aux premiers temps de l'Égypte; à leur arrivée en France, les antiquaires les plus célèbres les ont examinés, et il en est parlé dans plusieurs ouvrages. La face extérieure de ces statues représente deux figures d'hommes portant une petite barbe, assez semblable à celle que l'on donnait à Osiris, lorsqu'on voulait peindre la dégradation du soleil au son passage dans les signes inférieurs.

Creusées dans leur intérieur, je considère ces deux figures, 1<sup>o</sup> comme deux sarcophages, parce que l'excavation faite à toutes deux au côté opposé à la sculpture, me présente le forme d'un corps humain, et qu'il y a tout lieu de croire qu'elles renfermaient des momies; 2<sup>o</sup> je remarquerai que des caisses ou des coffres de momies de la nature de celles-ci, lorsque l'usage le plus universellement reçu en Égypte, était de les faire en bois de sycomore; considérant, en outre, la difficulté du travail dans une matière aussi dure que l'est le basalte, ainsi que la dépense que ce travail long et pénible a dû occasionner, il y a tout lieu de croire, dirai-je, que ces sarcophages ont contenu, dans leur origine, les restes de quelques personnages de la plus haute importance pour l'Égypte. D'ailleurs, on sait combien les Égyptiens étaient respectueux pour les morts, et combien ils mettaient de soin dans les embaumemens et dans les sépultures.

Enfin, sans me jeter dans des conjectures hasardées pour fixer l'opinion que l'on doit avoir sur les corps qui ont été réellement enfermés dans ces tombeaux magnifiques, je me bornerai seulement à faire connaître comment ces statues curieuses sont passées en France, et comment elles sont parvenues jusqu'au château d'Ussé en Touraine, où elles ont été exposées pendant long-temps.

Suivant le père Kirker, qui parle de ces statues dans ses ouvrages, elles furent trouvées dans une pyramide élevée non loin de la Mer-Rouge, dans la province de Seïd. Une des faces de la pyramide s'étant assez entr'ouverte pour faciliter le passage d'un seul homme, plusieurs Turcs y entrèrent et y virent ces deux tombeaux, qu'ils prirent, par

ignorance, pour des idoles, auxquelles le roi Pharaon voulut que le peuple égyptien rendît les honneurs divins. Les Turcs supposèrent également que les images dont il s'agit avaient été déposées dans ce lieu par les ordres de Pharaon lui-même, car ils considéraient cette pyramide comme le véritable tombeau de ce puissant roi. Cette relation est celle qu'ils donnèrent dans la suite au marchand auquel ils vendirent les deux caisses. Les Turcs imaginèrent donc que ces tombeaux pouvaient être de quelque valeur, ils se déterminèrent à les faire transporter sur des chameaux jusqu'au Caire. On conçoit aisément les fatigues et les peines qu'il a fallu employer pour faire voyager, pendant soixante jours de marche, deux poids aussi considérables, car chaque monument pèse sept à huit cents livres.

Du Caire, on les fit descendre sur le Nil jusqu'à Alexandrie, où un marchand français les embarqua dans son vaisseau. Il relâcha à Gênes, où le prince Doria, qui les vit, en offrit une somme considérable, mais son offre ne fut point acceptée. Elles arrivèrent à Marseille, le 4 septembre 1632 : elles y furent généralement admirées des connaisseurs. Le père Kirker qui était alors dans cette ville, les vit, mais forcé de partir précipitamment pour les affaires de son ordre, il engagea le père Brussel, son confrère, qui restait à Marseille, de lui adresser un détail circonstancié, concernant les caisses de momies nouvellement arrivées d'Égypte, lesquelles fixaient l'attention de tout le monde.

Enfin, ces momifiens précieux furent achetés du marchand qui les avait apportés d'Égypte, par M. Nicolas Fouquet, surintendant général des finances, l'homme le plus magnifique et le plus curieux de son temps ; ils furent de suite transportés à Saint-Mandé, près Vincennes, et à trois quarts de lieues de Paris, où le ministre avait une maison. Le célèbre Thévenot, de retour de ses longs et pénibles voyages, en fut informé ; il se rendit sur-le-champ à Saint-Mandé, et aussitôt, après avoir examiné attentivement les statues dont il s'agit, qu'il en avait beaucoup vu en Égypte, mais que celles-ci étaient ce qu'il avait vu de plus rare et du plus précieux dans ce genre. Ces statues restèrent à Saint-Mandé jusqu'à la mort de M. Fouquet, qui arriva en 1650 ; c'est alors qu'elles furent vendues à Le Nôtre : cet homme, si célèbre pour les jardins, et considéré de son temps comme un des premiers connaisseurs de l'Europe, en fit présent à M. Louis Bernin de Valentignay, contrôleur général de la maison du roi, lequel les fit transporter à son château d'Ussé où elles furent placées dans une niche pratiquée dans un mur de revêtement de terrasse sur deux piédestaux.

On ne peut voir ces belles statues sans être ému, pour peu qu'on ait du goût pour ces sortes d'antiquités ; elles sont taillées en gaine comme les coffres des momies que nous voyons dans les cabinets. L'une est de marbre commun et l'autre est de pierre de touche : c'est cette pierre que les anciens appelaient *lapis phalaris*.

Le père Kirker donne sept pieds de hauteur à ces deux figures ; cependant, après les avoir mesurées avec la plus scrupuleuse attention, je dirai que la blanche, ou celle en marbre, n'a que six pieds, et que la noire, ou celle en basalte, n'a que cinq pieds onze pouces. L'excavation de la première est de cinq pieds cinq pouces de long, tandis que la seconde n'a que cinq pieds trois pouces ; proportion différente qui prouve jusqu'à l'évidence que ces coffres ont été fabriqués exprès pour recevoir les corps de ceux auxquels on les destinait. Les caractères hiéroglyphiques sculptés sur celle en marbre, sont si effacés, qu'à peine on aperçoit-on les traces. Quant à ceux qui sont l'ornement de la figure en basalte, ils sont aussi beaux que s'ils sortaient de la main du graveur ; toutes deux ont été dessinées par M. de la Sauvagère, avec la plus scrupuleuse exactitude, comme on peut le voir dans son ouvrage d'antiquités, qu'il a fait imprimer à Paris, en 1769.

En suivant le père Kirker, dans l'explication qu'il donne de ces monumens extraordinaires, on apprendra que l'une de ces statues représente une *femme* et l'autre un *homme* ; mais je ne saurais partager cette opinion, puisque je ne trouve aucune différence dans les traits qui composent les formes extérieures de ces figures ; que toutes deux sont affublées de la même coiffure, et que toutes deux portent une barbe an menton comme les prêtres d'Osiris et comme Osiris lui-même, lorsqu'on représentait ce Dieu dans un âge avancé ; ainsi, on représentait Sérapis, Saturne, Pluton, etc. . . . Les anciens se sont servi de cette forme symbolique pour exprimer que le soleil, dont Osiris était l'image, perdait sa force et son énergie, lorsqu'en quittant le solstice d'été pour passer dans les signes inférieurs, il terminait sa course brillante et fixait le terme de l'année. Cette barbe remarquable est donc, dans cette circonstance, un symbole de décrépitude et de dégénération ; c'est aussi pour cette raison qu'on la donnait à Osiris dégradé ou mourant, et que les prêtres de l'Égypte, l'image de ce Dieu-Soleil sur la terre, le montraient au peuple avec une barbe après le solstice d'été.

Quoiqu'il en soit, des monumens aussi importants que ceux dont il s'agit, méritent la plus grande attention, et ne peuvent sortir de la France qui les possède aujourd'hui. En les faisant connaître, j'ai eu le désir d'intéresser les amis des arts, et d'indiquer à l'administration des



ants des objets dignes de figurer parmi les nombreux chefs-d'œuvre que la France possède.

NOTE F. *De la barbe et des cheveux coupés dans le deuil.*

L'usage de se couper les cheveux et la barbe dans le deuil, n'appartenait pas exclusivement aux Égyptiens, j'en vois des exemples frappans chez les Grecs, chez les Romains, connue chez beaucoup d'autres peuples.

Les cheveux coupés et offerts aux mânes, le lait exprimé des mammelles, également offert aux morts, ainsi que les larmes répandues ou versées dans les cérémonies funéraires, ne paraissent trois usages qui ont beaucoup d'analogie entre eux, et qui dérivent du même principe. Cependant, il est assez difficile de déterminer la vraie cause, qui a pour objet cette privation des cheveux, à laquelle on se soumettait dans le deuil et dans d'autres circonstances; et ce qui ne doit point paraître étonnant, malgré la contradiction, c'est que chez tel peuple, se couper les cheveux étoit un signe de deuil; quand chez tel autre peuple, nourrir et soigner sa chevelure, étoit aussi un signe de deuil; c'est que chez le même peuple, on a vu se couper les cheveux dans le deuil et se laisser croître aussi la barbe et les cheveux dans des circonstances douloureuses et dans le deuil. (Voyez Kirckmann, pag. 181.)

Ce qui prouve que c'étoit un usage adopté par les Grecs de se dépouiller les cheveux dans les cérémonies funèbres et dans le deuil, c'est qu'on le voit attribué par leurs poètes à des personnages mythologiques et à d'autres personnages des temps héroïques. Bacchus fait le sacrifice de sa chevelure aux mânes de son épouse. Les amours se conspèrent les cheveux à l'occasion de la mort d'Adonis. Ailleurs, Achille dépose sa blonde chevelure sur le tombeau de Patrocle son ami. Nous voyons encore Clytemnestre et Hécube se couper les cheveux sur le tombeau de leurs époux, ainsi qu'Oreste et Électre sur le tombeau de leur père. Mais on voit aussi, dans les mêmes temps, des individus qui ne font, à cet égard, que se conformer spontanément à un usage reçu. Oreste, avant de se faire connaître à Électre, avait déposé ses cheveux sur le tombeau d'Agamemnon; ce furent ses cheveux que Chrysothémis trouva récemment coupés, qui lui firent conjecturer l'arrivée de ce prince à Argos. La trop fameuse Hélène, de retour à Argos, annonce le dessein qu'elle a d'offrir les prémices de ses cheveux, et de faire des libations sur le tombeau de Clytemnestre sa sœur. Voici ce qu'on lit à ce sujet dans l'Oreste d'Euripide. Hélène s'adresse à Hermionne sa fille : *Partez ma fille, lui dit-elle, venez au devant de ce palais, prenez dans vos*

*mais ces liqueurs pour les libations , et ces cheveux que j'ai coupés sur ma tête. Allez au tombeau de Clytemnestre, répandez-y ce mélange de lait et de miel, etc.*

Parmi les nombreux exemples que nous présente l'histoire, je ne choisirai pas ceux qui me paraîtront les plus intéressans. Je commencerai par un fait relatif à Euripide.

Archelaüs , premier roi de Macédoine , aima les lettres et les beaux arts ; il appela à sa cour Euripide. Le poète s'empressa d'autant plus volontiers de se rendre à l'invitation du prince , qu'il était dégoûté du séjour d'Athènes. Arrivé en Macédoine , Euripide , âgé de plus de 70 ans , jouit des plus grands honneurs et même de la familiarité du roi , qui le combla de toutes les manières. Euripide , après avoir usé de la bienveillance du roi avec sagesse et modération , passa en Macédoine les dernières années de sa vie. Sa mort fut tragique (1). Archelaüs en fut si touché , qu'il donna des marques publiques de sa douleur en se faisant raser la tête. Il donna également des marques de son estime , en rejetant la prière des Athéniens , qui lui avaient envoyé des députés pour obtenir que le corps de leur illustre compatriote fût transporté à Athènes. Archelaüs fit élever dans ses États , un tombeau magnifique à Euripide. Les Athéniens lui exigèrent un cénotaphe. Les Grecs mettaient beaucoup d'ostentation et d'éclat dans les marques publiques qu'ils donnaient de joie ou de douleur.

Chez les Romains , lorsque les enfans avaient atteint l'âge de puberté ( dix-sept ans ) et qu'on leur faisait la barbe pour la première fois , on leur coupait les cheveux. On jetait une partie des cheveux au feu en l'honneur d'Apollon , et l'autre dans l'eau , en l'honneur de Neptune , parce que les cheveux naissent de l'humidité et de la chaleur. Pour la barbe on la gardait dans quelque boîte précieuse.

Sitôt qu'on avait reçu une vestale on lui coupait les cheveux et on attachait sa chevelure à cette plante ou espèce d'arbre , si renommée

(1) Euripide naquit la première année de la soixante quinzième olympiade , quatre cent quatre-vingt ans avant Jésus-Christ , dans l'île de Salamine où son père Ménearchus et sa mère Clito s'étaient retirés un peu avant que Xercès entrât dans l'Attique.

La fin tragique de sa vie est diversement racontée. Les uns prétendent qu'il fut tué par des femmes , en haine de ce qu'il les avait toujours maltraitées dans ses tragédies ; d'autres soutiennent qu'Euripide était dans un bois , un peu à l'écart , où il méditait , selon son habitude , fut rencontré par les chiens d'Archelaüs , qui se jetèrent sur lui et le déchirèrent en pièces.

par les fictions d'Homère, que les Grecs et les Latins appelaient *Iotos*.

Germanicus, qui a mérité les louanges de Tacite, ce héros, la gloire et l'amour des Romains, empoisonné à Antioche par Pison, termina sa vie à trente-quatre ans. Quand les Romains eurent la certitude de la mort du prince cheri, l'alarme et la consternation furent générales et extrêmes; l'autorité des magistrats ne put en modérer les effets; les travaux furent interrompus, les tribunaux cessèrent leurs fonctions; on alla jusqu'à accuser les Dieux; on renversa leurs autels, on brisa leurs images, les enfans nouvellement nés furent négligés par leurs parents, et le peuple tout entier à sa douleur ne cherchait à la charmer que par le soin d'élever des monumens au héros qu'il regrettait. Les étrangers en guerre, soit avec les Romains, soit même entr'eux, liés par le sentiment de respect pour ce grand homme, la devinrent également par une douleur commune, et ils consentirent à une trêve; les vice-rois se coupèrent la barbe et leurs épouses se firent raser la tête; le roi des rois se priva aussi du plaisir de la chasse, et les grands ne furent point admis à l'honneur de lui faire leur cour. Ce qui, chez les Parthes, équivalait à un deuil public.

*Nota.* Dans ce passage, comme on vient de le voir, il s'agit des Parthes. Leur empire était divisé en dix-huit provinces (Pline, VI, 35.), dont les gouverneurs avaient le titre de *roi*. C'est pourquoi le roi des Parthes se disait *roi des rois*, comme Agamemnon.

Les auteurs font encore mention de cheveux coupés dans d'autres circonstances que le deuil; ce qu'ils ont écrit sur les usages relatifs aux cheveux et à la barbe chez presque tous les peuples du monde, usage fondé sur des motifs politiques ou religieux, fournirait la matière de plusieurs volumes. Pour plus de renseignements sur cet usage pieux, encore pratiqué chez les peuples modernes, voyez le mémoire intitulé : *Cheveux coupés en l'honneur des morts*, que j'ai fait imprimer dans les *Mémoires de la société royale des antiquaires de France*.

FIN DU QUATRIÈME VOLUME.

|                                                                                                                                                                                                                                                            |       |
|------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-------|
| d'Anatomie descriptive de BICHAT, augmenté et annoté par MM. GAYOT, professeur à la faculté de médecine, BENOIST et LENOIR, professeurs à la même faculté. 2 vol. in-8.                                                                                    | 10 50 |
| d'Anatomie générale de BICHAT, revu et augmenté par les mêmes. 1 vol.                                                                                                                                                                                      | 6     |
| CHIMIE SUR LA VIE et LA MORI, par BICHAT, suivies des ouvrages de BESON, division la plus actuelle des phénomènes physiologiques, et de LAGALLÉ, sur le principe de vie. 1 vol. in-8.                                                                      | 4 50  |
| Chimie médicale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux chimiques de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                 | 6     |
| de Pathologie médicale, par M. J. FAUPEL, professeur de clinique médicale à l'université de Villars, traduit pour la première fois en français par M. A. A. A., professeur agrégé de la faculté de médecine de Paris. 6 vol. in-8.                         | 36    |
| de Pathologie chirurgicale, par S. COOPER, traduit par M. DELAMARE.                                                                                                                                                                                        | 9     |
| d'Hygiène, par MM. HALLÉ et TOUREVILLE, professeurs d'hygiène des hôpitaux de Paris et de Strasbourg, avec des additions et des notes par M. BAILLON, médecin de l'hôpital Necker. 1 vol. in-8.                                                            | 4 50  |
| de Thérapeutique et de médecine légale, par M. GIACOMINI, professeur de clinique à l'université de Padoue, traduit par MM. MOJES et ROCHETTA.                                                                                                              | 6     |
| de Médecine légale, par M. EYSSAUX DE SALLÉ, D. M., suivi de la Jurisprudence médicale, recueilli complet des lois, ordonnances et règlements relatifs à l'exercice de la médecine et à l'exercice des diverses branches de l'art de guérir (3 liv. in-8). | 4 50  |
| des Maladies des yeux, par SCARPA, avec des additions et des notes par ROCHETTA. 1 V. in-8.                                                                                                                                                                | 8     |
| des Accouchements, des Maladies des femmes et des enfants, par M. BERNARD, professeur de chirurgie à l'université de Glasgow, traduit pour la première fois en français par le Dr GALLIOT, sur la 9 <sup>e</sup> édition. 1 vol. in-8.                     | 8     |
| de Physiologie, par MM. BRACHAT et FOUILLOUX, médecins de l'hôtel-dieu de Paris. 1 vol. in-8.                                                                                                                                                              | 5 35  |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 6     |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 13 50 |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 4 50  |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 6     |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 4 50  |
| de Médecine légale, par M. BERGSON, D. M.-P., ancien chef des travaux de l'école vétérinaire d'Alfort. 1 vol. in-8.                                                                                                                                        | 4 50  |

ENCYCLOPÉDIE DES SCIENCES MÉDICALES.

ENCYCLOPÉDIE

DES

SCIENCES MÉDICAL

PAR MM. BAYLE, BAUDELOQUE, BEUGNOT, BOUSQUET, BRICHETEAD, CAPURON, CAVENTOU, CAYOL, COTTEBEAU, DELAMARE, DOURLE, FUSTER, GENDY, GIBERT, GUERARD, HUGNIER, LENOIR, LISFRANC, MALLE, MARJOLIN, MARTINET, RÉCAMIER, DE SALES, SEGALLA, SERRES, AUG. THILLAT, VELPEAU.

M. BAYLE, RÉDACTEUR EN CHEF.

CINQUIÈME DIVISION.

SCIENCES ACCESSOIRES.

PHYSIQUE MÉDICALE.

Ciraison cent cinquante-huitième (bis).

(Suite des 151<sup>e</sup>, 154<sup>e</sup> et 158<sup>e</sup> Livraisons)

## BIBLIOTHÈQUE D'UN HOMME DE GOUT

[illegible]

Plus de 200 volumes. — Prix de chaque volume, 1 fr. 75 c.

11. 5. 14



